

Marseille

— n°269 —

L'ESTAQUE et le Bassin de Séon

Parmi nos grands écrivains, s'il y en a un qui évoqua admirablement l'Estaque et ses environs, ce fut Emile Zola. Dans sa nouvelle *Nais Micoulin* née d'un séjour estival en 1877, il se plut à décrire le littoral creusé en larges échancrures « *bordées d'usines qui lâchent, par moments, de hauts panaches de fumée. Lorsque le soleil tombe d'aplomb, la mer, presque noire, est comme endormie entre les deux promontoires de rochers, dont la blancheur se chauffe de jaune et de brun. Les pins tachent de vert sombre les terres rougeâtres. C'est un vaste tableau, un coin entrevu de l'Orient s'enlevant dans la vibration aveugle du jour. Mais l'Estaque n'est pas seulement cette échappée sur la mer* ».

Une nature habitée, semblable à une peinture. Son ami Paul Cézanne l'avait déjà noté en comparant ses couleurs à celles d'« *une carte à jouer. Des toits rouges sur la mer bleue.* » Sur les brisées de ces maîtres en leur genre, comme de celles des Monticelli et Guigou, les jeunes Renoir, Derain, Braque, Dufy, Marquet désireux de connaître les motifs d'expérimentation offerts par l'Estaque défrichèrent, leur tour venu, des voies à la modernité picturale. Dans le Bassin de Séon, ils purent observer à loisir la transformation des campagnes sous l'effet de la révolution industrielle. Longtemps l'argile demeura une « *terre nourricière* » comme, pour leur part, les eaux du golfe. Cézanne n'alla-t-il pas jusqu'à écrire que l'Estaque était « *la patrie des oursins* » ?

Progressivement, les noyaux villageois au nord de Marseille se mirent à l'heure de la vapeur, formant une banlieue hérissée de hautes cheminées tubulaires où se pratiquait la métallurgie des métaux non-ferreux et se fabriquaient des produits chimiques, des ciments. Pareilles activités attirèrent une main-d'œuvre nombreuse qui trouva à se loger dans des maisons et des bâtiments surgis de nulle part. Déjà en 1878, l'historien Alfred Saurel prévoyait que « *le jour où l'on voudra percer des rues et prescrire des alignements, l'embarras des architectes sera grand* ». Il ne s'était pas trompé ! Ce « *coin de Marseille* » sut pourtant garder son charme,

attirant les dimanches et jours fériés des citadins en recherche de grand air, pêche, bains, balades en mer ou de nourritures méditerranéennes, certains allant jusqu'à s'y domicilier à la faveur du développement des transports en commun.

Après le percement du tunnel ferroviaire de la Nerthe, le plus long au monde en son temps, on se félicita de celui tant attendu du Rove en 1927, le plus grand canal maritime enterré : des performances techniques qui furent des fiertés nationales. L'agglomération marseillaise profita de l'évolution économique de cette bordure littorale, du labeur de sa population métissée, pour que s'affirme mieux encore la primauté du premier port de France, mais... tout a une fin, ou un devenir. Les usines et ateliers fermèrent à partir des années 1950, laissant cités ouvrières et bidonvilles, friches, carrières et pollutions.

Depuis, les sites, les quartiers et leurs habitants ont encore changé, sources d'inspirations pour d'autres regards artistiques de cinéastes, vidéastes, photographes, ainsi Guédiguian après Allio et Carpita, Debieulle après Assier. Certaines traditions gustatives sont restées, tout comme la passion des activités nautiques, sportives et musicales. La grande et les petites histoires du Bassin de Séon, vous allez les retrouver dans ce numéro. Un espace exploré après..., souvenez-vous, Longchamp en 2019 ou le Centre historique de la cité en 2018, et bien d'autres auparavant. Ainsi il en va depuis 1936, de par la volonté d'Emile Isnard, l'archiviste de la Ville, fondateur de la revue *Marseille*. De nouvelles signatures ont rejoint ces derniers temps les rangs de nos contributeurs patentés, qu'il nous plait de remercier collectivement pour leurs textes éclairants. Grâce à eux, notre revue culturelle forte de ses 85 années d'existence n'a pas fini de vous étonner !

Patrick Boulanger,
directeur de la revue *Marseille*



Retour à la vie !

C'est officiel : depuis le mercredi 19 mai, les restaurants, commerces et lieux culturels ont été autorisés à réouvrir. Enfin !

Après de longs mois de confinement, de ralentissement ou de fermeture, la vie a repris son cours avec une telle vitalité que les (simples) mots de « liberté », de « retour à la vie » résonnent en nous comme les ultimes récompenses d'une discipline librement consentie à des règles sanitaires exceptionnelles, laissant s'exalter nos cœurs et sourires pour faire oublier la « fatigue pandémique » qui commençait à faire sentir ses effets. Pour mener à bien ce retour à la « vraie vie », tout en restant mobilisée dans sa lutte contre l'épidémie, la Ville de Marseille a lancé plusieurs actions aux fins d'accompagner les réouvertures et permettre aux Marseillaises et Marseillais de se réappropriier l'espace public.

Après le dimanche 23 mai, « *La voie est libre* »..., première journée sans voiture sur la Corniche et à l'Estaque-Plage, d'autres éditions sont prévues durant les mois à venir. S'y sont ajoutés des horaires d'ouverture prolongés dans les parcs et jardins publics pour le bonheur des familles et des promeneurs, des activités sportives gratuites pour petits et grands dans le cadre de « *Sportez-vous bien !* », le doublement des terrasses des cafetiers et restaurateurs avec l'opération « *Terrasses éphémères* », l'installation de marchés de producteurs et artisans régionaux, notamment sur le Vieux-Port, un soutien sans précédent aux acteurs et scènes culturelles pour une riche programmation estivale, l'entrée libre des expositions permanentes avec « *Musées pour tous/Tous aux musées* » municipaux, ainsi que divers dispositifs adaptés pour l'apaisement du littoral, l'accès aux calanques, la tranquillité nocturne.

Le nouvel *Été marseillais* s'annonce sans pareil... Profitons-en !

Véronique Brambilla,
directrice de la publication
Conseillère municipale en charge
de la revue *Marseille*

SOMMAIRE

— n°269 —

UN TERRITOIRE RICHE D'HISTOIRES

- P.5 SÉON AUX QUATRE VILLAGES**
Par Georges Reynaud
- P.10 L'OPPIDUM DU VERDURON, un village gaulois sur les hauteurs de l'Estaque**
Par Catherine Dureuil et Lucien-François Gantès
- P.12 LA TOUR DE SAUMATY**
Par Catherine Dureuil
- P.14 LE PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUARTIER DE L'ESTAQUE**
Par Jean-Robert Cain
- P.20 VILLA LA PALESTINE, le Levant à l'Estaque**
Par Axelle Boulanger
- P.23 BROUSSES, PANISSES ET CHICHIS : les « madeines de Proust » des Estaquéens !**
Par Jeanne Baumberger

LES EAUX DU GOLFE

- P.27 L'ESTAQUE, avant-port de Marseille au XVIII^e siècle ?**
Par Gilbert Buti
- P.30 LES PLUS BELLES DÉCENNIES DE LA PÊCHE À L'ESTAQUE**
Par Karine Michel
- P.32 « LULE », LE DERNIER PÊCHEUR DE L'ESTAQUE**
Par Karine Michel
- P.33 BARQUETTES OU POINTUS ?**
Par Patrick Boulanger
- P.35 LA CRIÉE DE SAUMATY RÉSISTE À LA CRISE SANITAIRE**
Par Bénédicte Jouve
- P.37 DISCIPLINE ET CAMARADERIE FONT LES BEAUX JOURS DU CAM**
Par Franck Meynial
- P.39 LA JOUTE PROVENÇALE, UNE DISCIPLINE HAUTE EN COULEUR**
Par Franck Meynial
- P.40 LE PLUS GRAND SOUS-MARIN CIVIL DU MONDE**
Par Michel Bourhis
- P.44 Un leadership planétaire à l'Estaque : LE DRASSM**
Par Luc Long



© Photo Catherine Dureuil / VdM

UN BASSIN INDUSTRIEL

- P.49** LES TUILERIES DU BASSIN DE SÉON
Par Xavier Daumalin
- P.53** « MARIE-FÉLICIE », LA DERNIÈRE DES TARTANES MALONNIÈRES
Par Patrick Boulanger
- P.54** A L'ESTAQUE, DES INDUSTRIES « SUR L'EAU »...
Par Patrick Boulanger
- P.59** JEAN-FRANÇOIS DEBIENNE, *arpenteur-photographe*
Par Jeanne Baumberger
- P.61** DE RIO TINTO AUX RIAUX, PORTRAITS...
Par Jean-François Debienne
- P.63** L'ESTAQUE À LA « BELLE ÉPOQUE »
Par Xavier Daumalin
- P.67** L'ESTAQUE-GARE !
Par Catherine Dureuil
- P.69** LE TUNNEL DU ROVE, *canal maritime tant réclamé !*
Par Michel Méténier
- P.72** DE LA COURÉE AU BIDONVILLE : *panorama du logement ouvrier à l'Estaque*
Par Marine Amador
- P.74** NOUS, LES ENFANTS DE MICHEL
Par Nadia Tighidet
- P.75** L'ESTAQUE, UN VILLAGE KABYLE À MARSEILLE (1950-1980)
Par Samia Chabani

UNE SOURCE DE CRÉATION

- P.79** 1883 : DEVANT L'ESTAQUE, MONTICELLI ET CÉZANNE
Par Alain Paire
- P.83** EMILE ZOLA À L'ESTAQUE, *une nourriture du tonnerre de Dieu...*
Par Patrick Boulanger
- P.87** NAÏS, DE ZOLA À PAGNOL
Par Jeanne Baumberger
- P.89** *De Paul Reynier à Saint-Pol-Roux, SAINT-HENRI EN POÉSIE*
Par Georges Reynaud
- P.91** FILS DE L'ESTAQUE ET DU CINÉMA...
Par Jeanne Baumberger
- P.96** INVENTAIRE VAGABOND DES LIEUX CULTURELS DANS LE BASSIN DE SÉON
Par Jeanne Baumberger
- P.101** BICENTENAIRE ET BIEN VIVANTE HARMONIE
Par Michel Samson
- P.103** HÔTEL DU NORD : *tisser les histoires*
Par Julie de Muer

LA CULTURE À MARSEILLE

- P.105** LAURENCE AËGERTER AU PETIT PALAIS
Par Patrick Boulanger
- P.110** MARSEILLE-CONCERTS : UNE BELLE AVENTURE !
Par Jean-Robert Cain
- P.112** LES FESTIVALS SONT DE RETOUR !
Par Jeanne Baumberger
- P.116** LES EXPOS DE L'ÉTÉ : *les Stones ou Jeff Koons ?*
Par Jeanne Baumberger
- P.119** MICHEL SCHEFER *Hommage à un « Amoureux de la typographie »*
Par Pierre Echinard, Emmanuel Laugier, Daniel Armogathe et Jean-François Cauquil.
- P.124** À LIRE



UN TERRITOIRE
RICHE
D'HISTOIRES



Vue de l'Estaque, de nos jours. © vdm

SÉON AUX QUATRE VILLAGES

Par Georges Reynaud,
historien

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les expressions Séon-Saint-André et Séon-Saint-Henri étaient couramment utilisées, dans l'administration comme dans la presse, pour désigner ces deux quartiers ou villages du nord de l'agglomération marseillaise. Aujourd'hui, Séon apparaît seulement pour désigner deux gares ferroviaires, un centre social et quelques associations et commerces. Le lieu est pourtant chargé d'histoire.

Géographie et géologie

L'entité que recouvre le nom de Séon, attesté dès le Moyen Age, correspond aujourd'hui à une division administrative remontant à la fin des années 1940 : le 16^e arrondissement de Marseille regroupant les quartiers de Saint-André, Saint-Henri, l'Estaque et les Riaux. Aux confins nord-ouest de la commune et jouxtant celles du Rove et des Pennes-Mirabeau, ce territoire couvre une superficie totale de 16 km².

Toujours utilisée, l'expression « bassin » de Séon est quelque peu abusive dans la mesure où la partie plate et basse – moins de 50 m d'altitude – bordée au Sud par la mer, ne représente qu'un « demi-bassin », croissant de terre de 4 km de longueur Est-Ouest pour 1 km Nord-Sud dans sa plus grande largeur. Ces appellations font référence au bouclier continu de collines qui surplombent Séon d'une hauteur moyenne de 160 m, régulièrement décroissante depuis la chaîne de la Nerthe à la pointe de Corbière (260 m) au Sud-Ouest, jusqu'au Saut-de-Marot (70 m), à la pointe du lycée Saint-Exupéry, au Sud-Est ^[1].

[1] Au sud de ce dernier promontoire, le vallon de la Calade, jadis dénommé le *Petit-Séon*, est aujourd'hui rattaché administrativement au quartier de Saint-Louis.

Cette structure en arc de cercle est très nette quand on la découvre depuis le lieu-dit *Capette*, sous l'aqueduc du canal, ce « *seuil* » de Saint-Louis ayant été le seul accès carrossable à Séon depuis le centre-ville jusqu'en 1890, date de l'achèvement du chemin du Littoral jusqu'à l'Estaque. Entre-temps avaient été exécutées les percées du chemin de fer P.L.M. (1848) et de la ligne d'Arenc (1880) qui désenclavèrent ce territoire, en attendant l'élargissement du chemin du Pradel (boulevard Henri Barnier) vers Saint-Antoine et surtout les tracés de l'autoroute A55 et des voies rapides de ces dernières décennies.

La chaîne de la Nerthe, dans sa partie la plus ancienne – près du hameau homonyme – est constituée de calcaires granuleux fossilifères plus ou moins durs ou marneux, grisâtres, rougeâtres ou bleuâtres, formés lors du jurassique, depuis le lias moyen jusqu'au portlandien. Le soulèvement de ces montagnes date de la fin de l'éocène et a été suivi, à l'oligocène, de la création par effondrement d'un immense lac, s'étendant à certaines périodes de Marseille à Saint-Zacharie, où sédimentèrent des matériaux argileux pouvant atteindre, grâce à des failles de bordure, un km d'épaisseur. Au début du quaternaire, après remblaiement du lac, des eaux très carbonatées provenant des reliefs nord et ouest ont circulé et recouvert les dépôts argileux de tufs calcaires légers et poreux souvent pulvérulents formant le plateau de Foresta et la butte de Consolat prolongée par le Saut-de-Marot. Ces tufs comme les argiles ont livré de nombreux fossiles tant animaux que végétaux.

Mis en place peu après, le réseau hydrographique est pauvre, le seul ruisseau permanent étant celui du Pradel, né sur les hauteurs de Saint-Antoine, qui, désormais busé comme la plupart des autres, longe le boulevard Henri Barnier

et prend le nom de ruisseau de la Figuière au niveau du « Grand Camp » avant de recevoir le torrent de la Pelouque en provenance de « Tante Rose ». Devenu dès lors ruisseau de Mariage, il se jette dans la rade au bas du boulevard Jean Labro. Les autres cours d'eau sont des torrents généralement asséchés en été, à savoir d'Ouest en Est les « *valats* » des Riaux ^[2] dans le vallon du même nom, de Farrenc dans le vallon du Marinier, des Guérites débouchant dans l'anse de Saumaty, du ruisseau Mirabeau issu des hauteurs de la Viste et donnant son nom à un chemin subsistant.

La chaîne de la Nerthe protège très efficacement du mistral le bassin de Séon et notamment l'Estaque dont la rade a, de tout temps, été utilisée comme abri par les navires de haute-mer et dont le microclimat exceptionnel a permis la culture des palmiers et des orangers, au point de l'assimiler aux « *environs d'Hyères et de Nice* ».

Histoire

L'étymologie de Séon est controversée, de nombreuses appellations s'étant succédé au fil des siècles : Seoing en 1190, *Seonum* en 1255, Seong en 1276, Szeon en 1291, Sehon en 1298, Séon en 1302, etc. Pour certains, le nom dériverait du grec *seio/seien* (secouer) à cause d'un séisme survenu en 365 sur les côtes méditerranéennes, mais Ammien Marcellin qui rapporte le fait ne cite pas la région de Marseille. Pour d'autres, il proviendrait du latin *in sinu* (au fond du golfe), ce qui correspond bien à sa position et se rapproche de sa forme provençale *ensen* (« encens » dès 1248), Charles Rostaing (1948) y décelant aussi la racine pré-indo-européenne *Sed* (roche élevée), ce qui complète le paysage.



Vue de la ville de Marseille par Baurenfeind lors d'une escale en mai 1761 au cours de laquelle Forskal élaborait une flore de l'Estaque.

© Musée d'Histoire de Marseille - 0720_MHM81_7_15_C

[2] Mentionné dès 1295 (*Riaut*, cf. J.-A.-B. Mortreuil, *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Marseille...*, 1872), le quartier est célèbre notamment par ses grottes habitées dès le Magdalénien, l'implantation de la famille de Pierre Puget dès le XVI^e siècle et ses usines du XX^e siècle.

Vue générale du port et du village de l'Estaque, début du XX^e siècle. © Archives Municipales de la ville de Marseille - 132Fi142



On connaît le nom de quelques-uns des ménagers de la fin du Moyen Age, tels les Siffredi, Roubaud, Paul, Giraud, Audran et Geoffroy, avec parfois les lieux précis où ils habitaient : la Figuière, la Fontaine pouilleuse, Frépestel ou les Aycardenques. Ils y cultivaient les ressources traditionnelles du terroir marseillais : très peu de céréales et quelques oliviers, mais surtout la vigne cultivée en *oulières* ^[8], la pêche et l'artisanat céramique satisfaisant par ailleurs la demande locale. Il fallut attendre le XVII^e siècle pour avoir une évaluation de la population dans son ensemble grâce au recensement de 1653 ^[9] et aux registres des sépultures conservés à partir de 1687, auxquels s'ajoutèrent les baptêmes en 1740 et quelques mariages à dater de 1777 et jusqu'en 1792 ^[10].

Les Séonais, qui étaient environ 700 à la fin du XVII^e siècle, ont vu leur population doublée à la fin du XVIII^e, atteignant un effectif de 1 350 individus en dépit de la grande peste qui fit 154 victimes ^[11]. Par suite de l'industrialisation galopante du second XIX^e siècle (métallurgie et chimie à l'Estaque-

Riaux, céramique partout pour approvisionner les chantiers locaux du canal et de la voie ferrée, ainsi que d'autres bien au-delà), le peuplement est décuplé – grâce notamment à une immigration surtout italienne – pour avoisiner les 15 000 habitants en 1900. La croissance se poursuivit, doublant rapidement cet effectif pour atteindre 32 000 individus en 1930. Près de cent ans plus tard, celui-ci retomba à sa valeur de 1900 (16 390 habitants en 2016) à la suite de la régression économique. Soit 1 000 habitants au km², contre une moyenne de 3 600 pour l'ensemble de la commune.

Administration religieuse et civile

En 1735, le maître tuilier Jacques Mourraille ^[12], propriétaire au « Creux de Beau », fit construire une petite chapelle à un quart de lieue (1 km) à l'ouest de Saint-André. Un sanctuaire plus spacieux ayant été autorisé et bâti dix ans plus tard au

^[8] Les vins de Séon, notamment le blanc, comparable à celui de Cassis, furent produits et réputés jusqu'à la Grande Guerre. ^[9] « *Dénombrement des maisons et bastides et des cheminées* » (Archives de la Ville de Marseille, reg. CC 187). ^[10] Registres de catholicité de Saint-André et Saint-Henri (Archives de la Ville de Marseille, reg. GG 591, GG 592, GG 612 ; Archives départementales des Bouches-du-Rhône, reg. 201 E 1146 et 201 E 2453). ^[11] Sur 700 habitants, soit 22%, pourcentage inférieur de moitié à celui de l'ensemble de la ville. ^[12] De ses trois fils – Louis appelé à lui succéder et Alexandre qui sera prêtre de l'Oratoire –, le plus connu est sans doute le mathématicien Jean-Raymond Mourraille (1721-1808), maire de Marseille sous la Révolution (1791-1793), auteur d'un *Traité de la résolution des équations invariables* (Marseille, Mossy, 1768 ; Paris, Jombert fils, 1770) cité comme ayant enrichi les travaux de Newton sur le sujet.

même emplacement – celui de l'église actuelle, remaniée à maintes reprises –, l'évêque de Belsunce rendit, le 16 janvier 1747, une ordonnance par laquelle ce nouveau lieu de culte, démembré de la paroisse de Saint-André, était déclaré public sous les titres du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Henry (son propre patron). Faisant double emploi avec la chapelle du Bon-Pasteur, le premier vocable fut bientôt abandonné, celui de Saint-Henry, puis de Saint-Henri étant seul conservé. Baptêmes et sépultures purent se faire aussitôt, mais les mariages ne furent célébrés qu'à partir de 1783.

Il fallut attendre le 1^{er} juin 1853 pour assister à un nouveau détachement, aux dépens de Saint-Henri cette fois : celui de la paroisse de l'Estaque où une église avait été bâtie entre août 1850 et août 1851 sous le titre de Saint-Pierre-ès-liens. A l'extrême limite occidentale de Séon, la très ancienne chapelle de Notre-Dame de la Nerthe, consacrée pour la troisième fois en 1045 par l'évêque Pons II et fameuse pour sa statue de la Vierge à l'Enfant tenant dans sa main une poule (*galino* en provençal, d'où l'appellation de N.-D. de la Galline), après avoir dépendu de Saint-André, puis de Saint-Henri, fut logiquement rattachée à la paroisse de l'Estaque à dater de sa création.

Si le territoire de Séon fut toujours partie intégrante de la commune de Marseille, il accéda à une certaine prééminence administrative sous la Révolution, les lois des 22 décembre 1789 et 8 janvier 1790 le faisant chef-lieu du 2^e canton du 3^e district des Bouches-du-Rhône qui comprenait une quinzaine de quartiers du Rove à Saint-Louis et de la Gavotte au Canet. A ce titre, il fut pourvu, dès avril 1790, d'un juge de paix chargé notamment de régler les différends entre particuliers et d'enregistrer les actes d'état civil, mais en l'an X (1802), un arrêté réduisant le nombre de ces juridictions ramena Séon dans le giron du 4^e canton de Marseille en compagnie d'une vingtaine d'autres quartiers ou hameaux. Au XX^e siècle, après une première division du territoire communal en 15 arrondissements (délibération de la Délégation municipale du 28 novembre 1944) dont il constituait le 15^e, Séon forma deux ans plus tard (décret du 18 octobre 1946) le nouveau 16^e arrondissement avec la création d'un quatrième quartier, les Riaux, à l'ouest de l'Estaque. La loi PLM (1982) prévoyant l'élection locale de mairies de secteurs – regroupant à Marseille deux arrondissements – associa au 16^e arrondissement son voisin le 15^e, pour créer le 8^e secteur. Par ailleurs, ces deux arrondissements furent associés à partir de 2010 à une partie du 14^e pour former la 7^e circonscription législative.



Vue aérienne du Bassin de Séon. © vdm

L'OPPIDUM DU VERDURON, *un village gaulois sur les hauteurs de l'Estaque*

Par Catherine Dureuil, conseillère culturelle, Ville de Marseille
et Lucien-François Gantès, archéologue Municipal, Ville de Marseille



Les collines de Marseille conservent encore la trace de sites fortifiés, appelés oppida, jadis occupés par des populations gauloises, à l'époque où les Phocéens mettaient en place l'une des plus importantes colonies grecques de Méditerranée, Massalia, avec son réseau économique et marchand. L'oppidum du Verduron est l'un d'eux.

Vue d'ensemble du site
archéologique municipal
du Verduron.

© Drone immersion, 2020

Découvert il y a plus de 100 ans

Dominant toute la rive nord de la baie de Marseille, l'implantation de l'*oppidum*, sur un versant abrupt de la chaîne de la Nerthe, offre une vue panoramique sur les 10 kilomètres de côte de l'Estaque à la Joliette. Le site a été découvert de manière fortuite par Stanislas Clastrier qui habitait en contrebas. Ce sculpteur, enseignant à l'École des Beaux-Arts au début du XX^e siècle, l'a fouillé à partir de 1905 et en a laissé de précieuses descriptions.

Dès les premières investigations, on se rendit compte que l'habitat gaulois était établi selon un plan régulier. Il a été habité au III^e siècle avant notre ère. La fouille des maisons et du rempart qui ceinture le site a été reprise dans les années 2000 par une équipe de l'Université de Provence, sous la direction de Loup Bernard. Cela a permis de dégager de manière exhaustive un petit village rectangulaire d'à peine 1 200 m², à l'intérieur duquel se développe un véritable plan d'urbanisme composé d'îlots et de rues répartis autour d'un axe central. Aucune reprise architecturale, aucune transformation de l'habitat n'ont été constatées, ce qui laisse penser que la durée d'occupation du site a été réduite, une cinquantaine d'années, soit deux générations tout au plus.

Cet habitat comprenait 40 cases qui devaient être regroupées en une dizaine de maisonnées. Les archéologues ont retrouvé les objets et mobiliers utilisés par ses occupants, essentiellement céramiques : pots, vases à cuire, vases à manger, matériel métallique, mais aussi des monnaies témoignant que ces Gaulois étaient insérés dans un véritable réseau d'échanges économiques avec les populations méditerranéennes. L'*oppidum* a été détruit violemment par une armée (soldats grecs ou romains ?) disposant de catapultes et de machines de siège, vers 200 avant notre ère.



Stanislas Clastrier et un jeune garçon sur le site en cours de dégagement.
© Collection S. Clastrier, copie Ville de Marseille

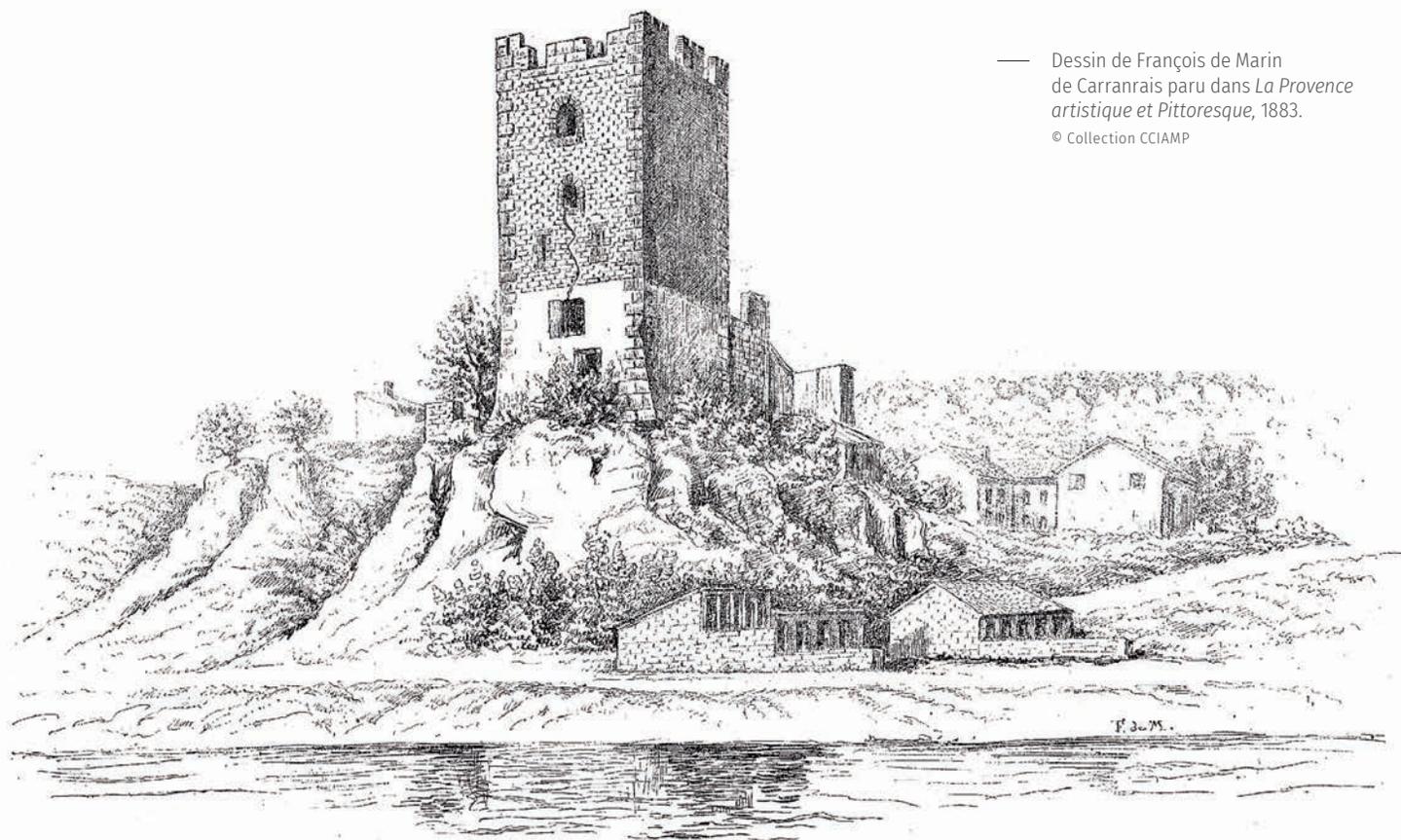
Cliché d'une maquette de restitution du village gaulois, tel qu'il avait été imaginé par Stanislas Clastrier. © Collection S. Clastrier, copie Ville de Marseille



Conserver pour assurer l'avenir

En 2020, après un débroussaillage complet du site, s'est déroulé un chantier de restauration des Monuments Historiques suivi par les services de la Ville de Marseille et la DRAC. Il portait sur la consolidation et le remontage des murets à l'identique, quand ceux-ci avaient disparu ou étaient gravement endommagés. Pour ce faire, une documentation photographique a dû être rassemblée en amont. Son recoulement (plans de fouille et coupes) a permis dans la plupart des cas d'effectuer le travail de remontage sur quelques assises de hauteur.

Les niveaux des sols protohistoriques ont été matérialisés par des remplissages drainants constitués de gravillons; des caniveaux protégés par de grosses pierres ont été enterrés sous les sols. Les escaliers situés en bas du site ont été également restaurés avec soin. Dans le secteur de l'entrée principale située au Sud-Est, les drains antiques ont pu être remis en service, pour faciliter l'écoulement de l'eau vers l'extérieur de l'*oppidum*, pendant les épisodes de pluies torrentielles. Par ailleurs, le déplacement des pierres locales employées par les restaurateurs a permis de découvrir de nouveaux blocs, autant de jalons qui restent à étudier pour mieux connaître l'histoire de ce site.



— Dessin de François de Marin de Carranrais paru dans *La Provence artistique et Pittoresque*, 1883.
© Collection CCIAMP

12

LA TOUR DE SAUMATY

Par Catherine Dureuil,
conseillère culturelle, Ville de Marseille

Du littoral sur lequel avait été bâtie la tour du Moyen Âge, il ne reste rien. L'industrie tuilière, puis l'installation de la Criée aux poissons de Marseille ont fini de détruire l'anse qui faisait la jonction entre l'Estaque et Saint-Henri. Impossible de retrouver le petit ruisseau qui venait se jeter dans la mer à cet endroit, vain de chercher la ligne de côte ou le rivage naturel disparus depuis les années 1970.

De Saumaty à Sommati

Cette situation n'est pas récente et déjà plusieurs personnalités du XIX^e siècle s'émeuvent de l'état dégradé de ce qui était le plus ancien édifice que l'on connaisse du littoral de l'Estaque. En février 1883, l'un d'eux, François de Marin de Carranrais, écrivait dans *La Provence artistique et pittoresque* : « Au fond du golfe de l'Estaque, entre ce village et le collet de Mourepiane, s'élève la tour Sommati, sur le rivage même de la mer. Autrefois des pins couvraient les charmantes collines voisines et formaient un cadre gracieux à cette anse. Aujourd'hui l'industrie s'est avancée jusque là ; elle a dénaturé les abords de ce joli bout du monde, elle a creusé les entrailles de la terre et substitué aux vieux arbres une forêt maussade de tuyaux de cheminées, la seule flore que notre XIX^e siècle tolère dans plusieurs coins du territoire de Marseille. »

Il décrit un édifice carré de 9 mètres de côté et de 16 à 18 mètres de haut. Sur les images de l'époque, on peut encore voir la tour aux chaînes d'angle en pierres de taille dont l'élévation est constituée de moellons réguliers sur une base qui s'évase légèrement. Déjà une profonde fissure lézarde la façade méridionale. Elle part des fondations sapées, monte entre les petites meurtrières, traverse les deux fenêtres cintrées, pour atteindre le sommet crénelé. L'exploitation des bancs d'argile, jusque sous son pied, par les tuileries voisines, a porté un coup fatal à la tour médiévale.

La tour Saumaty, photographie d'Adolphe Degaye, vers 1880.

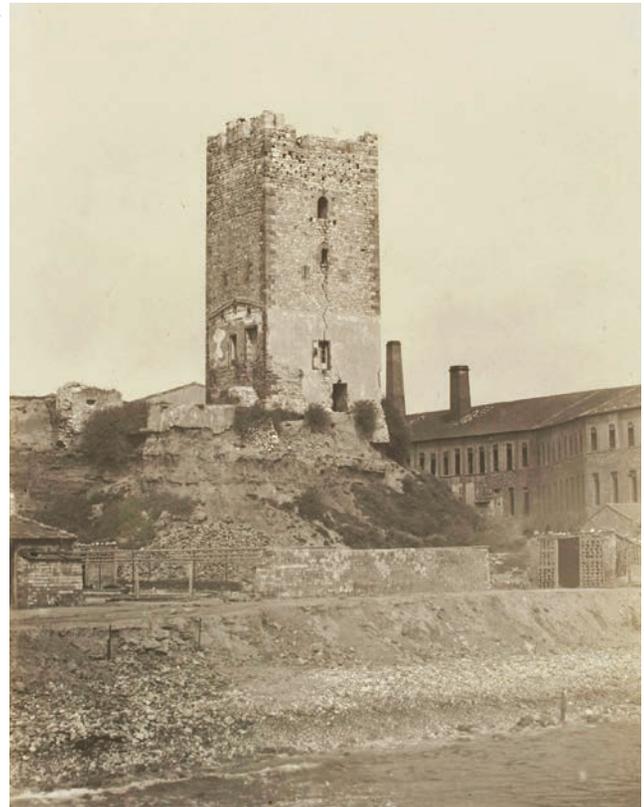
© Archives Municipales de Marseille - 160 Fi 6

A l'intérieur, les visiteurs indiquent qu'il y a des pièces voûtées en berceau à chaque niveau, desservies par un escalier récent qui aurait remplacé des échelles escamotables. Cet édifice n'était certainement pas une tour de guet. En effet, elle est située en point bas du littoral, alors que les collines environnantes offrent des stations et des panoramas bien plus favorables à la surveillance.

A l'origine, une tour romane

Les sources nous permettent de remonter jusqu'au « 5 des ides de mai 1245 » lorsque l'évêque de Marseille Benoit d'Alignon rend une sentence arbitrale entre le Chapitre et Guillaume Jourdan de Saint-Gilles. Celle-ci maintient Guillaume dans la possession « de son vaste domaine de Séon et des constructions qu'il y avait élevées ». Le premier acte qui mentionne indubitablement une tour est une charte du 8 mai 1298. De nouveau, un certain Guillaume Jourdan, citoyen de la ville épiscopale de Marseille, de « *Turribus Massillie* », s'en qualifie de seigneur [1]. La suite s'inscrit dans une longue série de testaments et textes notariés de donations, conservés jusqu'au XVI^e siècle. Le 13 novembre 1528, François de Sommati, procureur du roi au parlement de Provence en devient légataire. Il signe un bail annuel avec son fils en 1557 pour « la tour des Jourdan, sa tuilerie et ses droits seigneuriaux ».

En tout, six générations de Sommati se sont transmis cette tour avant qu'elle ne passe aux mains des Sa(u)vignon, puis d'une autre famille qui la possédait encore au XIX^e siècle. En 1827, Edouard Farrenc possède une propriété qui recouvre la majeure partie du quartier. Elle inclue six tuileries, un



domaine avec jardin d'agrément et la tour. Cette propriété est « issue du morcellement des possessions de Savignon, Seigneur de la Tour de Séon, successeur de la famille Sommati ». Le domaine Farrenc est vendu en 1844.

« La vieille ruine est encore debout, peut-être n'en restera-t-il bientôt que des débris. Hâtez-vous d'aller la voir, lecteurs de La Provence qui êtes attachés au souvenir du passé, hâtez-vous, avant que le temps et les hommes en aient fait disparaître les derniers vestiges » avait conclu François de Marin de Carranrais [2]. Il avait raison, la tour devait être détruite deux ans plus tard, en 1885.



L'anse de Saumaty aujourd'hui, avec une tour réfrigérée construite dans les années 1970 au centre du marché d'intérêt national pour les produits de la mer. © Photographie Catherine Dureuil / VdM

[1] Acte notarié cité par J.A.B. Mortreuil, *Dictionnaire topographique de l'Arrondissement de Marseille*, 1872, p. 352. [2] F. de Marin de Carranrais, *La Tour Sommati*, in *La Provence artistique et pittoresque*, n° 89 du 11 février 1883, p. 45-47.



L'orgue de tribune de l'église Saint-André.
© Photographie André Ravix

LE PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUARTIER DE L'ESTAQUE

Par Jean-Robert Cain,
de l'Académie de Marseille

Au milieu du XIX^e siècle, le quartier dit de Séon-Saint-André, qui se composait simplement d'un regroupement de maisons rurales, a connu un essor démographique important suite au développement de l'industrie locale. Aussi, sous l'épiscopat de Mgr Eugène de Mazenod, deux nouvelles églises furent construites : celles de l'Estaque en 1850, puis de Saint-André en 1859. Un siècle plus tôt, Mgr de Belsunce avait offert le terrain pour la construction de l'église Saint Henri dont il posa la première pierre en 1738. Et depuis le XI^e siècle, une petite chapelle demeure blottie dans les collines de la Nerthe...

La chaire de l'église Saint-André.
© Photographie André Ravix

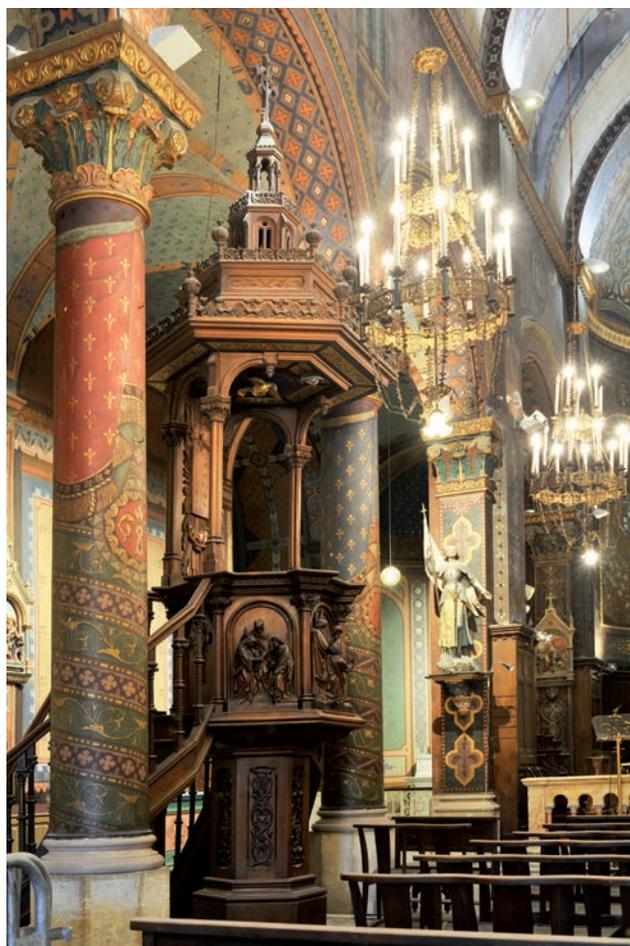
L'Eglise Saint-André

Edifiée sur les plans de l'architecte Sixte Rey, la nouvelle église est achevée en 1862. L'ensemble du décor et du mobilier intérieur, conçu par le même architecte, a depuis été entièrement conservé ! La richesse de la polychromie surprend le visiteur dès son entrée : les nervures de la voûte de la nef centrale reçoivent toute une ornementation de rinceaux, délimitant des portions de voûtes couvertes d'étoiles. Les colonnes sont peintes de motifs imitant des draperies. Au-dessus des colonnes, les écoinçons présentent des motifs d'angelots supportant des colonnettes géminées. Au sommet des arcs se trouvent des médaillons de saints.

Le chœur comporte trois arcatures en trompe-l'œil, avec au centre une toile représentant le Christ et Saint André. Le maître-autel en marbre blanc est orné des représentations de six apôtres entourant le Christ. A l'entrée du chœur, à droite, se trouve une statue de Jeanne d'Arc qui porte deux signatures : Desvergues (sculpteur) et Marron (statuaire) ; à gauche, une statue de Saint Michel archange terrassant le démon, signée de M. Coste, actif à Marseille à cette époque.



Le chœur de l'église Saint-André. © Photographie André Ravix



Dans la nef, on remarque la chaire avec son double escalier et sa cuve ornée de quatre panneaux sculptés : au centre, « Saint André et le Christ », à droite « L'Annonciation », et à gauche « Le Mariage de la Vierge ». A la base du montant central : « Sainte Anne et la Vierge ».

Dans le baptistère, une grande fresque du peintre Honoré, réalisée en 1875, représente le baptême du Christ. En remontant le collatéral droit, on découvre un imposant monument aux morts, dédié aux soldats de Saint-André, réalisé en 1919 : au centre d'un retable en marbre, l'artiste, M. André, peint l'apparition du Christ en croix à un soldat mourant ; à l'arrière-plan, se distingue la cathédrale de Reims. Puis, successivement, un autel dédié à Notre-Dame de Lourdes, un calvaire composé de statues illustrant la Crucifixion, et l'autel de Saint André dominé par sa statue en carton-pierre.

Le collatéral gauche est ponctué des statues de Sainte Thérèse de Lisieux, de Sainte Rita, du Sacré-Cœur, de Saint Antoine de Padoue, et de Sainte Anne.

En tribune, l'orgue construit par le facteur marseillais Prosper Méritan fut inauguré le 21 octobre 1866. Lors de sa restauration complète en 2004, une polychromie originale a été confiée au peintre-décorateur Jean-Michel Martinez.

AUX MORTS POUR LA PATRIE



V. FATELLA VIGAIRE 1915
 ADRIEN BOUVIER 1914
 LOUIS GUIDICHI
 BAPTISTIN FOURREL

JOSEPH JUNNE
 ERNEST GIMROT
 HENRI MARCHETTI
 ALBERT VERNHET
 VINCENT PERONNE
 LAURENT SACCOMAN
 ETIENNE HAVEL
 LOUIS LABRE
 JEAN LOPELLO
 LOUIS DEMEY
 LAURENT BARTHELEMY
 JOSEPH ASTIER 1915
 ALBERT CHEYLAN
 HENRI ROSIERE
 ALFRED MONTI
 THOMAS CASTALDO
 ESPRIT CASTALDO
 JACQUES TOURREL
 BAPTISTIN SHARON
 MARIUS CRABOUD
 FRANCISQUE FROMAGER
 GABRIEL LADROIX
 BAPTISTIN CHAL
 ANTOINE PERONNE
 EMILE DUMESNIL
 CHARLES HARDY
 NOEL ZACCHINA
 JOSEPH BEHARRA
 FELIX ESTIENNE
 BARCEL CROSTI
 ETIENNE FODRANE
 JOSEPH NATIZON 1915
 EMILE SUBOOT



LUDWIG HENRY 1915
 GABRIEL BOUVIER 1915
 PIERRE MOMLET
 M. J. M. CHEYLAN

ETIENNE SAULMIER
 AUGUSTE ANIEL 1917
 GABRIEL ROSIERE
 CLEMENS MENDOSI
 ALBERT VIAL
 MARIUS LORENZATO
 JEAN BEFILIPPI
 VINCENT SVALCITO
 FERRAND SVALCITO
 MARIUS CIRILO
 JOSEPH TURC
 EMILE FONDET
 HENRI BEHARRA
 LOUIS HENRY
 ROBERT FODRANE
 CHARLES LOMBARD 1915
 MARIUS CORTESINO
 TOUSSAINT BARRANI
 AIME FONTANA
 ANGE GRANELLI
 LUCIEN GRANELLI
 PIERRE FALCONETTI
 PIERRE WODET
 FRENCOIS DADIE
 LOUIS ROUDIC
 PIERRE PERANTONI
 LAURENT BERARDO
 JOSEPH BESSONE
 JEAN BILIVRUCO
 JACQUES ROCCI
 HIPPOLYTE PAVO
 ALEXIS BONNET 1915
 LEOPOLD BARRANI

JEAN CAPELIN 1915
 YVES LEHOTRE
 LOUIS PALEY
 LOUIS PERONNE

PAUL GIOMEQU 1915
 AUGUSTE GRANIER
 EMILE MARI
 LOUIS RE... 1915

JOSEPH...
 LOUIS...
 FORTUNE BISCALDI

FERRAND...
 ISIDORE...
 ROSARIO...
 JACQUES...
 JACQUES...
 JACQUES...



1914
 1915



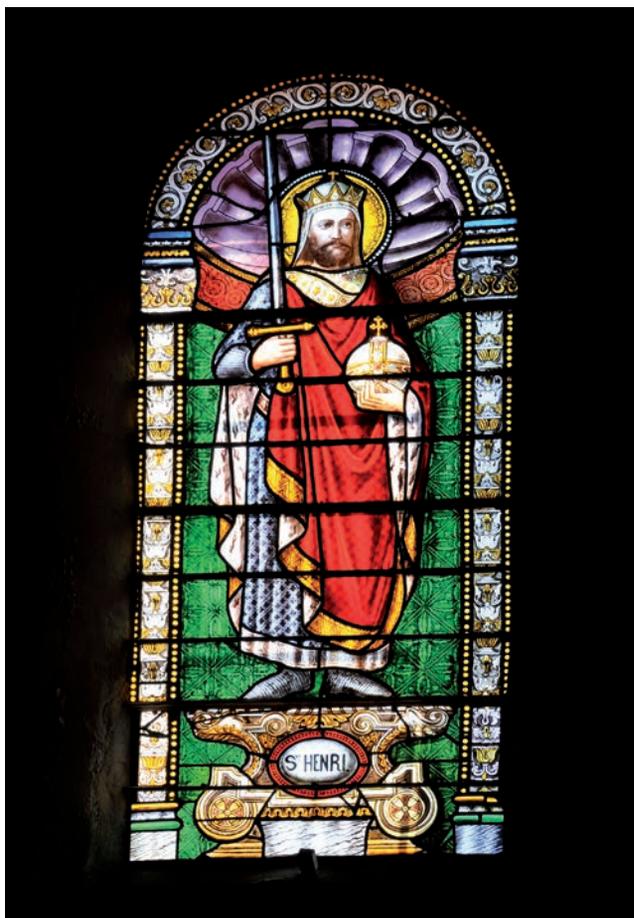
— Le monument aux morts dans l'église
Saint-André. © Photographie André Ravix

L'Église Saint-Henri

Sept années après en avoir posé la première pierre, Mgr de Belsunce vint consacrer l'église placée sous le vocable de son prénom, Saint Henri, en 1745. A la fin du Second Empire, d'importants travaux sont réalisés par l'entrepreneur André Gibon : les ouvertures de la nef centrale sont agrandies pour la pose de nouveaux vitraux et les murs des nefs latérales reçoivent des niches pour y abriter des statues.

Si le décor intérieur d'origine a disparu dans les années 1960, certains éléments du XIX^e siècle sont toujours visibles, notamment de remarquables vitraux, ainsi que des statues en carton-pierre, polychromées et dorées, dont une belle Vierge à l'Enfant située dans la chapelle nord qui lui est dédiée. Il en est de même pour la statue de Saint Joseph, placée dans la chapelle côté sud, le saint tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Dans le bas côté droit, plusieurs statues en plâtre : Sainte Anne et la Vierge, un Christ en croix, Saint Antoine de Padoue,



Vitrail de l'église Saint-Henri. © Photographie André Ravix

Vue de l'intérieur de l'église Saint-Henri, vers 1920. © DR

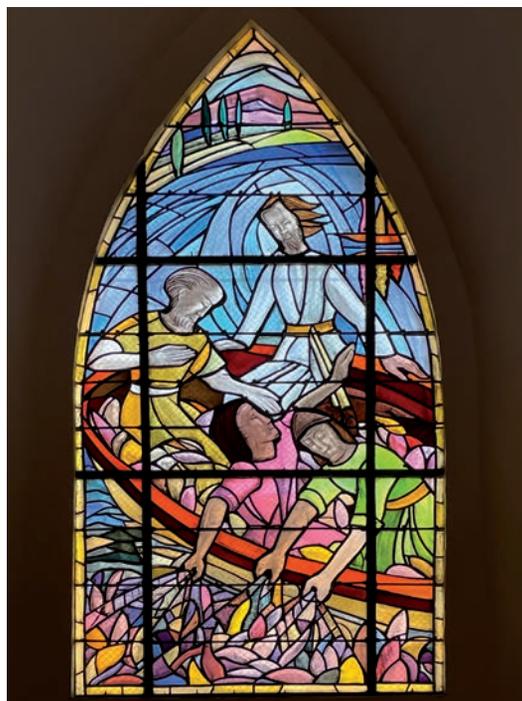


17

Sainte Thérèse de Lisieux, et Saint Henri. Dans le bas-côté gauche, près de l'entrée, une grotte en rocaille abritant la statue de Notre-Dame de Lourdes évoque l'apparition de la Vierge Marie à la jeune Bernadette Soubirou. Ce collatéral est décoré des statues de Jeanne d'Arc, du Sacré-Cœur et de Saint Pierre. Près de l'abside, une icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Lors des derniers travaux réalisés dans le chœur en 2016, une longue fresque murale à décor de motifs de fleurs et d'oiseaux a été découverte : sa restauration est envisagée.

L'Église de l'Estaque – Saint Pierre-ès-liens

Les archives mentionnent, à la date du 9 juillet 1850, l'achat d'un terrain par Mgr Eugène de Mazenod, alors évêque de Marseille, pour la construction d'une église dont la première pierre sera posée le premier dimanche du mois d'août de la même année. Inaugurée en 1851, elle fut consacrée à Saint Pierre-ès-liens (*estaca* = lien, en provençal), le saint patron des pêcheurs, dont la statue est portée en procession en septembre. Le clocher ne fut érigé qu'en 1863, sur les plans de l'architecte Sixte Rey.



— Vitrail représentant une pêche miraculeuse, église de l'Estaque. © Photographie André Ravix

L'édifice, constitué d'une seule nef de style gothique, renfermait un maître-autel en marbre offert par l'entrepreneur Désiré Michel, ainsi que de grandes toiles d'Arnaud Durbec : cet ensemble a disparu dans les années 1960. Entièrement restaurée en 2010, l'église, dans sa noble sobriété réhaussée de tons rouge, jaune et blanc, conserve une toile remarquable du peintre Barthélémy Chasse (Naples, 1659 – Marseille, 1720) « *La Pêche miraculeuse* » (provenant de la chapelle de Verduron-Haut, aujourd'hui détruite).

Les murs latéraux sont ornés de statues de belle facture, notamment celles de la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus, Saint Pierre, Saint Anne et la Vierge, Saint Joseph, Saint Antoine de Padoue, ainsi qu'un grand Christ en croix. Si les vitraux du haut ont été offerts par des familles de l'Estaque au XIX^e siècle, ceux du bas ont été réalisés en 2010 par l'atelier Thomas, à Valence, d'après les maquettes de l'artiste Clotilde Devillers, illustrant différents épisodes de la vie de Saint Pierre.



« La Pêche miraculeuse », tableau de Barthélémy Chasse, église de l'Estaque. © Photographie André Ravix



Notre-Dame de la Galline. © Photographie Jean-Robert Cain

La Chapelle Notre-Dame de la Galline

Après avoir sinué le long du chemin de la Nerthe, longé des carrières encore en activité, traversé des paysages rocheux impressionnants, la chapelle de la Galline se découvre au sein d'un petit hameau qui sent bon la Provence. Consacrée par Pons II en 1042, elle demeure le lieu d'un pèlerinage annuel, le dimanche qui suit le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge... Son nom est lié à la statue de la Madone assise portant l'Enfant Jésus qui tient une petite poule (*galline*) dans sa main gauche, placée dans une niche à l'intérieur de la chapelle : datée du XIV^e siècle, elle a été restaurée en 2007.

Cette chapelle renferme d'autres trésors : dans le chœur, un tableau de Michel Serre (Tarragone, 1658 – Marseille, 1733) illustre « *Le Repos de la Sainte Famille* ». Sur le mur de gauche, sont accrochés et protégés plusieurs ex-voto dont le plus ancien, daté de 1631, représente un accouchement en plein champ ; un autre, daté de 1721, évoque la Peste à Marseille. Au fond de la chapelle, une grande toile de Barthélémy Chasse exprime « *Les Larmes de Saint Pierre* ». On remarque également une belle statue de Saint Roch.



Statue de la Madone, chapelle de la Galline.
© Photographie Yves Inquierman

VILLA LA PALESTINE, *le Levant à l'Estaque*

Par Axelle Boulanger,
diplômée de l'Institut d'Urbanisme de Paris

La maison, une « Folie » des années 1900, attire toujours autant l'attention lors des visites à l'Estaque. Elle se dévoile aux voyageurs débarquant de la navette du Vieux-Port ou étonne les promeneurs le long du front de mer par sa blancheur dans l'écrin des anciennes collines du Château Fallet. La Palestine... Son nom s'annonce sur une céramique soignée qui épouse la forme d'un arc sommital comme la promesse d'un long voyage. Le portail franchi, la villa se révèle dans un jardin agrémenté de palmiers, de pins et d'un mimosa.



Pierre Leclerc avec ses invités
en 1906, photographie anonyme.
© Collection particulière

Cette étonnante construction de style orientalisant domine la « *Plage de l'Estaque* ». Imaginée par Pierre Leclerc, son créateur et premier propriétaire, elle est née de l'enchantement qu'il éprouva lors de l'Exposition Universelle de 1900. Nous pouvons y voir des traits inspirés par le pavillon de la Turquie, création de l'architecte français René Dubuisson : un bâtiment composite, étonnante synthèse d'éléments issus de plusieurs monuments ottomans, mais que depuis Paris on s'imaginait orner couramment les rives du Bosphore ! Quelques années plus tard, la villa La Palestine naquit des crayonnés, aquarelles et plans de Pierre Leclerc qui, se flattant d'un talent artistique, chargea les frères Gaspard et Antoine Olive, « *maîtres maçons* » installés à Saint-Henri, de réaliser son rêve.

Suivez le guide...

La Palestine s'élève toujours dans un semblant d'oasis au milieu de l'urbanité contemporaine. Les massifs ronds, accueillant de nos jours fleurs et plantes, furent autrefois les ornements de palmiers Phoenix des Canaries. Les espèces originelles n'ont pas survécu aux froids de 1956. Le fier mimosa d'aujourd'hui n'est pas celui d'antan ; il a été planté depuis par la famille de Pierre Leclerc. L'héritage ainsi se perpétue. Au milieu de ce jardin, se trouve une fontaine de « *rocailles* » cimentées. Bien qu'attribuée à des artisans italiens, elle pourrait avoir été façonnée par les ouvriers des frères Olive qui réalisèrent des ouvrages semblables en d'autres chantiers.

Avec son vocabulaire architectural multiple tant en façade qu'à l'intérieur, La Palestine mélange harmonieusement bichromie byzantine, styles hispano-mauresque et art nouveau. Le crénelage en merlons du toit s'inspire quant à lui d'éléments d'un style sassanide. Couverte d'une chaux blanche et de frises aux couleurs vives, la façade marquée par les arcs outrepassés des loggias sur deux niveaux témoigne de la volonté de Pierre Leclerc de se transporter en un Orient magique.

Aux environs, d'autres villas dans des styles européens variés avaient été bâties en ces années 1900. Parmi les plus remarquables, outre La Palestine à nulle autre pareille, on peut citer L'Etoile polaire, La Vivaroise, Gustave-Zédé et l'Helvetia. Pour La Palestine, la première campagne de travaux avait duré près d'un an entre 1902 et 1903. La villa flanquée à l'Ouest d'une tour belvédère de deux étages comprenait alors dix-sept fenêtres.



Au terme de nouveaux travaux aux environs de 1907, elle trouva sa forme définitive avec vingt-trois fenêtres, une quinzaine de pièces, 123 m² environ de superficie par étage et une hauteur de 11 mètres, délimitée entre les deux ailes par une échauguette. La villa fut ensuite modifiée dans les années 1920 s'adaptant à l'air du temps et à la famille. Côté jardin, au kiosque d'origine, furent ajoutées une gloriette et une serre.

Un riche marchand tailleur

Né à Bourges en 1831, Pierre Leclerc, tailleur de profession, avait ouvert à Marseille en 1870 un magasin au n° 50 de la rue Saint-Ferréol, puis cinq ans plus tard au 46 de la rue Grignan qu'il tint jusqu'en 1885. Son mariage en 1871 avec Françoise Dave originaire des Ardennes, issue d'une famille d'industriels du textile, lui permit par ses approvisionnements de se distinguer de ses confrères provençaux.

Fortune faite, s'étant retiré du métier, habitant successivement rue Estelle et rue Lafon, veuf en 1898, artiste à ses heures, il décida de se retirer à l'Estaque. Leclerc acheta

une première parcelle de 264 m² au sein de la propriété du Château Fallet en 1901, qu'il compléta en 1902 par l'ajout de 285 m². Ainsi qu'il l'avait souhaité, il fit édifier, le long de « *la route de Rio Tinto* », son habitation dans la veine orientalisante qu'il affectionnait. Le nom donné représentait un hommage à une terre lointaine, riche en évocations spirituelles.

Les charmes de l'Orient

Derrière la porte d'entrée en fer forgé, le charme se prolonge. La loggia est entièrement couverte de fresques et de frises. Sur les murs et le plafond, s'entremêlent motifs végétaux et arabesques, mélangeant les tons chauds du sable et les tons froids du bleu de l'Orient. Ces décorations sont restées anonymes ; elles seraient l'œuvre d'un groupe de peintres vraisemblablement recruté par l'entreprise des frères Olive. Ladite loggia fut fermée par des vitraux aux motifs géométriques accentuant l'impression d'un ailleurs fantasmé, afin de faire de cet espace ouvert une pièce de vie.

Au sol, les carreaux auraient été fournis par la tuilerie de la famille Fenouil, qui, nous dit-on, exportèrent de semblables motifs jusqu'en Martinique. Les Fenouil auraient également livré les mosaïques décoratives posées sur la façade. Cette fabrique n'était pas une inconnue; il s'agissait de l'une des plus anciennes de Saint-Henri, travaillant la terre cuite dès le XVIII^e siècle et qui se fit une spécialité des carreaux rouges dits « *ferrugineux* ».

A l'étage de La Palestine, quelques traces du décor d'époque subsistent. Ici, Pierre Leclerc s'imaginait dans un sérail levantin. Un véritable décor de cinéma ! Robert Guédiguian y tourna d'ailleurs l'une des scènes de *Rouge Midi* en 1984. De l'échauguette recouverte de motifs néo-orientaux, la vue sur le jardin et la mer transportait Pierre Leclerc parmi les réminiscences de son passé ou ses promesses de voyages. D'ailleurs, à l'occasion, il aimait s'habiller à la turque coiffé du traditionnel tarbouche. Aujourd'hui, le portrait du maître des lieux disparu en 1931 trône dans la demeure qu'il avait créée ex nihilo. « Sa » Palestine s'est inscrite dans le paysage jusqu'à devenir un repère depuis les quais de l'Estaque.





BROUSSES, PANISSES ET CHICHIS : *les « madeines de Proust » des Estaquéens !*

Par Jeanne Baumberger,
journaliste

Où l'on raconte comment un troupeau de quatre-cents chèvres du Rove et trois kiosques installés à l'Estaque-Plage assurent la sauvegarde, et même la célébrité renaissante, de trois spécialités indissociables du terroir marseillais.

Notre revue s'est déjà penchée, avec délectation, sur trois spécialités typiquement marseillaises : la panisse, le chichi-frégi et la brousse ^[1]. Si l'on y revient dans le cadre de ce numéro, ce n'est pas par gourmandise (quoique...), mais pour souligner le rôle très particulier, celui d'un « conservatoire du goût », que jouent l'Estaque et Le Rove dans leur destinée !

Ces produits étaient autrefois vendus partout dans Marseille, notamment par de pittoresques marchandes ambulantes. *Tut, tut...* faisait la trompette de la vendeuse de brousse, et les familles dévalaient quatre à quatre les étages avec leurs récipients. On ne les trouverait plus que dans les supermarchés, à l'état d'ersatz, si trois kiosques de l'Estaque-Plage - *Lou Goustado de l'Estaco*, *Chez Magali* et *Chez Freddy* - et un chevrier du Rove, André Gouiran, n'avaient obstinément conservé leur savoir-faire. Aujourd'hui, pas un guide touristique qui ne recommande une escapade à l'Estaque pour goûter les chichis ; pas un bistrot branché qui ne serve des panisses à l'heure des *tapas*, et pas un fromager digne de ce nom qui ne propose la brousse du Rove ! Un examen de cet étonnant « phénomène de niche » s'impose !

[1] Lire en particulier l'article de Pierre Échinard sur la brousse dans le n° 257 (disponible sur www.marseille.fr/decouvrir-marseille/la-revue-marseille/consultez-la-revue-marseille).

Le goût de la farine de pois chiches

Postés en sentinelle le long du bord de mer, les kiosques de l'Estaque proposent panisses et chichis-frégis [2] depuis les années 1930, voire plus anciennement. A l'époque, leur clientèle est surtout constituée d'Italiens, ouvriers aux tuileries et autres usines à l'entour, qui retrouvent là un peu de la saveur du pays. Car le chichi, comme la panisse, repose, à l'origine, sur un ingrédient amené par les immigrés transalpins, en particulier génois : la farine de pois chiches [3]. Le chichi se « convertira » ensuite à la farine de blé jugée plus noble. Et si sa recette se trouve désormais dans tout bon livre de cuisine, *Magali*, *Freddy* et *Lou Goustado*, comme leurs prédécesseurs, gardent jalousement le secret de « l'Estaque touch ». On sait seulement que les uns suivent l'exacte tradition, que les autres ont introduit des variantes de leur cru et que les touristes, malgré leur bonne volonté, n'arrivent pas toujours à faire le distinguo avec les *churros*. Peuchère !

Les chèvres du Rove. © Mairie du Rove



Mais aujourd'hui, c'est plutôt du côté de la panisse que les choses bougent : nouvelle reine des apéros branchés, chérie des « végans », « *aaadoorée* » par les faiseurs de mode gastronomique, qui, souvent, la préfèrent en frites plutôt qu'en rondelles, elle connaît un engouement qui la propulse bien au-delà de l'Estaque-Plage. Et un quatrième fabricant l'a bien compris ! Contrairement à ses collègues, qui écoulent leur production essentiellement sur place, l'entreprise *Panisse et fille* n'a pas pignon sur rue. Elle compterait parmi ses ancêtres la « légendaire » mémé Crucciani qui débuta en vendant des panisses à sa fenêtre, avant de tenir l'une des fameuses « baraques » du front de mer.

Ses descendants l'ont revendue dans les années 1990, mais ont conservé le droit d'exploiter les recettes familiales. C'est ce que fait, aujourd'hui encore, la jeune Vanessa Berti. Dans son laboratoire de l'Estaque-Plage, elle fabrique, outre la panisse classique, toute une gamme diversement aromatisée (aux olives, au piment d'Espelette, aux oignons...) vendue dans les épiceries fines de la ville. Notre revue suivra de près, bien entendu, cette (r)évolution « *panisséeenne* » !



La marchande de chichis-frégis vue par Joseph Laugier, 30 janvier 1899.
© Académie de Marseille

[2] Ces deux noms viennent du provençal. *Panisso* désignait la bouillie de farine de pois chiches chère aux Génois. Chichi-frégi a une origine plus incertaine. *Frégi*, signifie tout simplement « frit ». *Chichi* pourrait être une déformation (enfantine ?) de l'italien *cecci* ou du provençal *cese* (pois chiches) en référence à sa composante originelle. Pour Frédéric Mistral, il désignait un petit oiseau, ce qui, compte tenu de sa forme, accentue encore un double sens coquin que l'on retrouve dans l'expression « *avoir le chichi belli* » (le pan de chemise qui sort de la braguette malencontreusement ouverte). L'expression reste toutefois plus amusante et moins vulgaire que l'anglais *hot dog*. [3] Et n'oublions pas que le pois chiche était jadis l'autre grande spécialité du Rove. Ces traditions culinaires convergentes expliquent sans doute l'enracinement profond de cette légumineuse à l'Estaque !



© Mairie du Rove

Prestigieuse AOP pour la brousse

La brousse du Rove, elle aussi, a le vent en poupe. Appréciée dès le Moyen Âge, consommée de mille façons, elle attendait encore une reconnaissance officielle. C'est chose faite : l'AOC (appellation d'origine contrôlée) lui a été décernée en mars 2018 et la prestigieuse AOP^[4] (appellation d'origine protégée) en mai 2020. Un gage de pérennité obtenu in extremis, « à l'arraché », car la « Rove », race robuste mais à petit effectif, a bien failli disparaître. Au nom de la « modernité », que n'a-t-on reproché à cette bête aux magnifiques cornes en forme de lyre : trop rétive à l'élevage intensif, pas assez productive, soi-disant dévastatrice (alors que, bien conduite, la « Rove » est, au contraire, une idéale « débroussailleuse » pour prévenir les incendies). Et son fromage donc ! Impossible à industrialiser et à produire toute l'année, incommode à conditionner, trop rapidement périssable... Résultat : alors qu'au début du XX^e siècle, la commune du Rove comptait quatre-mille chèvres, il n'y restait plus aucun troupeau 75 ans plus tard !

Il a fallu que quelques éleveurs passionnés du département se battent pour sauver cette race millénaire, d'abord en faisant reconnaître ses standards spécifiques, puis, des

années après, en obtenant les appellations. Le Rovenain André Gouiran a été une figure majeure de cette bataille. Héritier passionné (et poète) d'une lignée de bergers qui remonte jusqu'à 1510, c'est lui qui a réintroduit avec succès les « Rove » dans leur berceau d'origine. Une heureuse issue qui aurait sans doute été impossible sans le soutien indéfectible de sa femme Marie-Ange, qui a pris en charge la fabrication fromagère. Récemment, André et Marie-Ange Gouiran ont passé le relais à leurs deux fils, Franck et Marc, et à leur belle-fille Myrian. C'est sur cette jeune génération que repose désormais le destin de la dernière chèvrerie du Rove, forte de 400 bêtes. Il est vivement recommandé d'aller y faire un tour !

- Ouverture des kiosques de l'Estaque-Plage : ts les jrs de 14 à 20h en avril, mai, juin et septembre et de 14h à minuit en juillet-août / Le mercredi & les week-ends de 14h à 19h d'octobre à février/ Fermés en mars.
- Vente de brousse à la fromagerie Gouiran, 17 rue Adrien Isnardon, Le Rove, ts les jrs de février à octobre, 8h-12h & 16h-19h. Tel : 04 91 09 92 33.
- Pour en savoir plus, lire l'ouvrage d'André Gouiran, *Le Rove, ses chèvres et ses collines*, Editions Tacussel, 1999, réédité en 2018.

[4] Reconnue dans toute l'Union Européenne, l'AOP est accordée à un produit issu d'une aire géographique délimitée, respectueux d'un savoir-faire reconnu. La brousse du Rove est la 51^e AOP laitière française, et la plus petite (Seulement sept producteurs à l'heure actuelle !).



LES EAUX DU GOLFE

Polacre à la voile, gravure rehaussée de Randon d'après H. Sbonski de Passebon. © DR



L'ESTAQUE,

avant-port de Marseille au XVIII^e siècle ?

Par Gilbert Buti,
Aix-Marseille Université, MMSH-CNRS-TELEMMe

En 1718, des capitaines marseillais affirment que « les bâtiments qui partent de cette ville et un grand nombre de ceux qui y arrivent sont mouillés avec plus d'assurance et moins de danger à l'endroit appelé l'Estaque qu'ils ne l'étaient autrefois à l'Aiguille et au Frioul. » Dans une requête adressée en 1747 à la Chambre de Commerce, d'autres capitaines rappellent que c'est « l'usage des bâtiments [...] de mouiller en cette rade. » Les sources permettant de saisir ces présences sont fragmentaires, qu'il s'agisse des dépositions de marins à l'arrivée au port, de notes laissées dans les journaux de bord ou de correspondances.

Flûte, vaisseau de charge à la voile. Gravure de Randon, d'après H. Sbonski de Passebon, vers 1690.
© Collection particulière



Un abri recherché

Au départ comme à l'arrivée, les capitaines trouvent dans la baie de l'Estaque un vaste plan d'eau protégé du mistral par les collines de la Nerthe et des vents d'Est par les hauteurs de Mourepiane. Seule une forte mer du Sud-Ouest peut chasser les navires sur leurs ancres. En 1733, « Etoile-du-Nord » y attend un vent favorable pour partir. Et « Loyola », qui va aux Antilles, reste à l'Estaque du 19 au 23 mai 1749 avant de pouvoir mettre à la voile. Il en est de même à l'arrivée quand le mauvais temps rend délicat le franchissement de la passe. Cependant, la présence sur rade de navires pour raisons commerciales est exceptionnelle.

Les usages de la rade

Car lorsque le navire quitte le port, sa cargaison est en général terminée. Des compléments sont parfois effectués comme le fait, en décembre 1748, « Phocéén » qui allant aux Iles françaises d'Amérique, mouille cinq jours à l'Estaque où il reçoit des « caves »^[1] d'huile d'olive. C'est ce même bâtiment qui en 1750 y demeure sept jours pour embarquer de la poudre, ce qui doit se faire, pour des raisons de sécurité, en dehors du port. En quittant Marseille en 1763, à destination du Levant, « Benjamin » s'arrête à l'Estaque et y embarque « trois moutons en vie ». Outre ces modestes prises, il est rare que soient mentionnés des navires, tel le « Superbe » en 1765, qui vont à l'Estaque pour finir de charger. Le déchargement de cargaisons est plus encore inhabituel.

Aux sorties comme aux entrées, des opérations clandestines ont été possibles. Cette contrebande, difficile à saisir dans la documentation, n'a sans doute pas été ignorée, mais semble limitée. Si tant est que le quartier de Séon-Cadeneaux, âprement disputé entre Marseille et Les Pennes, puisse être rattaché à celui de l'Estaque (confondu avec Séon), on relève très peu de passages furtifs vers le rivage depuis ce proche terroir. Les débarquements de nuit sont davantage le fait des calanques voisines de la Nerthe-Gignac. Les conditions sont autrement exceptionnelles en 1720.

L'exception 1720

Au temps de la « grande contagion », le ravitaillement est la préoccupation majeure des échevins de Marseille qui demandent de façon pressante du blé, de la viande et du bois. Trois marchés avec « doubles barrières » ont été ouverts sous haute surveillance et « à distance raisonnable » sur le chemin d'Aix, à Notre-Dame près de Septèmes, sur celui d'Aubagne au Logis du Mouton, et à l'Estaque pour les bâtiments de mer.

Dans la mesure où les apports traditionnels de « bleds du Levant et de Barbarie » ont fortement diminué, sans vraiment disparaître, les échevins craignent que la famine soit à Marseille s'il n'en vient pas du Languedoc. Dès le 15 août 1720, l'intendant de cette province fait savoir que l'appel a été entendu : « il est parti hier trois tartanes d'Agde chargées de blé et il en partira encore trois demain : tout cela ira à l'Estaque^[2]. » Près de 4 000 charges de blé ont alors été adressées à Marseille. Le mouvement continue. C'est en cela, et non grâce aux seules ressources du terroir et de la Provence intérieure, que l'on a pu écrire que l'Estaque « a servi de grenier à blé » (François Meynier).^[3]

Toutefois, il ne suffisait pas d'y amener le blé, encore fallait-il le transporter dans les magasins marseillais où les boulangers, au nombre diminuant de manière inquiétante, pouvaient s'approvisionner. Or, l'accès à l'Estaque par une véritable route étant exclu, ce sont des mulets et de petites embarcations qui l'ont acheminé à Marseille.

[1] Caves ou canavettes : paniers utilisés pour protéger des chocs 6, 12 ou 24 bouteilles : P. Boulanger, *Marseille, marché international de l'huile d'olive (1725-1825)*, Marseille, Institut Historique de Provence-Economies modernes et contemporaines, 1996, p. 81. [2] Cité par C. Carrière, F. Rébuffat, M. Courdurié, *Marseille ville morte. La peste de 1720*, Marseille, M. Garçon, 1968, p. 278. [3] Cité par H. Carvin, *Entre mer et colline*, Marseille, 1994, p. 202.

Absence d'infrastructures d'accueil

Car les transbordements sont difficiles en l'absence d'installations pour venir « à quai. » Les navires mouillent à environ un kilomètre de la terre à cause des rochers accumulés sur le rivage à la suite d'orages et de tempêtes. En 1718, des capitaines ont demandé à la Chambre de Commerce d'établir des systèmes d'amarrage ou *aureils* semblables à ceux du Frioul. Le rapport de l'expert envoyé par l'assemblée consulaire a été défavorable à cause du manque d'homogénéité des roches^[4]. Un autre problème majeur que rencontrent les usagers de la rade résulte du manque d'eau potable. En 1747, des capitaines protestent contre le propriétaire d'un puits qui leur en défend l'usage, l'eau étant réservée aux cultures du terroir.

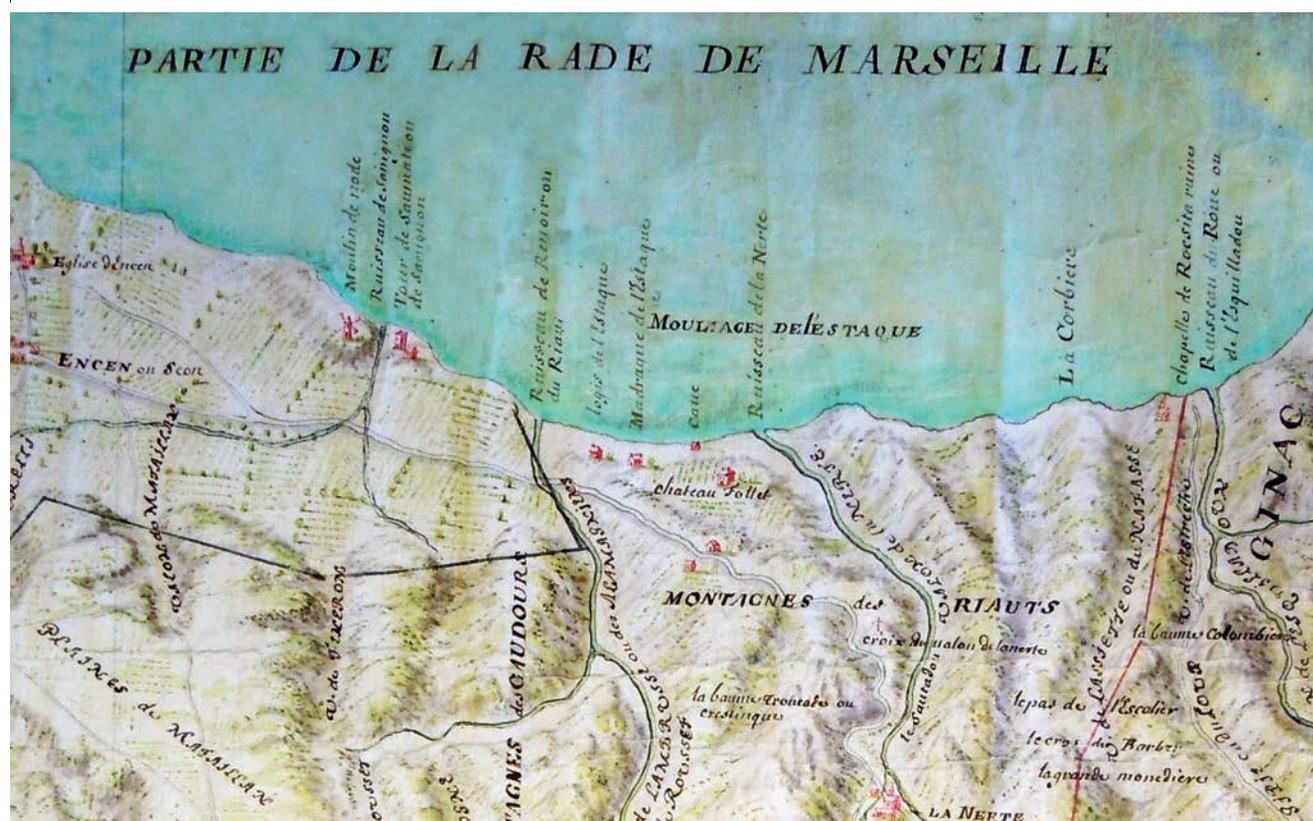
Enfin, l'occupation humaine est limitée. Dans les documents consultés, il est rarement fait mention de l'Estaque en tant que village ou « *port de campagne* » en liaison avec l'exploitation des ressources agricoles, mais de Séon, hameau à l'intérieur des terres. Dans ce quartier, ont été dénombrés en 1736 quatre patrons pêcheurs, de la seule famille Carvin,

en relation avec l'exploitation de la madrague de « *lestaco* », pêche fixe autorisée depuis 1622^[5]. Le modeste habitat fait de « *huttes rustiques et cabanes chétives* » sert à se « *mettre à l'abri des rigueurs du froid et de la pluie lorsque le temps ne permet pas de rentrer dans le port* »^[6].

Avant-port de Marseille au XVIII^e siècle ?

Le terme peut être retenu si on le définit comme une partie d'un port abritée de la houle et des courants, ainsi que des vents dominants, située entre la passe d'entrée et le bassin où les navires sont chargés ou déchargés. Mais l'appellation ne convient pas si on considère, dans un complexe portuaire, un avant-port comme un port établi en aval d'un premier, disposant d'infrastructures pour l'accueil, la manutention, le stockage et la diffusion des marchandises. Dans la carte établie en 1724 à la suite du contentieux opposant Marseille et Les Pennes, il est simplement question du « *mouillage de l'Estaque* », qui sera appelé à d'autres fonctions et aménagements au siècle suivant.

Cundier et Chevalier, *Plan des limites de Marseille* (détail), 1724. © Archives Municipales de Marseille - 78Fi111



[4] ACCIAMP, B. 7, Délibération du 1^{er} septembre 1718. Rapport du député Guieu. [5] AD B.-du-Rh. 250 E 12. Etat des patrons pêcheurs, 1736. [6] *Idem*, 250 E 14. Mémoire imprimé, vers 1815.

LES PLUS BELLES DÉCENNIES DE LA PÊCHE À L'ESTAQUE

Par Karine Michel



Pêcheurs faisant sécher leurs filets, photographie de Marcel de Renzis, octobre 1942. © Collection de la CCIAMP

Vers le milieu du XIX^e siècle, l'Estaque (Estaco en provençal signifiant l'attache, qui permet d'amarrer les bateaux à un pieu, à quai ou en rade) est un petit village qui compte un millier d'âmes vivant essentiellement de l'agriculture et de la pêche. Le port est un havre naturel à l'abri des vents d'Est et du mistral. Les fonds sont constitués de sable fin, sans rochers, peuplés de champs de posidonies.

La pêche est alors une activité florissante dans ce petit port de la Côte Bleue. On y recense près de quatre-cents personnes vivant autour de l'exercice : charpentiers, calfats, voiliers, perceurs, ramendeurs avec quelque soixante-quinze patrons pêcheurs qui sortent chaque jour pour poser leurs filets le long du rivage, entre l'Establon et l'Estaque. Il est aisé d'imaginer le quai, vers midi, grouillant de ce petit monde s'interpellant en provençal marseillais, impatient de découvrir si la pêche du matin a été bonne.

A cette époque, elle est exercée à l'aide de filets spécifiques dont le *sardinal* (filet à mailles fines pour les sardines) et la *madraque*, grand filet fixe à compartiments permettant de capturer les thons au moment de leur migration côtière (technique pratiquée en Méditerranée depuis l'Antiquité par les Grecs et les Phéniciens).

Arrivés enfin à quai, les pêcheurs s'empresent de débarquer le poisson avant que les femmes du village, après l'avoir chargé dans leur carriole, empruntent le tramway à vapeur pour aller le vendre sur le Vieux-Port.



© Karine Michel / VdM



L'Estaque-Plage, vers 1950. © Collection particulière

L'Estaque connaît une forte industrialisation vers la fin du XIX^e siècle, mais la pêche reste l'activité principale des familles estaquéennes. Elle atteindra son apogée, durant cette période, avec l'expédition quotidienne de poissons à destination de Paris et d'Avignon au train de 23 heures.

Jusqu'au XX^e siècle, les pêcheurs utilisent des embarcations à voile latine : la *bette*, à fond plat pour les oursins, les girelles et le *mourre de pouar*, lourd, pouvant atteindre neuf mètres destiné aux sardines et aux thons. Plus tard, avec la construction des quais et des jetées, puis l'apparition des moteurs, ces embarcations sont supplantées par les *barquettes* marseillaises, d'origine italienne.

De ce passé, un lieu insolite témoigne : *Le Chaudron*. Cet ancien atelier servait à teindre les filets de coton ou de chanvre contre les moisissures. Depuis, la pratique est devenue obsolète avec l'arrivée, sur le marché, des filets en nylon synthétique, mais le bâtiment a été conservé. Il est désormais inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Aujourd'hui, l'Estaque est un quartier de Marseille très touristique qui a conservé son charme pittoresque ; les barquettes ont à leur tour cédé la place aux vedettes et aux yachts. Néanmoins, dans la mémoire collective des Marseillais, ce lieu restera à jamais un village de pêcheurs.

« LULE », LE DERNIER PÊCHEUR DE L'ESTAQUE

© Karine Michel / VdM

Par Karine Michel

La pêche chez les Jurgens est une histoire de famille. Le fils, Roger-Lucien Jurgens dit « Lule », est tombé dedans quand il avait 12 ans. Il a appris le métier avec son père à Port-de-Bouc avant de venir l'exercer dans les années 1970 à l'Estaque, le village où il est né. Une passion qu'il vit aujourd'hui avec son fils aîné, les deux autres ayant choisi d'aller pêcher à Saumaty, le port d'à côté.

« J'ai 64 ans et ça fait 42 ans que je pêche à l'Estaque et que j'y vends mon poisson sur le quai, tous les matins ». Du coup, Lule fait partie du paysage. Son parler franc, ses colères et ses éclats de rire résonnent à l'oreille des Estaquéens qui le voient et l'entendent... depuis toujours.

Debout, derrière son banc regorgeant de poissons sortis de l'eau le matin même, ce loup de mer à la peau burinée et au regard vif garde un œil sur *Le Dauphin*, son bateau. Son allié des mers, dernier vestige de l'histoire de la pêche dans ce petit port, trône au milieu des barques des célèbres joutes de l'Estaque et des nombreux bateaux de plaisance du club nautique *Leï Pescadou de l'Estaco*. Malgré les clients « tanqués » devant son étal, il n'hésite pas de son bel accent à donner à distance les dernières directives à son fils resté à bord pour préparer l'embarcation en vue de la sortie de l'après-midi. Habitué à ce rythme infernal, Lule n'est parti en



vacances que deux fois dans sa vie. Il ne s'en plaint pas. Il n'est ni fatigué, ni aigri.

En presque 50 ans de pratique de la pêche professionnelle, c'est toujours un plaisir pour le fileyeur de quitter le port à 1 heure du matin, d'y revenir vers 7 heures, son bateau rempli de soles, turbots, pagres, dorades, baudroies, maquereaux, lous, poissons de roche, thons, « ces derniers sont des prédateurs qui ont fait disparaître les sardines », les vendre à quai jusqu'à midi et retourner caler ses filets l'après-midi. « C'est une question d'habitude ; il n'y a que la tempête qui nous arrête ! ». Les bons jours, il lui arrive même de prendre des langoustes et des homards. Cette pêche-là étant spécialement réservée

aux restaurateurs, ses meilleurs clients en temps normal. Depuis la crise, le patron-pêcheur avoue traverser une période difficile, la perte de son chiffre d'affaires s'élevant à plus de 40 %.

Le dernier pêcheur de l'Estaque évoque le passé sans nostalgie, mais avec un peu d'amertume qui fait dérailler sa voix. « De 1985 à 2000, j'ai vécu mes plus belles années de pêche avec moins de contraintes et moins de charges ». Grand-père de treize petits-enfants, il nourrit discrètement l'espoir qu'un jour, l'un d'entre eux démarre *Le Dauphin* et prenne la relève. « C'est une vie difficile, mais je n'ai aucun regret et pour rien au monde je n'aurais voulu faire un autre métier ! »



BARQUETTES OU POINTUS ?

Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

« *Les Pescadous de la Marshiale
sont des vieux loups
que rien n'égale* »

Ce gai refrain, écrit par René Sarvil et mis en musique par Vincent Scotto en 1935 pour l'opérette Un de la Canebière, était régulièrement sur les lèvres, chanté ou siffloté comme d'autres airs en vogue de ce même opus : Le plus beau tango du monde, Un petit cabanon, Cane, cane, Canebière... Un véritable succès populaire, créé à... Lyon avec Alibert et Rellys, repris à Paris, qui fit découvrir les sardines de tante Clarisse et le petit monde des pêcheurs marseillais. A côté des tartanes et des chalutiers, de robustes embarcations faciles à manœuvrer, que certains appelaient barquettes et d'autres pointus, étaient quotidiennement utilisées pour la pêche côtière.

D'inspiration italienne

Sous l'appellation générique de barquettes, certainement originaires d'Italie où l'on trouvait des embarcations en bois nommées *barchette* à Naples ou Procida, lieux de naissance de plusieurs charpentiers de marine et pêcheurs émigrés à Marseille à la fin du XIX^e siècle, on regroupait des unités de cinq à dix mètres de longueur, d'un faible tirant d'eau, larges au milieu, « *pincées* » à l'avant et à l'arrière. D'où le surnom de « *pointus* », dont les auraient gratifiées les matelots de la Marine nationale de Toulon, et par imitation les Varois et les Parisiens.

Peu onéreuses tant à l'achat qu'à l'entretien, des milliers de barquettes pour la petite pêche sortirent des chantiers de construction marseillais, dont certains, tels ceux des Ruoppolo père & fils, Michel Gay ou Battifféro, sont encore dans les mémoires. A l'Estaque, on évoque aussi Turcon, Mouren, Festinesi et le dernier d'entre eux : Noguéra, surnommé « *Zé* ». Robustes et stables, les barquettes se caractérisaient aussi par une pièce d'étrave, le *capian* aux joues sculptées à connotation phallique, dit-on, qui permettait souvent de reconnaître leur constructeur.

L'arrivée de la motorisation dans les années 1920 entraîna une modification de leur fond ; le mât et la voile disparurent. Il fallut aléser l'établot sur celles existantes pour qu'il accueille une hélice, redresser celui des futures barquettes pour qu'il supporte les nouvelles contraintes de propulsion. Des cabines disgracieuses, souvent bricolées, furent ajoutées pour protéger un tant soit peu les hommes à bord des éléments marins, vents, pluies et vagues.

Un symbole de Marseille

Aujourd'hui, il n'y a qu'à se promener le long des quais de l'Estaque pour découvrir ces barquettes, sagement rangées ou allant et venant à leur rythme dans la rade, flotte multicolore où dominent le blanc et le bleu. On en compte aujourd'hui 90 attachées à ce petit havre de paix, sur les 450 survivantes recensées à Marseille.

A ce type d'embarcation inséparable du panorama marseillais, Robert Guédiguian offrit un rôle « *de figuration* » dans son film *Marie-Jo et ses deux amours* en 2002, pour ses formes d'un autre temps qui se retrouvent sur l'affiche conçue par Pierre Collier. On y voyait une femme interprétée par Ariane Ascaride enserrant le *capian* et, à l'arrière, son mari à la barre de la barquette, voile carguée, entraînée par un moteur thermique... Un art de vivre « *à la marseillaise* », même si un drame passionnel traverse pareille scène.

D'autres noms peints sur les coques ne manquent pas d'attirer les regards. On rencontre ainsi au hasard de leurs

Pierre Collier, affiche du film *Marie-Jo et ses deux amours*, 2002.
© Collection de la CCIAMP, QAF 4707 / photographie François Jonniaux



pérégrinations et en toute simplicité « La Bonne Mère » « Monte-Cristo » ou « Saint-Pierre »... « Marie-Louise », leur doyenne, construite en 1899 par André Ruoppolo, longue de 6,50 m sur 2,20 m, officiellement classée « *Monument historique* » en 1999, est en cours de restauration, pour au moins deux ans, avant de porter haut, toute fringante, les couleurs de *Lei Pescadou de l'Estaco* lors des futurs rassemblements nautiques.

Comme « Marie-Louise », lorsque le temps s'y prête, certaines de ses cousines sont affrêtées pour des promenades dans la rade, des parties de pêche et ou une découverte inoubliable de la mer destinée à des personnes handicapées. D'autres embarcations semblables continuent de faire le bonheur des pêcheurs, mais aussi des navigateurs « *du dimanche* », sous le regard de Provençaux qui depuis la terre ferme les contemplent avec quelque envie ; pour ceux-ci, elles demeurent un rêve qui passe, qu'ils les nomment, en les désignant du doigt, pointus ou barquettes...

« *De la girelle au plus gros squal
Dans leur filet, ils prennent tout
Les Pescadous de la Marshiale* »

(Air connu)



© Bénédicte Jouve / VdM

LA CRIÉE DE SAUMATY RÉSISTE À LA CRISE SANITAIRE

Par Bénédicte Jouve

Transférée du Vieux-Port à l'anse de Saumaty, près du port de l'Estaque, la Criée aux poissons est toujours l'épicentre du commerce des produits de la mer. Chaque année, dix à quinze-mille tonnes de poissons y transitent. Ce que l'on appelle aujourd'hui le port de Saumaty existe depuis 1976, date à laquelle la Ville de Marseille y a transféré la Criée aux poissons. Il accueille depuis sur quatre hectares de bassins et quatre hectares de terre-pleins une flottille de pêche, le marché de gros du poisson et une fabrique de glace ^[1]. Le métier séculaire de la pêche continue d'exister malgré de nombreuses contraintes, y compris la plus récente, celle de la fermeture des restaurants liée à l'épidémie de la Covid-19.

[1] Une convention a été passée entre la Ville et le Grand Port Maritime de Marseille pour l'utilisation du site par la Ville. Après la Métropole MPM et intégré au MIN des Arnavaux, il est désormais géré par la Somimar (Société d'économie mixte).

La fin d'une époque

Le bâtiment connu sous le nom de « *Criée libre* » fut édifié quai de Rive Neuve, en 1909. Avant d'être une structure à vocation culturelle, ses murs résonnaient des cris, des appels des poissonniers et des clients venus s'approvisionner sur ce marché de gros. En 1976, le maire Gaston Defferre décida de transférer cette halle sur le site de Saumaty jugé plus fonctionnel. Le marché aux poissons déplacé, cinq années de travaux menés par la municipalité furent nécessaires à la reconversion des lieux. En 1981, le Théâtre National de Marseille baptisé La Criée ouvrit ses portes, sous la direction de Marcel Maréchal^[2]. Une nouvelle vie débutait.

Les hommes et la mer

Mohammed Gabsi le dit en secouant la tête : « *Tout a bien changé.* » De mémoire de pêcheur, on n'a jamais vu autant de méduses en hiver. « *Il y a très peu de pêche en ce moment car il y a trop de méduses ! Sûrement à cause du changement climatique...* » Mohammed a débuté sa carrière comme second sur un chalutier avant de rallier Saumaty dès 1976 avec son propre bateau baptisé « *Insaf* », le prénom de l'une de ses filles. Sa journée de travail débute à 5h pour la sortie en mer. De retour à Saumaty à 8h30, il livre l'essentiel de sa pêche à la Criée avant de gagner le Vieux-Port et son étal de vente au détail, secondé par son épouse.

Ce métier de passionné peine aujourd'hui à attirer les jeunes, eu égard à sa pénibilité. A Saumaty, on pratique le chalutage, le filet maillant et le palangrier. « *Lorsque j'ai commencé ici, il y avait cinq lamparos, deux chalutiers, deux palangriers et sept fileyeurs* », se remémore Mohammed. Une flotte qui s'est depuis considérablement réduite. Hors Covid, les clients directs en circuit court sont les restaurateurs, mais le confinement et la fermeture des établissements ont porté un coup dur aux pêcheurs, comme d'ailleurs à toute la profession. « *70% de mes clients sont restaurateurs* », résume sobrement Mohammed.

Les grossistes résistent

Dans la halle jouxtant le port de pêche, on s'active entre les caisses emplies de poissons et les livraisons de glace. La Criée alimente Marseille et toute sa région. En temps ordinaire, la clientèle des restaurateurs est très importante. Depuis la mise en place des mesures sanitaires liées au confinement des personnes, les acheteurs fidèles restent



© Bénédicte Jouve / VdM

les poissonniers et les grandes surfaces, attirés par la garantie de fraîcheur et la traçabilité, gages de qualité. « *Pour répondre à la demande, nous achetons dans tous les ports de France et nous recevons la marchandise 24h après par camion* », explique Marc Limonta, de la société Sud Est Marée, trente-quatre années de Criée à son actif. Les prix varient quotidiennement en fonction de la rareté du produit ou du volume de pêche.

La fabrique de glace

Elle ressemble à un silo à grains et ne contient que de l'eau. La tour à glace a l'âge du port et joue un rôle crucial. Sans glace, pas de conservation ! A l'intérieur, l'eau de la Ville contenue dans des cylindres réfrigérés alimente quatre unités de production capables de fournir 450 kg de glace à l'heure. La fabrication se règle sur une demande variable selon le temps et les saisons. « *En été, nous vendons beaucoup plus, jusqu'à 600 tonnes par mois* », détaille Michel Mistral, responsable de production. Actuellement, 55% de l'activité est constituée par la glace en paillettes. Celle-ci est ensachée sur place, à la main, avant de rejoindre les étals des supermarchés et des poissonneries de la région. En été, la glace de Saumaty est acheminée jusqu'en Corse pour garantir la conservation et le transport de la pêche locale.

[2] Judith Aziza, *Une Histoire de Marseille en 90 lieux*, Editions Gausson, 2019, p. 172-173. Jean-François Cauquil, « Marcel Maréchal, le porte-voix du Théâtre marseillais, s'est tu », *Revue Marseille*, n° 266, juillet 2020, p. 124.

DISCIPLINE ET CAMARADERIE FONT LES BEAUX JOURS DU CAM

Par Franck Meynial

Grâce à ses infrastructures et la compétence de ses encadrants, le Cercle de l'aviron de Marseille (CAM) représente une véritable institution sportive, un modèle de constance et un réservoir national de champions. © Photographie Chris Boyer



Depuis un siècle, le Cercle de l'Aviron de Marseille (CAM) basé sur l'ancienne plage de l'Estaque fait les beaux jours de la cité phocéenne. Une réussite basée sur des valeurs fortes transmises de génération en génération.

Le nonagénaire se porte très bien et soufflera ses cent ans l'an prochain avec la vigueur d'un jeune premier ! Quoi de plus logique pour un grand sportif ? À la fois fierté de l'Estaque et référence nationale à la renommée mondiale, le Cercle de l'Aviron de Marseille représente une véritable institution sportive, un modèle de constance et un réservoir de champions.

Avec deux sélectionnés olympiques, une médaille d'argent aux Jeux Olympiques de 2012, sept titres de champion du monde et cent-quarante équipages champions de France, le CAM a depuis toujours récolté les fruits du sérieux, de la discipline et de la camaraderie qu'il prône. En témoignent sa place de deuxième club hexagonal au classement des jeunes et ses quatorze médailles obtenues aux championnats de France des 12-16 ans.

Et qui de mieux que son triple champion du monde de président (1975, 1976, 1977), en l'occurrence Francis Pelegri, pour vanter les qualités de cette structure solide qui décroche chaque année avec une régularité exceptionnelle le label d'Ecole française d'aviron : « *Chez nous, les jeunes se fixent des objectifs et se donnent les moyens de réussir. C'est une mentalité anglo-saxonne qui fonctionne et que nous transmettons à travers l'aviron de compétition. Mais les valeurs sociales, éducatives, de solidarité et de vivre-ensemble ont ici également une grande importance* ».

Cinq pôles d'activités

Membre du Comité directeur de la Fédération française d'aviron, le successeur de Denis Massiglia, aujourd'hui président du Comité olympique et sportif français, relève aussi que la diversification des pratiques est l'une des sources de jouvence du club : « *Nos activités sont réparties en cinq pôles. À savoir la compétition, le loisir, le public scolaire, le monde de l'entreprise et la santé grâce au sport santé bien-être sur lequel nous travaillons actuellement pour*

accueillir de nouveau des patientes atteintes de cancers du sein. Tout cela fait que nous n'avons aucun créneau vide tous les jours de la semaine et les week-ends ».

Avec ses neuf salariés et sa quinzaine d'entraîneurs, le CAM figure donc parmi les pointures, tout en offrant de la convivialité à ses cinq-cents adhérents. Dans ses vastes locaux loués au Grand Port Maritime de Marseille, mais construits par les bénévoles, on peut tout aussi bien s'entraîner dans le gymnase ou sur le plan d'eau, que progresser dans le bassin artificiel avant de profiter du soleil sur la terrasse de l'excellent restaurant du club avec vue panoramique sur le quai du port. Un port encore une fois construit par les bénévoles et qui accueille aujourd'hui cent-cinquante plaisanciers.

QUATRE ÉVÉNEMENTS IMPORTANTES CHAQUE ANNÉE

Le CAM organise chaque année quatre événements prisés qui contribuent à sa renommée. La Coupe du Nouvel an en janvier, puis la Virée des calanques qui attire en avril des pratiquants de toute l'Europe. S'ajoutent aussi le challenge des écoles et le Téléthon pour lequel rame avec générosité un grand nombre de personnes au profit de la lutte contre les maladies rares.



Le CAM a depuis toujours récolté les fruits du sérieux, de la discipline et de la camaraderie qu'il prône : il est encore le deuxième club hexagonal au classement des jeunes. © Photo DR

Avant de devenir un sport passion, ce sont les pêcheurs des différents ports qui se lançaient des défis. Aujourd'hui encore, le poids de la tradition demeure fort. © Photo DR



LA JOUTE PROVENÇALE, UNE DISCIPLINE HAUTE EN COULEUR

Par Franck Meynial

Outre l'aviron, Marseille brille à l'échelon national dans une autre discipline typique des valeurs phocéennes. Spectaculaire, haute en couleur, traditionnelle et folklorique, la joute provençale est un peu à l'Estaque ce que le poisson est à la mer : indissociable.

« La fine lance estaquénne a cent ans cette année et compte deux-cents licenciés. Avant de devenir un sport passion, ce sont les pêcheurs des différents ports qui se lançaient des défis. Désormais, hormis à Sète, c'est à moteur que les bateaux sont manœuvrés avant le défi, mais le poids de la tradition est encore fort », rembobine Jean-Marc Franchi, l'incollable président du club du quai des Pêcheurs.

La règle est simple. Perchés sur une *tintaine* étroite et armés de lances longues de deux mètres dix, les jouteurs – ou *targaires* – protégés par des plastrons doivent propulser leur adversaire à l'eau, tout en conservant l'équilibre. Et à ce petit

jeu, les Marseillais se montrent performants : « Nous faisons partie des clubs les plus titrés au sein de la ligue PACA qui est affiliée à la Fédération française de joute et de sauvetage nautique. Lors des championnats de France qui réunissent les meilleurs jouteurs en juillet, à l'issue des championnats opposant les comités de Provence et de Var - Côte d'Azur, nos résultats sont souvent excellents », relève encore Jean-Marc Franchi. En témoignent les trophées qui sont venus garnir en 2019 les vitrines du club lors de la dernière compétition précédant la crise sanitaire. A savoir les titres nationaux en catégories minimes, cadets et seniors. De fines lances, décidément, ces Marseillais !



| « Saga » en mer. © COMEX



LE PLUS GRAND SOUS-MARIN CIVIL DU MONDE

Par Michel Bourhis,
président des Compagnons du Saga

Sur le port de l'Estaque, à quelques centaines de mètres de la rue des Scaphandriers, non loin des villas Gymnote et Gustave-Zédé, se découvre un hangar chargé d'histoire. Il renferme « Saga », acronyme de sous-marin d'assistance à grande autonomie, le plus grand sous-marin civil du monde !

La cristallisation du scaphandrier et du sous-marin

La rue des Scaphandriers nous rappelle que dans ce village littoral des entreprises de travaux sous-marins eurent leur siège et qu'au siècle dernier quelques « *pièds-lourds* » y habitèrent. Les deux villas évoquent les premiers sous-marins français : « *Gymnote* », mis en chantier en 1886 selon les plans des ingénieurs de marine Gustave Zédé et Henri Dupuy de Lôme, et « *Gustave Zédé* » mis en chantier en 1893 d'après ses propres plans, puis ceux de Gaston Romazotti, son gendre. Ce polytechnicien ingénieur naval fut le concepteur de petits sous-marins qui portaient des noms de poissons, la série dite des « *fritures* ». L'un d'eux, « *Alose* » nous ramène à la Comex. Une histoire d'amitié entre deux passionnés aujourd'hui disparus, Jean-Pierre Joncheray, l'inventeur de l'épave plantée droit dans le sable dans la baie de Saint-Raphaël, et Henri-Germain Delauze, le président de la Comex.



Le sous-marin « Alose » d'après un dessin d'Albert Sebille, *Le Monde illustré*, 28 juillet 1906 © Doc. Les Compagnons du Saga

« Calypso » devant les bâtiments du Cema, 1970. © Doc. Les Compagnons du Saga



Au n° 149 de la plage de l'Estaque, se trouve un immeuble rond, dit « *le camembert* », attenant à un vaste hangar ; c'est là que commence l'histoire du « Saga ». A la fin des années 1960, le commandant J.-Y. Cousteau imagina avec le Centre d'Essais de Marine Avancées (Cema), une « *maison sous la mer* » autonome et propulsée, l'association de plongeurs en saturation et d'un sous-marin classique.

« Argyronète », une base sous-marine mobile

Après avoir obtenu le financement d'un navire de 300 tonnes pour 28 mètres de long, Cousteau fit construire les bâtiments, hangar et « *camembert* », mais, quelques mois plus tard, le projet s'arrêta ses crédits dépassés sans que le sous-marin ait été terminé. La coque et nombre d'équipements fabriqués, le tout fut stocké. En 1972, les difficultés financières du Cema s'ajoutant à l'arrêt du projet Argyronète, Cousteau licencia une grande partie de son personnel et se tourna vers le cinéma et « Calypso ». Les bâtiments du 149 de la Plage de l'Estaque furent désertés par les équipes du commandant.

A la fin de la décennie 1970, André Galerne, fondateur de la Sogetram, première entreprise de travaux sous-marins à utiliser le scaphandre autonome « Cousteau - Gagnan », parti ensuite en Amérique du Nord, fut intéressé par la reprise du projet Argyronète. Il signa une lettre d'intention avec les propriétaires des équipements – l'Institut français du pétrole (IFP) et le Cnexo, qui deviendra l'Ifremer, – mais avant que l'International Underwater contractors ait pris livraison de la coque, le ministre de l'Industrie refusa la vente.

Pendant ce temps, avec ses systèmes de plongée intégrés aux navires, la Comex était devenue leader dans les travaux sous-marins offshore. Travaillant avec Kockums Shipyards à la fourniture d'un sous-marin de sauvetage, Comex

envisagea de l'équiper d'un moteur anaérobie Stirling, du nom d'un moine écossais, son inventeur au 19^e siècle. Henri-Germain Delauze suggéra au président d'Ifremer que les deux organisations reprennent la construction d'« Argyronète » en utilisant cette motorisation.

L'Ifremer qui supportait seul les coûts de maintenance se trouva ravi d'un pareil redémarrage. En 1983, un Groupement d'intérêt économique (GIE) fut formé entre Ifremer et Comex pour l'achèvement du sous-marin. Jacques-Yves Cousteau ne souhaitant pas que le nom « Argyronète » soit donné au nouveau projet, le sous-marin fut appelé « Saga », l'acronyme de sous-marin d'assistance à grande autonomie.

Son objectif était de pouvoir faire travailler des plongeurs jusqu'à moins 450 m, 10 jours sur le fond, et jusqu'à 600 m avec des robots téléopérés (ROV), son rayon d'action étant de 140 milles nautiques. En plus des deux moteurs Stirling, de nombreux développements technologiques avaient été réalisés, dont un stockage par cryogénie de l'oxygène, des réservoirs de gaz haute pression en composite (acier-kevlar), un pilotage assisté par ordinateur, des appareils respiratoires en circuit semi-fermé, des habits chauffants à faible débit d'eau chaude.

De l'« Argyronète » au « Saga ». © COMEX



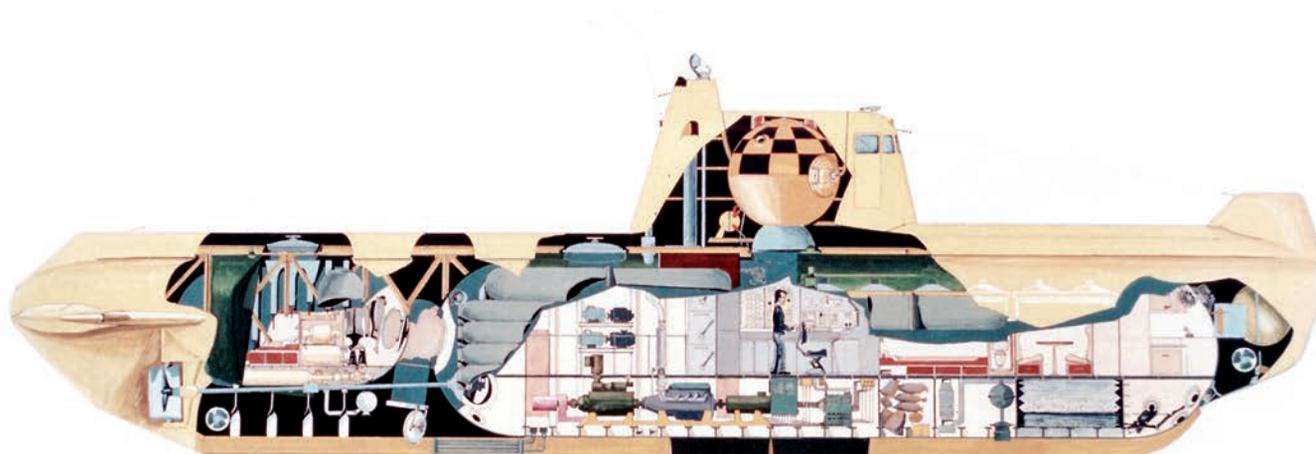
1990, mais en raison de la situation économique mondiale, particulièrement dans le domaine pétrolier offshore, le GIE ne pouvant plus assurer la maintenance et l'armement du sous-marin, il fut décidé de le stocker à l'Estaque au début de l'année 1991.

Le sous-marin replonge dans l'oubli

En 1999, « Saga », comme le hangar qui l'abrite, est repris par la Ville de Marseille, mais la mise en sommeil persista. Après l'inauguration en 2007 d'une exposition d'équipements ayant appartenu à la Comex, la Cité de la Mer à Cherbourg souhaite récupérer « Saga ». Nous fûmes nombreux à penser que ce sous-marin faisait partie du patrimoine maritime marseillais. Henri-Germain Delauze nous suivit dans cette idée.

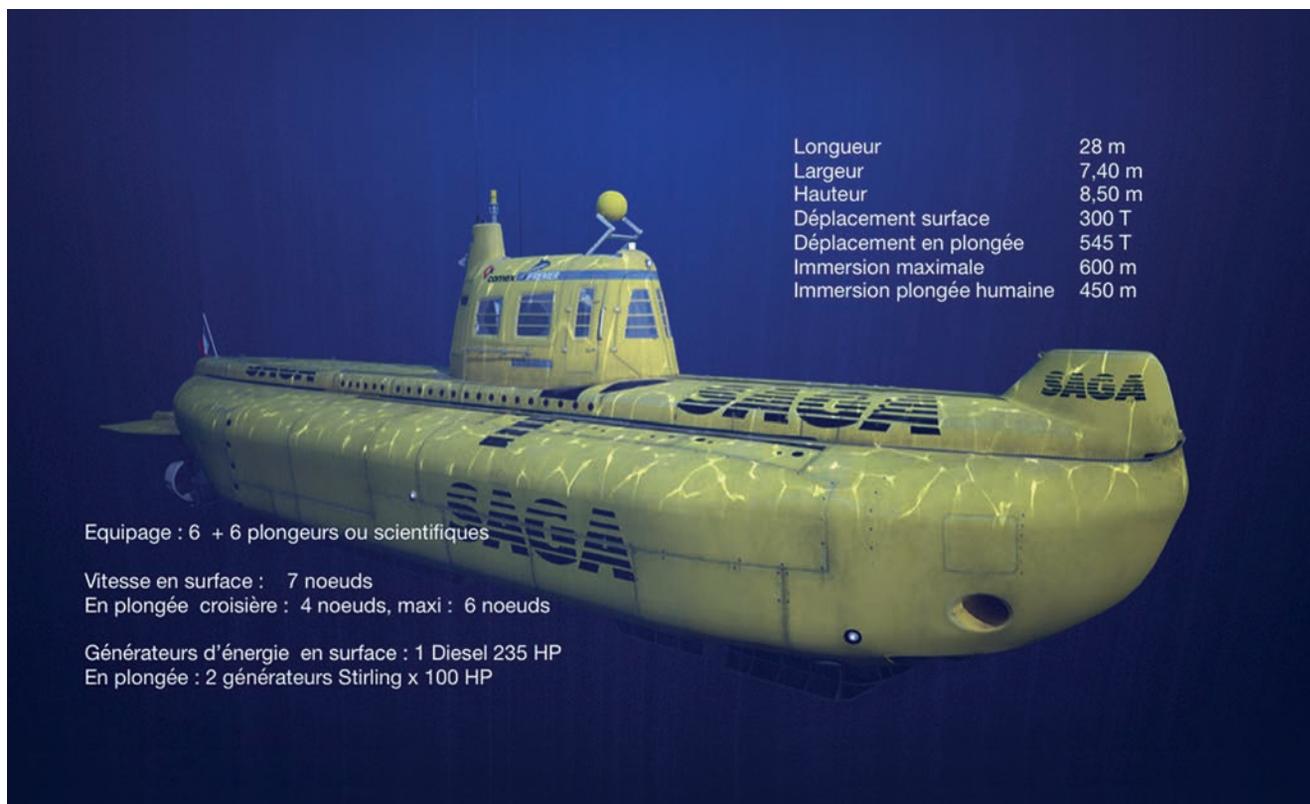
Après dix ans d'insomnie, le hangar revit

« Saga » fut lancé le 16 octobre 1987 en présence de Jacques Chirac, alors premier ministre. Les essais en mer effectués, la mise en service d'un émissaire à Monaco réalisée, après une opération en saturation de trois semaines à 317 mètres de profondeur, le sous-marin fut qualifié en décembre



Plan d'« Argyronète ».
© Doc. Les Compagnons du Saga

Les spécifications du « Saga ». © Exmagina



Lors du Festival mondial de l'Image sous-marine en octobre 2009, le stand du Club des Anciens de Comex reçut de nombreuses personnes sensibles à ces propos de valorisation du patrimoine. L'idée mûrit au fil des mois, des années... Le projet de restauration prit forme. L'association Les Compagnons du Saga se constitua avec pour objectif la sauvegarde des biens et informations comme un témoignage destiné aux générations futures.

La transmission du patrimoine maritime assurée

La Ville de Marseille nous accompagna dans cette démarche et en octobre 2012 l'aventure commença. Des travaux d'urgence furent réalisés dans le bâtiment. Les Compagnons se lancèrent dans un gros nettoyage du hangar, avant d'attaquer la restauration du sous-marin et d'ouvrir un espace dédié à la mer pour accueillir un large public. Que son approche soit technique, artistique, historique, nous devons conduire notre visiteur à apprécier l'instant, pour que son imaginaire prenne le pas sur son quotidien.



©philippe mura

« Saga » dans son hangar. © Photographie Philippe Mura

Un leadership planétaire à l'Estaque :

LE DRASSM

Par Luc Long,
de l'Académie de Marseille



44

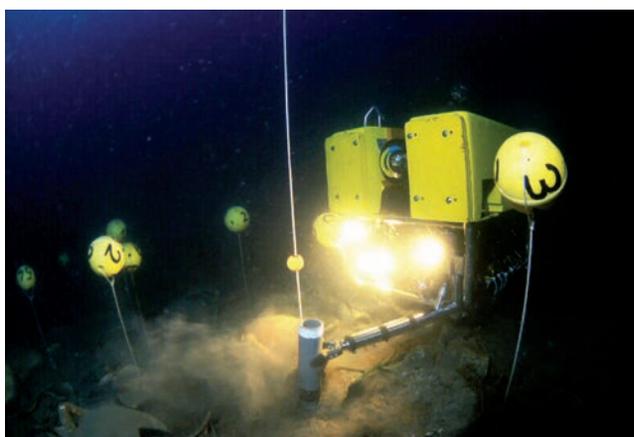
Le navire d'exploration « André Malraux » à proximité du Mucem. © Photo Stéphane Cavillon (DRASSM)

Le Département des Recherches subaquatiques et sous-marines (DRASSM), organisme unique en son genre, est chargé d'inventorier, étudier, protéger, conserver et promouvoir le patrimoine archéologique national, subaquatique et sous-marin. Il s'agit des biens culturels du domaine public maritime (objets isolés, épaves, gisements submergés), dont le propriétaire n'est pas susceptible d'être retrouvé et qui appartiennent par là-même à l'Etat.

Relevage, à bord de l' « André Malraux »,
d'un bloc de marbre sur une épave romaine
face aux Saintes-Maries-de-la-Mer.
© Photographie Luc Long

Service à compétence nationale, il est avant tout le résultat de la fusion, en 1996, de l'ancienne Direction des Recherches archéologiques sous-marines (la DRASM), créée en 1966 par André Malraux, et du Centre national des Recherches archéologiques subaquatiques (CNRAS, Annecy). Décentralisé, il est localisé dès sa création à Marseille, où son siège est d'abord le fort Saint-Jean, avant l'Estaque en 2008. Ce service du ministère de la Culture, regroupant une trentaine de personnes - administratifs et plongeurs scientifiques, relève de la direction générale des Patrimoines et de la sous-direction de l'Archéologie. Compétent pour toutes les recherches archéologiques impliquant le recours à la plongée, il est chargé de la mise en œuvre de la loi sur les biens culturels maritimes et de la réglementation sur les recherches et les découvertes archéologiques sous-marines. Sur ce point, les découvreurs (dits inventeurs) d'un objet ou d'un site doivent déclarer leur découverte dans les 48 heures aux Affaires Maritimes.

Ses prérogatives s'exercent sur l'ensemble des côtes françaises et des outremer, de l'océan Atlantique au Pacifique et de l'océan Indien à la mer Méditerranée, ce qui représente, avec la Zone économique exclusive, une surface de 11 millions de km². Il s'agit donc du deuxième plus grand domaine maritime au monde après celui des Etats-Unis d'Amérique. Ainsi, de la Préhistoire à nos jours, plus de 1500 sites archéologiques ont été explorés depuis sa création. Pour citer quelques exemples dans les eaux marseillaises, ces découvertes vont de la grotte Cosquer (d'il y a 30 000 ans) au *Lightning* P38 d'Antoine de Saint-Exupéry (1944), sans oublier l'épave du navire « Grand Saint Antoine », à Pomègues, qui apporta la peste en 1720.



Etude d'une épave étrusque à - 61 m à l'aide du robot filoguidé Achille.
© Photographie F. Bassemayousse



Dans le détail, le DRASSM instruit les dossiers et délivre les autorisations de prospection, de sondage et de fouilles programmées dans le domaine public maritime. Il assure l'inventaire (recensement et expertise) du patrimoine archéologique subaquatique et sous-marin et alimente la carte archéologique nationale. Par ailleurs, il prescrit des diagnostics et contrôle les opérations préventives en matière d'aménagements portuaires et maritimes, en collaboration étroite avec l'Institut national de Recherches archéologiques préventives. Doté d'une cellule de conservation depuis 2010, il gère également le mobilier culturel qui lui est remis ou qu'il découvre, et assure sa conservation et sa mise en dépôt dans les musées. Il assure dans le même temps un volet de formation auprès des plongeurs bénévoles (certificat d'aptitude à l'hyperbarie, accueil sur les chantiers de fouilles), ainsi qu'auprès des futurs archéologues professionnels (mise en place du master MoMarch).

Le DRASSM gère aussi le développement de la recherche, des études scientifiques et la diffusion des connaissances grâce à des publications et des événements. Il assume ainsi fréquemment le commissariat général d'expositions

qui attirent et retiennent l'attention du public, notamment *La Mer pour mémoire* (250 000 visiteurs), *Le Mystère Lapérouse* (230 000 visiteurs) ou encore *César : le Rhône pour mémoire* (400 000 visiteurs). De nombreux reportages lui sont consacrés, ainsi dernièrement *Le Trésor du Rhône* (France 5). Il a, en outre, enrichi depuis un demi-siècle une centaine d'établissements muséographiques en prêtant des objets archéologiques issus du monde sous-marin et permis la création de plusieurs musées. Le dernier en date est celui des Saintes-Maries-de-la-Mer qui ouvrira ses portes en 2021.

Du point de vue de l'action en mer, hormis les barges et embarcations pneumatiques légères, le DRASSM dispose aujourd'hui, pour remplacer son vieux bâtiment « Archéonaute » lancé en 1966, d'une flotte composée de trois navires. Il s'agit du « Triton » (14 m), vedette rapide à faible tirant d'eau, ainsi que deux gros vaisseaux : « André Malraux » (36 m) et depuis peu « Alfred Merlin » (46 m). De type hauturier, celui-ci, entièrement élaboré en matériaux composites, va conduire les missions les plus lointaines, notamment en Outre-Mer. Mais comme « Archéonaute », doté dès 1994 du robot filoguidé Achille, les « André

Malraux » et « Alfred Merlin » disposent des équipements nécessaires à l'exploration des sites à grande profondeur jusqu'à - 2500 m.

Ainsi, le DRASSM, qui est le plus ancien service au monde dans la gestion du patrimoine sous-marin, se révèle encore aujourd'hui pionnier, notamment dans le domaine des abysses. Il faut rappeler à ce sujet que les gisements profonds sont mieux préservés que les autres, présentant une lisibilité et par là-même une compréhension plus directe. Généralement naufragées loin des côtes, leurs épaves qui n'ont pas eu à souffrir de récifs destructeurs se retrouvent à des profondeurs où l'absence de lumière et la rareté en oxygène ralentissent la vie marine. Ainsi, dans ces tranches d'eau importantes, ni l'herbier, ni les organismes xylophages ou coralligènes ne prolifèrent pour ravager les sites. De plus, loin des apports terrigènes, ces épaves peu ensablées livrent en conséquence nombre d'informations supplémentaires. Enfin, ces gisements, encore épargnés à ce jour par leur principal prédateur, l'Homme, représentent pour l'avenir un enjeu stratégique.



Le siège du DRASSM, installé à l'Estaque au sein de l'Espace Mistral. © Photo Michel L'Hour

Epave de « La Boussole » (1788), fouilles de Vanikoro (Iles Salomon). © Photo Teddy Seguin (DRASSM)



« André Malraux » lors d'une mission archéologique au large de la Camargue. © Photographie Luc Long

The painting is a vibrant, expressionist work. A large, multi-colored rainbow arches across the sky, which is filled with swirling, textured brushstrokes in shades of blue, purple, and brown. Below the sky, a coastal town with buildings and a church spire is visible. In the foreground, a harbor with several boats is depicted. The overall style is characterized by bold colors and visible, energetic brushwork.

UN BASSIN INDUSTRIEL

Edmond Astruc, *Arc en ciel
à l'Estaque*, ver 1928.
© Collection particulière

Détail d'un calendrier de la Société Générale des Tuileries de Marseille, 1905. © Collection de la CCIAMP - QAF 0521 - photographie François Jonniaux



LES TUILERIES DU BASSIN DE SÉON

Par Xavier Daumalin,
Aix-Marseille Université /TELEMMe

Plus discrète que celle du savon, la production de tuiles, briques et carreaux n'en a pas moins été une industrie déterminante dans le rayonnement international du port de Marseille.

La terre de Marseille

Principalement implantées autour de Saint-André, Saint-Henri et l'Estaque, assises sur le gisement d'argile du Bassin de Séon, les tuileries sont longtemps restées une activité artisanale avant de s'industrialiser au tournant des années 1870. Stimulées par la croissance de la demande méditerranéenne et mondiale des chantiers urbains, portuaires et ferroviaires, plusieurs entreprises se modernisent en adoptant trois innovations : l'énergie vapeur ; des presses verticales spécialisées dans la production mécanique de tuiles plates à emboîtement, plus économiques et moins chères que les tuiles rondes façonnées à la main ; la cuisson en continu avec l'adoption du four Hoffmann capable de produire en un mois ce qu'un four traditionnel cuit en une année, tout en donnant des produits de meilleure qualité grâce à la régularité de son processus de cuisson.

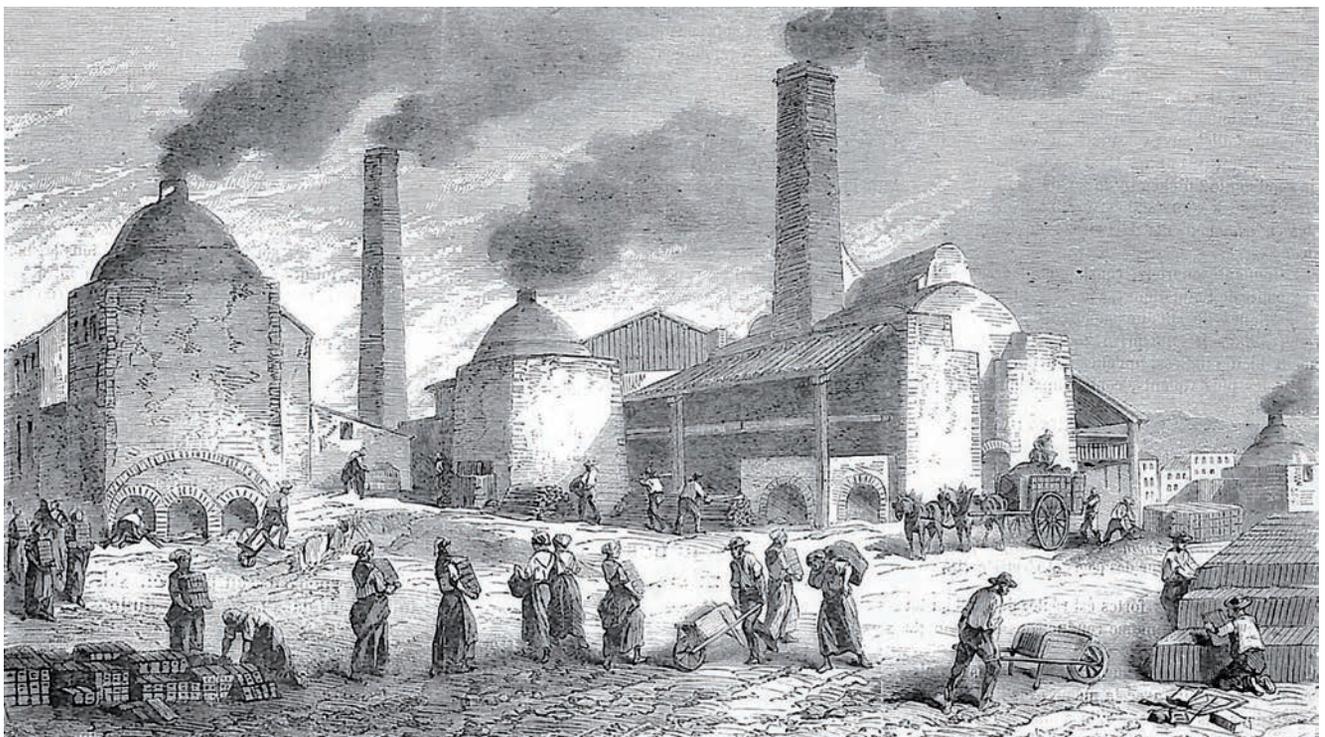
A cette date, la mécanisation reste néanmoins incomplète et une même société peut gérer des établissements de niveaux techniques différents. Si l'industriel Amédée Pierre possède une usine moderne à Saint-Henri pour la production de tuiles plates, il continue à exploiter un atelier d'une dizaine d'ouvriers à l'Estaque où la fabrication des tuiles rondes et des briques s'effectue à la main avant d'être cuite dans un four traditionnel alimenté au bois. Industrielle ou artisanale, la production est acheminée jusqu'au port de Marseille par charrette et cabotage, avant d'être expédiée sur tous les continents. Au début des années 1880, les tuileries emploient près de 3 000 personnes, dont beaucoup viennent d'Italie. Leur production s'élève à près de 200 000 tonnes, s'exportant dans le bassin méditerranéen, en Inde et en Amérique. Les tuiles constituent alors le plus important fret de sortie du port de Marseille.

Au cœur de la concurrence internationale

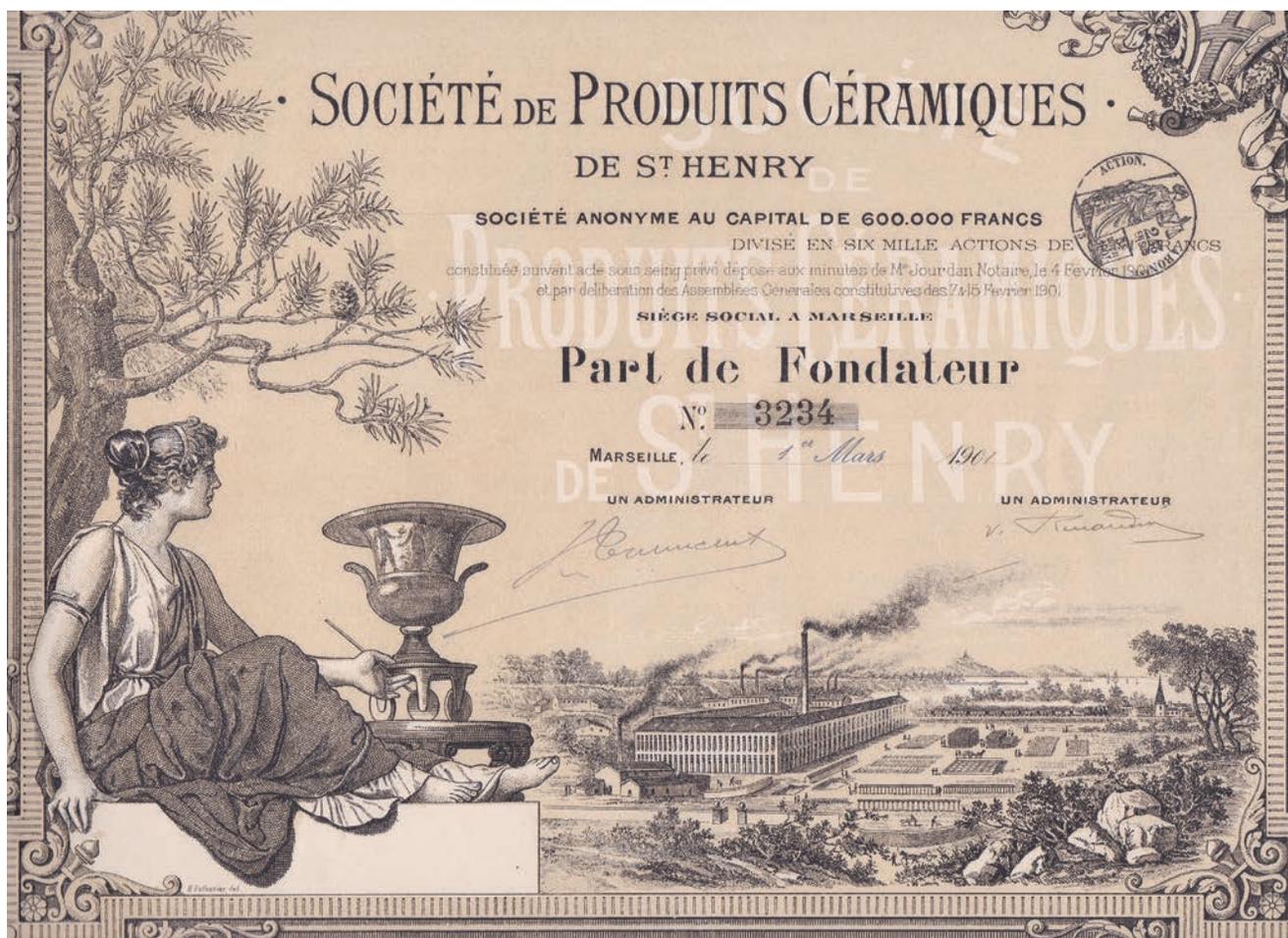
A partir des années 1890, la concurrence étrangère s'exacerbe ; les investissements deviennent plus lourds et les entreprises tendent à se rapprocher. En 1894, la Société des tuileries et briqueteries de Marseille, Roux frères et Pierre Saccoman se regroupent pour fonder la Société générale des tuileries de Marseille & Cie (SGTM & Cie), un comptoir de vente qui accueille rapidement d'autres industriels de la branche : Guichard frères, Pierre frères et Les fils de Léon

Bonnet en 1895 ; Les fils de Barthélémy Fenouil, J.-B. Roux et les Tuileries de la Méditerranée en 1896. La seconde étape est franchie en 1901 avec la création de la Société générale des tuileries de Marseille S.A. (SGTM S.A.), une société rassemblant les neuf entreprises déjà citées, mais également Guichard, Carvin & Cie, Mallen et Martin frères. La SGTM S.A. s'occupe de la production, la SGTM & Cie de sa commercialisation.

Le processus se poursuit dans l'Entre-deux-guerres et surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans un contexte d'abord marqué par la forte croissance du bâtiment, puis par la perte de certains marchés coloniaux et la concurrence accrue des tuiliers européens dans le cadre de l'ouverture du Marché commun : c'est la formation, en 1973, des Tuileries de Marseille et de la Méditerranée (TMM), une société qui regroupe toutes les sociétés locales dans le but de concentrer la production sur les usines les plus modernes. Le retournement de la conjoncture économique au cours des années 1980, l'effondrement du marché du bâtiment, la concurrence des tuiles en béton et la nécessité de protéger les avoirs familiaux engagés dans l'entreprise, sonnent le glas des espoirs marseillais. En 1987, les TMM passent sous le contrôle de la Générale française de céramique, puis de Saint-Gobain (1989-1992) et enfin de Lafarge avant d'être définitivement fermées en 2006. Seule subsiste aujourd'hui la tuilerie Monier, à Saint-André, qui produit des tuiles à partir d'un gisement d'argile situé à Puylobier.



Vue générale de la briqueterie E. Arnaud, XIX^e siècle. © Collection particulière



Part de fondateur de la Société de Produits céramiques de Saint-Henry, 1901. © Collection particulière

Un haut lieu des luttes sociales

L'histoire des tuileries du Bassin de Séon ne saurait être complète sans évoquer ses aspects sociaux et environnementaux. C'est parmi les ouvriers tuiliers de Saint-André, Saint-Henri et l'Estaque qu'éclate en 1894 une des principales grèves du XIX^e siècle. Elle mobilise plus de 2 000 ouvriers rassemblés dans un syndicat franco-italien qui parvient, après sept semaines de lutte, à remporter une victoire inédite sur un patronat très divisé. Au-delà des augmentations de salaires et de la reconnaissance de leur syndicat, les ouvriers réussissent à s'immiscer dans le contrôle de l'embauche : « *Les ouvriers de l'usine Sacoman Pierre à l'Estaque [ayant] obtenu de ce fabricant satisfaction complète à toutes leurs revendications portant sur la réduction des heures de travail à l'augmentation des salaires avaient repris leur travail ; mais le syndicat ouvrier, afin d'avoir toujours la haute main dans les usines, a nommé un certain nombre d'ouvriers dans chaque usine qui sont spécialement délégués pour veiller aux embauchages et aux renvois d'ouvriers, afin d'empêcher le patron d'embaucher des ouvriers non syndiqués ou d'en renvoyer de ceux qui sont possesseurs d'un livret du syndicat* ». Cette défaite est l'autre raison qui pousse les entreprises à se regrouper au sein de la SGTM & Cie.

Un impact environnemental durable

Les tuileries ont aussi profondément et durablement altéré leur environnement. Le passage de l'artisanat à la grande industrie provoque de vifs conflits avec les riverains. Leurs dégradations sont multiples et importantes : l'usage du lignite dans les fours Hoffmann produit d'épaisses fumées noires chargées de dioxyde de carbone et de soufre qui brûlent les cultures environnantes ou s'insinuent dans les maisons au point de les rendre inhabitables ; les poussières noires et rouges des dépôts de charbon et d'argile régulièrement soulevées par les vents se répandent aux alentours ; les déchets de la fabrication sont déversés sur les plages ou dans la mer qui finit par devenir rouge, au grand dam des pêcheurs ; enfin, l'extraction anarchique et effrénée de l'argile provoque des glissements de terrains qui emportent les chemins et détruisent les maisons.

Ces problèmes persistent bien après la cessation de l'activité industrielle. Dans les années 1990, le complexe commercial Grand Littoral, le collège Henri Barnier et le cinéma UGC en font l'amère expérience. Le legs environnemental des usines se transmet parfois sur plusieurs générations.



« Marie-Félicie », modèle réduit de Laurent Damonte au 1/20.

© Collections de la CCIAMP, OHD 962 / Photographie François Jonniaux



« MARIE-FÉLICIE », LA DERNIÈRE DES TARTANES MALONNIÈRES

Par Patrick Boulanger

« Malonnières ? », « Malonnières... Qu'es aco ? ». *Ce n'est pas chez Leï Pescadou de l'Estaco, quai du Port, que vous entendrez pareilles interrogations. Certes, depuis des décennies on ne voit plus ces embarcations en rade de Marseille durant leurs navettes entre les estacades de Séon et les bassins de la Joliette et de la Pinède, pleines à l'aller, vidées au retour, comme d'ailleurs l'était physiquement leur modeste équipage.*

Avec Richard Volpe, le dévoué président de l'Association des Clubs nautiques de l'Estaque, ainsi lors d'opérations menées dans le cadre de « *Septembre en mer* », il nous est arrivé à maintes reprises d'évoquer ces voiliers « de labeur », et ainsi de faire ressurgir le souvenir de Laurent Damonte. Il m'a été donné de le rencontrer sur ses vieux jours : une chance pour l'historien que d'interroger celui qui fut tout à la fois fils et petit-fils de pêcheurs, navigateur chez Paquet et aux Messageries Maritimes, officier de port à Marseille, mais aussi charpentier de marine et maquettiste de voiliers qui se nommaient pinques, mystics, chebecs, langoustiers...

Des « *navires perdus* », comme il le disait ; lui portait une affection toute particulière aux malonnières, qu'il savait faire partager.

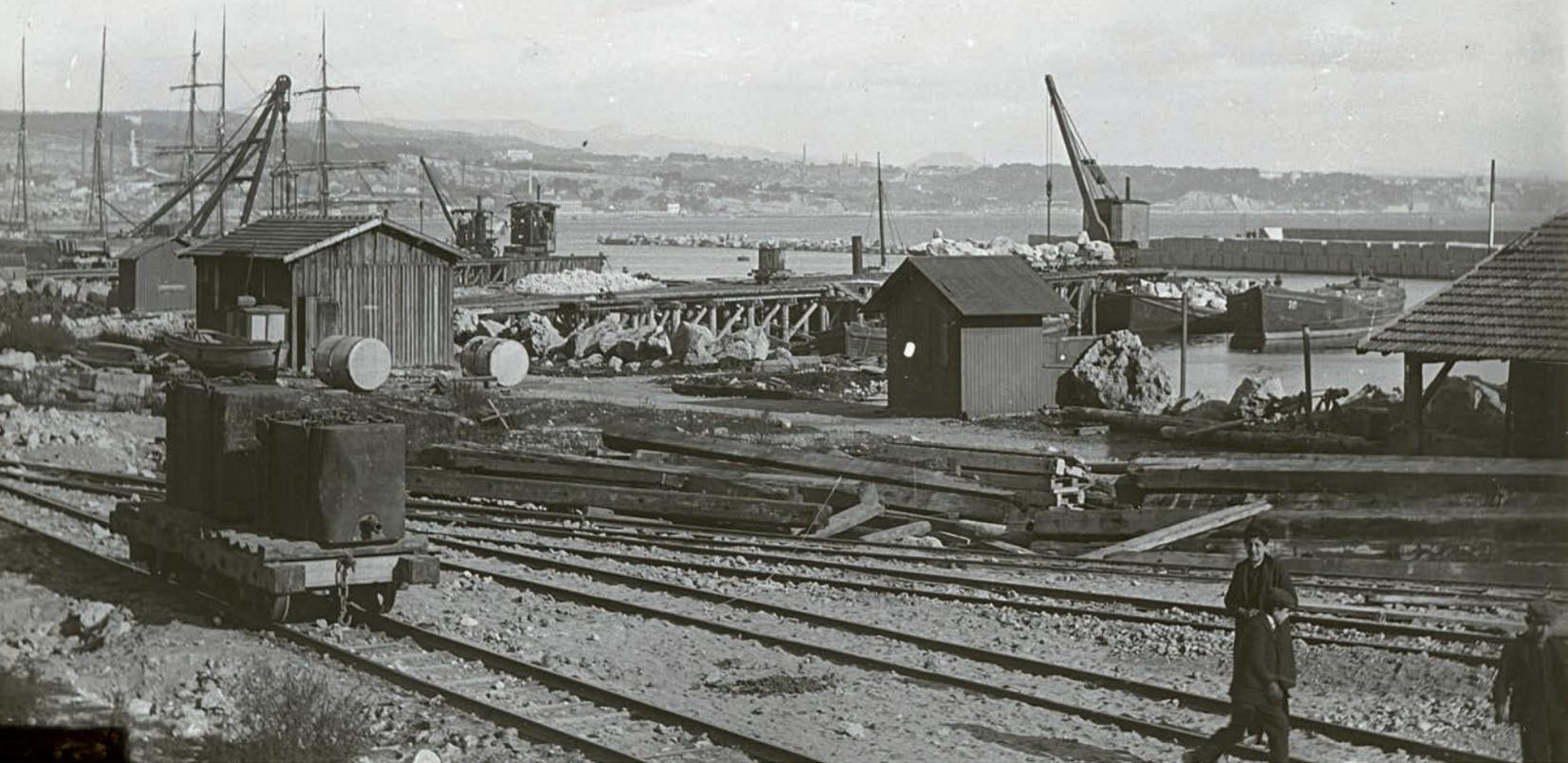
Les tartanes d'antan nous rapprochaient. Depuis le XVII^e siècle, elles avaient été le type représentatif du caboteur provençal. Longues de 10 à 20 mètres, dotées d'un mât portant une voile triangulaire dite « *latine* », avec leur coque large, elles pouvaient emporter l'équivalent de quarante tonnes de marchandises ; un second mât se dressait parfois à l'arrière. Des tartanes familières des « *Echelles du Levant et de Barbarie* », mais que leurs propriétaires n'hésitaient pas à lancer, si besoin était, sur des voies transatlantiques à l'image d'une « *Sainte-Barbe* », en quête de l'argent du Potosi, donnant son nom à un canal découvert dans le Détroit de Magellan ... Une fragile « *coquille de noix* » qui s'en revint à bon port en septembre 1714 !^[1]

Quant aux malonnières de Séon, le nom venait de leur cargaison habituelle de tuiles, briques et carreaux (*maloun* en provençal). Il s'agissait généralement d'anciens bateaux de pêche construits à Sète et aux Martigues, déformés à force de traîner en binôme un lourd chalut et qui, revendus, étaient reconvertis en embarcations de charge. Les tuileries de Marseille armaient ainsi une trentaine de ces tartanes, chacune menée par deux hommes et un mousse, pour des transports entre les estacades de l'Estaque, Mourepiane, puis de Saumaty, et les flancs de cargos ou paquebots avides d'un lest bon marché qui trouvait facilement preneur dans les ports étrangers. Les malonnières naviguèrent à la voile jusqu'en 1905, puis furent démâtées et transformées en « *chaland*s » remorqués en file par l'une d'entre elles équipée d'un moteur et d'une hélice.^[2]

Laurent Damonte égrenait les noms de certaines : « *Bonne-Mère* », « *Quatre-Septembre* », « *Heureux-Félix* », « *Deux-Frères* », « *Utile* »... et « *Marie-Félicie* » qui navigua jusqu'en 1960. Elle lui était d'autant plus chère que son grand-père fut l'un de ses mousses ! Délaissée, « *encore belle* », elle connut l'abomination d'être écrasée contre le quai de la Lave par un navire lors d'une manœuvre hasardeuse. Après, il sembla normal à un Laurent chagriné de la retrouver via un modèle réduit.

Grâce à l'entremise de Richard Volpe, cette « *Marie-Félicie* » a pu intégrer les collections de la Chambre de Commerce et figurer dans l'une des manifestations de la « *Capitale européenne de la Culture* », avant de s'en aller « *parader* » de juin à octobre 2016 au Mucem, toutes voiles dehors. Disparu en 2006, Laurent Damonte n'a pas eu le plaisir de voir sa fidèle reconstitution incluse dans d'étonnantes scénographies ; en revanche, pour des milliers de *ships lovers*, la malonnière exposée un temps dans un musée national, à quelques encablures de la Joliette, n'est plus une belle inconnue.

[1] Patrick Boulanger, *Le périlleux voyage de la tartane « Sainte-Barbe »*, Revue *Marseille*, n° 259, juillet 2018, p. 21-22. [2] Laurent Damonte, *L'Estaque, mon village, au temps des pite-mouffe*, préface de Jacques Bonnadier, Paul Tacussel éditeur, 1993, p. 49-63.



Vue générale du port de Rio Tinto, vers 1900.
© Archives Municipales de la Ville de Marseille - 33Fi3790

A L'ESTAQUE, DES INDUSTRIES « SUR L'EAU »...

Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, plusieurs usines s'implantèrent en périphérie de Marseille, trouvant là des terrains disponibles souvent à proximité immédiate du littoral, ce qui devait faciliter d'autant leurs arrivages de matières premières et la redistribution des produits finis. Ces installations en bord de mer ne manquèrent pas de transformer les sites élus et leur environnement en une véritable banlieue industrielle. Si le Bassin de Séon offrait des conditions favorables à de pareils accueils, par contre au-delà de l'Estaque les falaises à pic de la côte comme les collines de la Nerthe constituaient alors, semblait-il, des limites infranchissables pour des sociétés désireuses de s'associer au système portuaire développé au Sud.

Des activités telluriques, d'abord

La « vie industrielle » à l'extrême nord-est du golfe de Marseille avait tôt commencé avec un groupe hétéroclite de chaudronniers, potiers, briquetiers, des tuiliers et quelques fabricants de produits céramiques aux méthodes rudimentaires. Les généreux gisements d'argiles locales, d'une qualité plastique de premier ordre, favorisèrent l'ouverture d'autres ateliers. D'un artisanat manuel, on s'orienta peu à peu vers une fabrication semi-industrielle.

Au Second Empire, les tuileries se multiplièrent à la faveur des grands travaux et constructions urbaines dans la région ; des améliorations techniques significatives les accompagnèrent, comme l'a souligné Xavier Daumalin, avec les presses mécaniques, les fours à feu continu et un nouveau produit : la « *tuile plate* » à triple emboîtement, création finalisée, dit-on, par Alexandre Arnaud à la suite des frères Martin, un modèle repris par leurs confrères. Aux bâtiments des usines, s'ajoutaient de vastes espaces comprenant les carrières, les lieux de séchage et de stockage, les logements ouvriers, avec pour certaines un proche accès à la mer.

Malgré leur réputation, en raison de leur faible valeur intrinsèque, les productions marseillaises demandaient à être expédiées par grandes quantités. Les armateurs et leurs capitaines fréquentant le port avaient pris l'habitude de faire lester les navires avec ces envois stables destinés à d'autres zones commerciales que la France continentale. Les tuileries possédaient souvent leurs embarcadères dédiés - des appontements rudimentaires qualifiés de « *ponts volants* », utilisés pour charger des embarcations de servitude, des tartanes, puis des chalands, devant accoster ensuite, bord à bord, les navires hauturiers amarrés dans les bassins.

Au port de pêche de l'Estaque, une estacade leur était réservée ; d'autres se dressaient dans l'anse appelée la Fontaine aux tuiles et à Mourepiane, l'exutoire de Saint-Henri. Un vaste môle construit à Saumaty était fréquenté par des trois-mâts goélettes, des bricks, navicelli et autres voiliers de cabotage méditerranéens qui, après avoir apporté diverses marchandises à Marseille, embarquaient tuiles, briques et carreaux pour leur retour. Rares étaient cependant les usines qui possédaient leur propre quai d'embarquement comme Fenouil - la Mer ou la Règali des Guichard.

Les navires mixtes, les cargos et paquebots à vapeur, puis au diesel, constituaient ainsi avec l'aide des tartanes « *malonnières* » une partie de leur cargaison, assurés de la

Des ouvriers chargent le navire « Mondara » de tuiles plates.
© Collections de la CCIAMP, QDF02



vendre en l'un des « *quatre coins du monde* ». Les grands bâtiments enlevaient couramment 300 à 400 000 tuiles, certains jusqu'à 800 000 pièces ! Les longues opérations de manutention conduisirent à la constitution d'une société d'acconage propre aux tuileries ; Marseille fut ainsi le seul port à avoir des portefaix attachés sur les quais à cette seule marchandise.

L'industrialisation continue de 1890 à 1914, les tuiliers ne cessant de développer leur outillage, entraîna des regroupements entre les fabriques, accompagnés de la fermeture des installations dépassées. Dans l'Entre-deux-guerres, la seule usine à avoir été construite en bord de mer, baptisée Joseph Fenouil, en lieu et place de celle de Martin Frères victime d'un incendie, disposait comme la précédente de son quai d'embarquement dédié. L'effondrement des marchés outre-mer, puis la crise des années 1930, la concurrence étrangère, italienne en particulier, entraînèrent une diminution des ventes et la poursuite des concentrations. Les transports entre l'Estaque et les bassins au Sud se firent de manière grandissante par une route terrestre améliorée avec des camions achetés aux surplus des armées. Les attelages charretiers et les tartanes malonnières relevèrent désormais d'une époque révolue !

Après la Seconde Guerre mondiale, la reprise fut difficile, malgré l'ampleur des destructions sur le territoire français. Les produits fabriqués restaient ceux du passé. Une reprise eut lieu dans la décennie 1960, assortie d'une certaine modernisation avec la construction d'usines de grande capacité élargissant leur gamme aux nouvelles tuiles « *romanes* ». Les usines, Fenouil - la Mer en 1965, Pierre Sacoman en 1966, Règali en 1968, dont l'exploitation n'était plus rentable, disparurent tour à tour. En 1980, ce fut arrêt de l'établissement des Fils de Barthélémy - Fenouil, dont l'activité était originellement à la « *Tour de Saumaty* » : tout un symbole !

Raoul Dufy, *L'Estaque*, 1908.

© ADAGP, Paris / Musée Cantini / Ville de Marseille, Dist. RMN-Grand Palais



Antérieurement, les anciens fours à chaux bâtis aux flancs des collines avaient été remplacés, d'abord par une fabrique de chaux et ciments hydrauliques dans les années 1850, puis dans le vallon de Riaux avec l'usine de J. Chauffert en 1883, avant que ses fils ne fournissent les premiers bétons armés ; ils furent remplacés en ces lieux, en 1913, par la Société des chaux et ciments Portland, renommée Coloniale en 1935 et en 1950 Cimenterie de Marseille et d'Outremer. Le site repris en 1969 - 1970 par Lafarge ne produisit plus que des granulats et sables. L'usine fut arrêtée et détruite dans les années 1990.

Des industries chimiques, ensuite

L'un, sinon le premier établissement de l'Estaque, celui d'Edmond Regnier, une distillerie d'essence de pétrole installée au Vallon de Riaux, produisit de 1872 jusqu'en 1887 de la benzine à détacher et de l'essence pour éclairer. L'autorisation lui avait été donnée d'installer un embarcadère sur la plage de l'Estaque... et de déverser ses effluents dans le ruisseau voisin se jetant dans la mer.

Vint ensuite, d'une toute autre importance, la Compagnie d'exploitation des minerais de Rio Tinto, s'installant sur plus de cent-cinquante hectares dans les collines boisées de la Nerthe. L'éloignement du centre-ville de Marseille et la situation en bord de Méditerranée explicitaient ce choix. La connexion directe avec le petit port abrité de la Lave permettrait les mouvements de produits pondéreux pendant plus de 320 jours par an. L'usine édifée à partir de 1883 serait disposée en amphithéâtre avec des constructions étagées, le haut accueillant le traitement de minerais tirés principalement de mines espagnoles, la partie basse s'occupant des transformations chimiques.

On y recevrait ainsi des pyrites de fer et de cuivre, des sels marins, des phosphates, soufres et charbons. Un plan incliné à deux voies, de plus de cent mètres de long, les monterait au centre de l'ensemble bâti aux fins de leur redistribution entre les divers ateliers. On allait y produire de la soude « à savonnerie », du sulfate et des cristaux de soude, du chlorure de chaux, des acides sulfuriques, chlorhydriques, nitriques, des superphosphates et autres engrais recherchés. Rio Tinto resta propriétaire de l'ensemble jusqu'en 1890, repris alors par la Société des Produits chimiques de Marseille - L'Estaque : la SPCME. D'autres productions s'étaient ajoutées : sulfure de sodium, hyposulfite de soude, tétrachlorure de carbone...

En 1913, la SPCME fut rachetée par la Société minière et métallurgique de Peñarroya, qui conserva la partie haute pour en faire la première installation française en importance pour le plomb et ses dérivés, rétrocédant le secteur chimique de la zone basse. Metaleurope succéda à Peñarroya sur le site de Marseille, continuant à produire du plomb jusqu'en 1976, mais aussi du trioxyde d'arsenic, du minerai de cobalt à partir de 1950 et des minerais aurifères de 1982 à 1991. En 2001, Metaleurope fut remplacé par Recyclax, le spécialiste du recyclage des zincs et plombs.

Sur le site du bas, Kuhlmann avait travaillé en 1916 à l'installation d'une production d'acide sulfurique, de soufres et chlorures divers, et à l'élaboration d'engrais réputés dans les filières agricoles. Absorbée en 1967 par Ugine, devenue la Société Produits chimiques Ugine-Kuhlmann, l'entreprise battit dans les années 1970 les records mondiaux de fabrication du chlorure d'aluminium, une performance qui séduisit le groupe Pechiney absorbant Ugine-Kuhlmann en 1971 et développant à partir de 1972 aluminium, cuivre, puis aciers spéciaux pendant dix ans.

En un autre lieu du quartier de Riaux, dans les carrières de la Caudette, ancien site de Rio Tinto, Atex, « *Atelier expérimental* » construit en 1975-1976 par Pechiney et Alcan, cibra l'alumine contenue dans les argiles et schistes.



L'usine de Rio-Tinto et son port, carte postale, vers 1910. © Coll. particulière



L'intérêt de son implantation à l'Estaque reposait en partie sur la proximité du port facilitant les approvisionnements en terres, quelques années avant que des raisons économiques, technologiques et concurrentielles ne poussent le consortium franco-canadien à interrompre en 1982 l'aventure de son unité pilote. Elf Aquitaine la racheta, donnant naissance à Elf Atochem pour fabriquer chlorure d'aluminium et chlorométhane jusqu'à la fermeture de l'usine devenue Atofina ; classé Seveso 2, le site cessa de fonctionner.

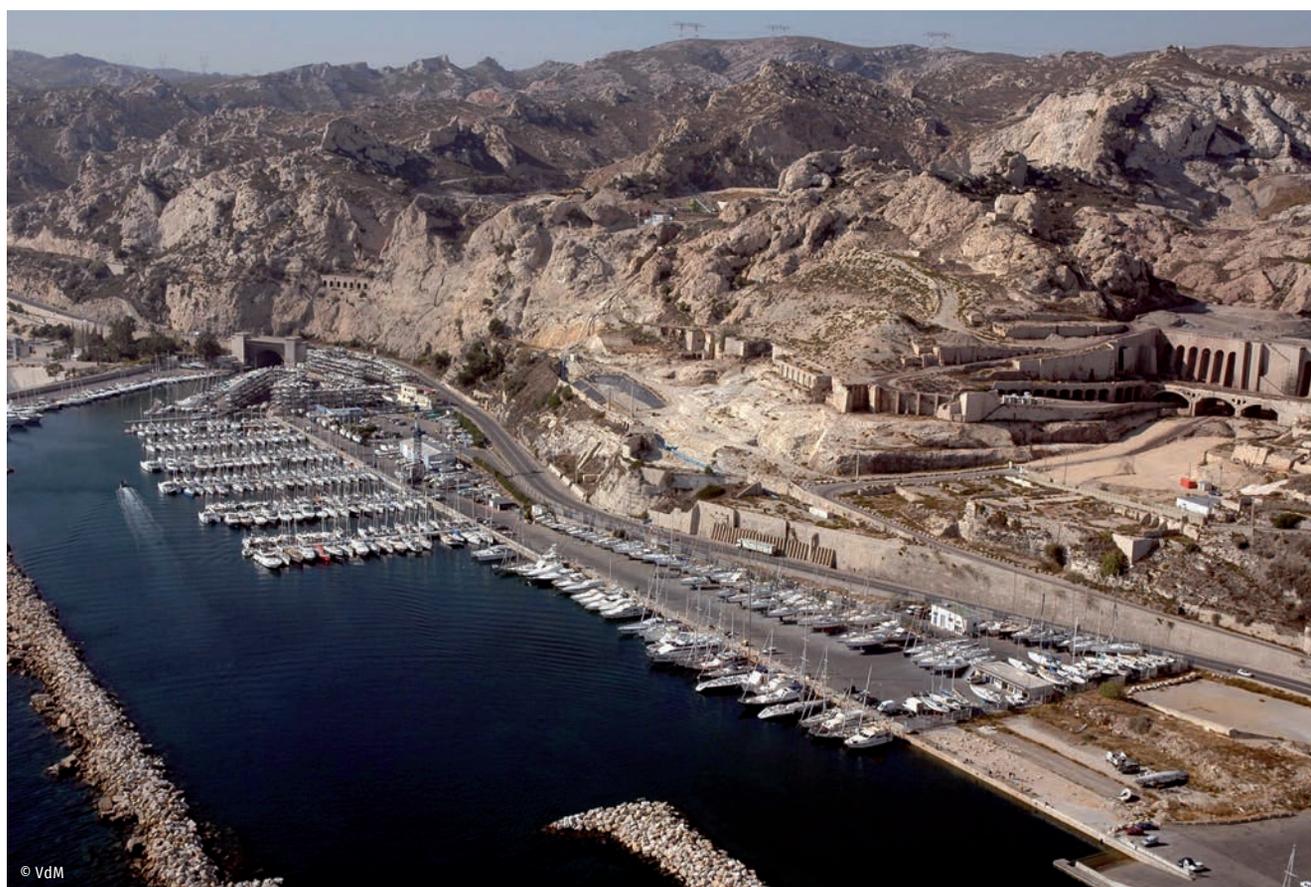
D'autres fixations industrielles à l'Estaque se firent remarquer pour diverses raisons, notamment olfactives ; ainsi celles concernant le traitement des carcasses animales, à l'acide chlorhydrique produit à proximité, dans le but d'obtenir de la gélatine et du précipité d'os. La plus connue, Osséine de Paul Brunon, installée aux Riaux dès 1899, fut rejointe par la Société Coignet, d'envergure nationale, qui traitait elle-aussi les os, mais en vue d'élaborer certaines colles.

De rachats en regroupements, de démantèlements en fermetures, peu à peu les établissements du Bassin de Séon, certes sources d'emplois, se révélèrent nocives pour la santé des populations, accélérant le processus de désindustrialisation de cette partie du littoral marseillais. A l'Estaque même, les tuileries laissèrent la place à des équipements

scolaires et sportifs, mais aussi à des friches. Ailleurs, les bâtiments à vocation chimique furent déconstruits, mais leurs sites et les terrains voisins se retrouvèrent largement pollués comme l'était d'ailleurs le port de la Lave. D'importants travaux de décontamination ont été menés ces dernières années en vue d'éliminer les résidus toxiques. Beaucoup reste à faire pour que disparaissent ces mauvais souvenirs d'une gloire industrielle passée.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE :

- Geneviève Blanc, *Et si l'Estaque m'était contée*, Edition G. Blanc, 2020
- Philippe Mioche, Xavier Daumalin, *Provence, terre de chimie*, Union des industries chimiques PACA, 2001
- MIP Provence-Mémoire Industrie & Patrimoine en Provence, *L'Estaque industriel*, n° 21, juin 2013
- Myriame Morel-Deledalle (sous la direct. de), *Portraits d'industrie - Collections du Musée d'Histoire de Marseille, XIX^e - XX^e siècles*, Editions Parenthèses/Musées de Marseille, 2003
- Yves Ratier, *La Terre de Marseille. Tuiles, Briques et Carreaux*, Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, 1989



JEAN-FRANÇOIS DEBIENNE, *arpenteur-photographe*

Par Jeanne Baumberger

Robert Nanini et ses amis, anciens salariés de Kuhlmann, font la chaîne devant les grilles du terrain de leur ancienne usine dont il ne reste rien.

© Jean-François Debieenne



Voilà plus de vingt ans que Jean-François Debieenne arpente les rues du Bassin de Séon. D'abord caméra au poing, désormais avec un appareil photo, il raconte les lieux et les vies, capte les traces du passé et les blessures du présent. Infatigablement. Comment ce « gars du nord », né à Arras il y a soixante-trois ans, s'est-il retrouvé à être ainsi le portraitiste minutieux du petit peuple estaquéen ? La fidélité à une enfance ancrée dans la culture ouvrière, peuplée de mines et de filatures, a évidemment joué. Sa fascination pour une ville découverte en 1980, lorsqu'il était encore élève-officier mécanicien à bord des cargos des Messageries Maritimes, a fait le reste...

Chez Debieenne, le désir de faire des images n'est apparu que peu à peu, au fil de ses engagements associatifs et citoyens. Certes, dès 1982, les émissions qu'il anime sur Radio Galère préfigurent ce que l'on retrouvera plus tard dans son travail de documentariste et de photographe : une vraie empathie pour les gens, surtout pour ceux qui ne sont jamais dans la lumière, associée à l'envie d'explorer de nouveaux territoires.

Après la radio, la vidéo, puis la photo...

Il faut pourtant attendre les années 2000 pour qu'il saute le pas. Jean-François Debiegne prend alors une caméra et s'en va rejoindre un groupe de vidéastes avec qui il monte une télévision associative, Protis TV. A sa grande déception, elle n'obtiendra pas de fréquence. Mais, à ce point, il a définitivement trouvé sa voie : à Saint-André, il crée sa propre structure de production, *Images et Paroles Engagées*, filme les événements, grands et petits, diffuse dans les maisons de quartier, les lieux de réunion et de fête, puis sur internet. Bientôt, l'objectif initial - créer du lien social, faire entendre la voix des petites gens - se double d'une ambition artistique. Le vidéaste veut dépasser le simple reportage de terrain et aller vers le documentaire de création. Pour gagner ses galons de réalisateur, il retourne à la faculté, fait un master de cinéma et commence parallèlement à présenter ses documentaires dans les festivals.

Tandis que son regard sur le monde se précise, sa pratique évolue : il délaisse peu à peu la vidéo au profit de la photo, pour « raconter d'autres histoires, autrement ». Après *Gens de Saint-André* en 2013, son second travail photographique, *Boxing*, attire l'attention. Encouragé, il complète sa formation

à l'École nationale de la Photographie d'Arles. Et poursuit ses séries thématiques mettant régulièrement en scène les quartiers nord. L'exposition en cours, *Traces d'usines*, participe de cette inspiration. Présentée de façon insolite - en partie dans un container de Thalassanté à l'Estaque -Plage, en partie sur les murs de l'Estaque-Riaux, elle donne à voir « un petit bout de mémoire ouvrière et de patrimoine » et dit tout l'attachement qu'il porte à ses « personnages ».

On imagine donc bien notre arpenteur continuer sur ce terrain de la photographie sociale. Eh bien, non ! Il s'apprête maintenant à balader son objectif... en Camargue ! « *Histoire de changer un peu* », dit-il en souriant. Debiegne aux champs ? Assurément, à suivre !

TRACES D'USINES expo-photo en deux volets

Du 4 juin au 9 juillet, de 13h à 19h : une quarantaine de clichés présentés dans un conteneur de l'association Thalassanté, 175 plage de l'Estaque (entrée libre) ; et du 10 juin au 8 juillet : parcours de photos murales dans les rues de l'Estaque-Riaux.



Josette Baret, qui habite Cité Kulhmann, pose avec le casque de son père, devant l'ancien mur de l'entreprise Rousselot. © Jean-François Debieenne



DE RIO TINTO AUX RIAUX, PORTRAITS...

Par Jean-François Debieenne, photographe

« Traces d'usines »

Série photographique, Marseille, 2019

Un jour, je suis allé dans le quartier des Riaux, au bout de l'Estaque, avec quelques contacts en poche et mon inséparable appareil photo. Après un long trajet en bus du centre-ville, du terminus du 35, j'ai grimpé les premiers escaliers et parcouru les ruelles, croisant l'impasse des Usines, puis la montée des Usines et même, plus loin, le chemin de la Nerthe. Autant de paysages vus dans les films de Robert Guédiguian. J'ai rencontré des gens, des femmes qui avaient des choses à raconter sur la vie de leurs maris ou de leurs parents et grands-parents qui avaient travaillé là-haut...

Après une première série de photographies « Femmes d'usines » en mars 2019, je suis revenu ensuite, au début de l'été, car j'avais aussi trouvé une architecture, des rues, des friches, une femme centenaire, Marie Brau, qui m'avait montré

des vieilles photos de Kulhmann et d'anciens salariés. Que de souvenirs en eux, mais où étaient-elles ces usines ? A la recherche de traces, tel un arpenteur, j'ai parcouru d'autres chemins, d'autres ruelles ; j'ai à nouveau écouté d'autres histoires, d'autres récits avec ce questionnement toujours présent que ne pouvait avoir Don MacCullin, ce formidable photographe des fabriques et du monde ouvrier en Grande-Bretagne : « Comment révéler avec des photographies ce qui reste, mais aussi ce qui n'existe plus, ce qui est invisible » ?

Du temps s'était écoulé depuis les premières installations sur les collines, beaucoup de temps..., mais le temps n'est pas une ligne droite où se succèdent le passé, le présent et le futur, il est plutôt une série de récits qui cohabitent. En réalisant cette deuxième série aux Riaux « Traces d'usines », j'ai voulu mettre en images quelques-uns de ces récits, mais surtout rendre hommage, au travers de ces photos en noir et blanc extraites de plus de quatre-cents clichés, à ce passé industriel, à ces ouvriers, à cette mémoire d'une vie souvent dure, mais fraternelle et foisonnante. J'ai voulu poser un regard, juste mon regard, sur une mémoire ouvrière au hors champ bleu azur, dans ce quartier du nom d'un ruisseau, toujours là, bien vivant avec ses habitants, ses histoires, ses architectures et même sa poésie. Tout un patrimoine !

Il s'agit ici du principal et dernier bâtiment (en l'occurrence, administratif) encore debout de l'usine Peñarroya, ex-Rio Tinto. Il est situé dans le dernier virage de la montée des Usines, une voie sans issue, et domine, du haut de la colline du vallon des Riaux, tout le quartier et celui de l'Estaque ; la vue sur la baie de Marseille est impressionnante. Ce bâtiment jouxte une route interne qui menait aux autres bâtiments et lieux de stockage aujourd'hui détruits. Il devrait être, avec sa charpente en bois (et ses capricornes !), son escalier façon Eiffel et son muret méditerranéen en pierre, prochainement inscrit au patrimoine industriel. Presque sorti d'un film d'Orson Welles, ici en contre-plongée avec un ciel sombre, il reste encore très... photogénique (et impressionnant les soirs entre chien et loup).



Georges Braque en 1910 « Les Usines de Rio-Tinto à l'Estaque », Centre Pompidou - Musée d'Art moderne de Paris). Puis, sept ans plus tard, c'est au tour de la Société des Produits de Marseille et de l'Estaque, puis de sa filiale en Espagne, Peñarroya, spécialisée dans le plomb (devenu Metaleurop). Plus tard, en 1916, Kuhlmann arrive (devenant ensuite Péchiney Ugine Kuhlmann).

D'autres entreprises de transformations s'installent aussi sur les terrains de Rio Tinto : L'Osséine, Soporga, Rousselot et d'autres. Plus loin, vers la colline de la Nerthe, c'est la Compagnie coloniale des chaux et ciments Portland, devenue ensuite Lafarge International. Presque toute l'histoire française de l'industrie chimique sur quelques hectares en restanques !

Rio Tinto (groupe anglais de Liverpool qui exploitait en Espagne) s'installe en 1882 en rachetant des terrains à la famille Puget (cf. le tableau étonnant de



Henri Batistelli semble regarder, de chez lui, au-delà du mur, son passé, ses usines, sa vie. J'ai rencontré Henri en mai 2019 ; sa fille Sandra me l'a présenté après lui avoir expliqué que je recherchais à photographier d'anciens salariés. Il est né le 24 mars 1930 aux Riaux, comme ses six frères et sœurs, au nord du quartier de l'Estaque. Sa mère, une Italienne, était

venue s'installer, au début du siècle dernier, avec son mari à la Villa Brun, au cœur des Riaux, pour travailler dans l'une des fabriques. Sa maison, elle, se trouve entre la fameuse courée Arnaud et la rue Etienne Colombel, à quelques mètres de la montée des Usines.

Henri a « fait » les principales usines du secteur : Kuhlmann à partir de 1945, à 15 ans, comme plombier, puis Peñarroya à partir de 1965, comme plombier-tuyauteur, et les Tuileries de Marseille (à Saint-Henri) en 1985, comme chaudronnier.

Ces activités essentiellement manuelles, étaient plutôt pénibles : souvent avec des masques, souvent « postées ». Il rentrait épuisé la plupart du temps et parlait peu de son travail avec ses enfants : une histoire ouvrière difficile, mais nourrie de valeurs, comme la solidarité, la fraternité et l'entraide avec les familles du quartier.

L'ESTAQUE À LA « BELLE ÉPOQUE »

Par Xavier Daumalin,
Aix-Marseille Université/TELEMM



L'Estaque est aujourd'hui synonyme de plaisance, baignades, de restaurants agréables à fréquenter à l'arrivée des beaux jours et d'ensembles résidentiels abrités du mistral, avec une vue imprenable sur la rade de Marseille. Cette localité en voie de gentrification a aussi connu un destin industriel qui a fortement marqué son histoire et dont certains aspects ont été immortalisés dans les tableaux de Cézanne, Braque, Renoir et Dufy ou dans le film Marius et Jeannette de Guédiguian.



L'Estaque-Riaux Quartier de l'Usine Coloniale, carte postale, vers 1900. © Collection particulière

Du petit port de pêche à la ville industrielle

Vers 1850, l'Estaque est un village d'environ un millier d'âmes, où la population vit principalement de l'agriculture et de la pêche grâce, notamment, à l'existence d'une importante madrague pour la prise des thons. On y trouve aussi quelques tuileries (Jean-Baptiste Maunier, Joseph Giraud, Jean Reynier, Madeleine Maunier veuve Saccoman, Joseph Lieutaud, Jacques Tamisier et Nègre) qui fabriquent manuellement des tuiles rondes et des briques dans des ateliers employant moins d'une dizaine de personnes.

L'industrialisation du village débute au cours des années 1870. Dynamisées par l'augmentation de la demande, les tuileries adoptent l'énergie vapeur, mécanisent leurs

opérations de production et commencent à produire en continu pour la consommation locale et internationale. Contrairement aux villages proches de Saint-Henri et Saint-André, qui demeurent très spécialisés dans la production de tuiles, briques et carreaux, l'Estaque s'ouvre à d'autres industries. En 1882, la Compagnie générale des minerais de Rio Tinto, filiale de la multinationale minière anglaise du même nom, décide d'implanter un vaste ensemble usinier à la pointe de la Lave pour y produire du soufre par grillage des pyrites de cuivre importées des mines de Huelva, fief de Rio Tinto, de l'acide sulfurique, de l'acide chlorhydrique, de la soude, des superphosphates, du sulfure de carbone et du cuivre.

L'usine projetée est une soudière Leblanc, comme le littoral provençal en a tant connue depuis le début du XIX^e siècle. Malgré la vive opposition des pêcheurs et des propriétaires

fonciers riverains du site, l'usine est autorisée et s'impose rapidement comme une des plus vastes de Marseille, avec une disposition étagée originale depuis le sommet des collines jusqu'à la Méditerranée. En 1890, l'entreprise change de raison sociale - Société des produits chimiques de Marseille-L'Estaque - tout en restant sous le contrôle de Rio Tinto, avant d'être revendue en 1913 à la Société minière métallurgique Peñarroya, géant international du plomb. La même année, l'Estaque accueille un autre établissement industriel d'envergure internationale : la Compagnie Coloniale des chaux et ciments Portland de Marseille, filiale de la Société des ciments de Beaumont. Elle installe sa cimenterie dans le vallon du Riaux, à l'emplacement de la cimenterie artisanale Chauffert. Enfin, en 1916, la Société minière métallurgique Peñarroya loue une partie de son site aux Etablissements Kuhlmann pour la production de substances chimiques nécessaires à la poudrerie de Saint-Chamas dans le cadre de l'économie de guerre. Comme beaucoup d'autres petites villes du littoral, l'Estaque est alors pleinement intégrée au dispositif industrialoportuaire marseillais, ne serait-ce que pour l'exportation de ses productions et les flux de main-d'œuvre.

Une ville italienne

Quelle est alors la physionomie sociale de l'Estaque ? Le recensement de 1906, le premier à donner précisément le nom de l'employeur et le lieu de naissance des individus, permet d'apporter quelques réponses. Sous l'action de sa croissance industrielle, le village de l'Estaque est devenu une petite ville de 5 000 habitants qui comprend un peu plus de 50 % d'Italiens. C'est un pourcentage très nettement supérieur à celui de Marseille où, à la même époque, la proportion d'Italiens atteint 18 %. Ce constat n'est pas isolé. A la même date, on compte 54 % d'Italiens à Saint-Henri et 56 % à Saint-André. Le recensement de 1906 indique aussi que les pêcheurs sont désormais devenus minoritaires au sein de la population active. On en dénombre 114, contre 1 206 personnes employées dans l'industrie. Parmi elles, 227 sont embauchées à la Société des Produits chimiques de Marseille-L'Estaque, 208 chez les tuiliers de l'Estaque et Saint-Henri, 25 à la cimenterie Chauffert. 602 journaliers sont aussi déclarés sans affectation particulière, recrutés au jour le jour dans l'une ou l'autre des usines, suivant les besoins.



1010

199. MARSEILLE — L'Estaque, vue de la Jetée

MARSIGLIA — L'Estaque, vista della Gettata

Titulaires ou occasionnels, ces ouvriers sont majoritairement d'origine italienne : 72 % à la cimenterie, 66 % à la SPCME et 64 % parmi la population flottante des journaliers. Ils sont moins nombreux dans les tuileries (42 %), activité plus anciennement implantée que l'industrie chimique. A titre de comparaison, on ne trouve que 21 % d'Italiens chez les pêcheurs. La pêche reste l'apanage des familles françaises. Dans les usines, les Italiens sont souvent destinés à occuper les emplois déqualifiés, exposés à toutes sortes de nuisances et physiquement éprouvants. En 1906, plus de 88 % d'entre eux employés dans l'usine de la SPCME sont journaliers ou travaillent aux fours, dans une atmosphère surchauffée et chargée de gaz acides avec des moyens de protection dérisoires.

D'où viennent ces ouvriers ? Le recensement de 1906 révèle des arrivées en provenance de toute l'Italie, y compris du Sud, avec toutefois quelques lieux prépondérants. A l'Estaque, 25 % des ouvriers italiens sont nés en Toscane dans des localités relativement proches, telles que Capannoli, Lucca, Matti, Vicopisano et Pise, ce qui laisse supposer l'existence de filières familiales ou amicales entre frères,

cousins, beaux-frères ou voisins. Paolo Mancini, né en 1872 à Capannoli, vit ainsi à l'Estaque avec son épouse également de Capannoli, deux filles, un fils, son frère, sa belle-sœur et un pensionnaire ami du même village. La surreprésentation de certaines provenances, variable suivant les usines, est un phénomène fréquent que l'on observe dans d'autres sites industriels du littoral.

Comment les familles françaises de l'Estaque ont-elles vécu au quotidien avec ces immigrants qui, en l'espace de quelques décennies, avaient bouleversé la configuration humaine, professionnelle et culturelle de leur village ? Il y a probablement eu des frictions ponctuelles et des tensions plus ou moins latentes, mais l'histoire n'a pas retenu d'événements violents comparables à ceux qui se sont produits pendant les « Vêpres marseillaises » en 1881 ou à Aigues-Mortes en 1893. Le constat actuel, susceptible d'être modifié par de futures recherches, est celui d'une population italienne proportionnellement deux à trois fois plus importante qu'à Marseille, sans que cela ne semble poser de graves problèmes.



Vue générale du port de Rio Tinto, vers 1900. © Archives Municipales de la Ville de Marseille - 33Fi3790

L'ESTAQUE-GARE !

Par Catherine Dureuil,
conseillère culturelle, Ville de Marseille



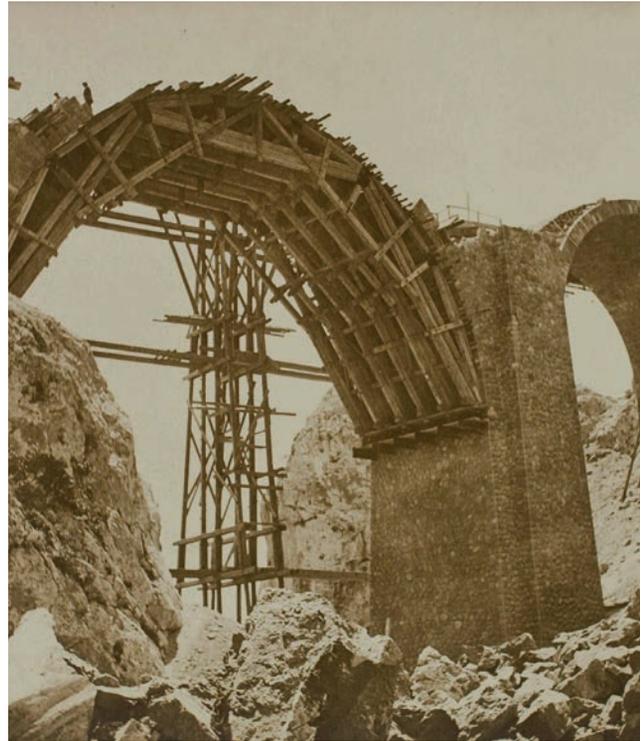
© Photographie Catherine Dureuil / VdM

En 1840, le chemin de fer partait de Paris, desservait Lyon et, descendant la vallée du Rhône, s'arrêtait à Avignon. Le tracé d'extension jusqu'à Marseille préconisé par Paulin Talabot, au détriment de celui de Franz Mayor de Montricher, finit par recevoir l'aval de l'Etat à ce moment-là. Polytechnicien, ingénieur des Arts et métiers et administrateur de la ligne des chemins de fer d'Alès à Beaucaire, Talabot reste l'homme qui fit arriver le train jusqu'à la Méditerranée. A partir de 1842, il dirige une nouvelle compagnie de chemin de fer s'entourant d'investisseurs marseillais. Et, en 1843, il reçoit pour 33 ans la concession des 122 kilomètres de ligne entre Avignon et Marseille. Moyennant une subvention de l'Etat de 32 millions de francs et l'octroi des terrains nécessaires, la loi impose entre autres obligations à la compagnie de terminer la construction de la ligne en cinq ans, et de convoier le courrier du gouvernement et les condamnés de droit commun « à demi-tarif ».

Le tunnel de la Nerthe, le plus long tunnel ferroviaire de France

A Marseille, les équipes d'ingénieurs de Gustave Desplaces, Charles Didion, Edmond Audibert et Simon Gaduel, conçoivent la gare de l'Estaque et une série d'ouvrages d'art, dont le viaduc de Château-Fallet remarquable par son profil à l'origine crénelé. Long de 56 m, celui-ci repose sur une série de cinq arches ogivales. Gaduel dessine aussi le viaduc de Riaux soutenu par cinq arcs en plein cintre permettant de franchir le vallon sur ses 68 m de largeur. Enfin, entre 1843 et 1847, l'ingénieur pilote pendant quatre ans le chantier du tunnel de la Nerthe qui permet au chemin de fer de passer à travers la chaîne montagneuse pour déboucher au Pas-des-lanciers vers Rognac, puis à Berre. La galerie souterraine parcourt une distance de 4 638 m, un record national qui ne sera dépassé qu'à la fin du XX^e siècle avec le tunnel du TGV aux Pennes-Mirabeau, long de plus de sept km. Pour l'anecdote, ce sont des entreprises anglaises qui ont construit la voûte du tunnel de la Nerthe avec des briques fabriquées sur place par des ouvriers belges, au nez et à la barbe des briquetiers locaux.

Vue du chantier de construction du viaduc de l'Etable, mai-septembre 1912. © Archives Municipales de la ville de Marseille - 160Fi41



Le corps de bâtiment est rectangulaire, à deux niveaux, avec un logement à l'étage. En 1920, les trois quais sont reliés par un souterrain décoré de faïences blanches et de dalles de verre assurant un éclairage naturel. Le pavillon d'entrée du passage souterrain et les abris des quais sont alors habillés de briquettes et couvert de charpentes métalliques. Depuis 2012, la gare de l'Estaque est protégée au titre des Monuments Historiques.

La voie ferrée Paris-Lyon-Méditerranée (PLM) et ses réseaux annexes, aménagée sur ce versant accidenté du massif de l'Etoile qui plonge ici dans la mer, a donc nécessité la construction d'ouvrages d'art hors normes pour suivre une ligne d'altitude constante, indispensable à la circulation du train. Très vite, près de 1 700 ouvriers sont recrutés pour atteindre ensuite les 8 500. Cette main-d'œuvre, en grande partie italienne, bouleverse la vie de l'Estaque. Le quartier s'organise autour de nouvelles maisons, ateliers, cafés, auberges, boutiques et même d'un théâtre. La gare se trouve au centre d'un trafic dense où transitent les tuiles, briques et carreaux des fabriques de Saint-Henri, les matériaux, métaux et produits chimiques des usines du Bassin de Séon, les poissons et oursins de Saumaty ! Si l'arrivée du train permet de diffuser les produits frais du terroir dans la région et de faire rayonner l'industrie marseillaise dans le monde, elle va aussi favoriser le développement du phénomène naissant de la villégiature balnéaire.

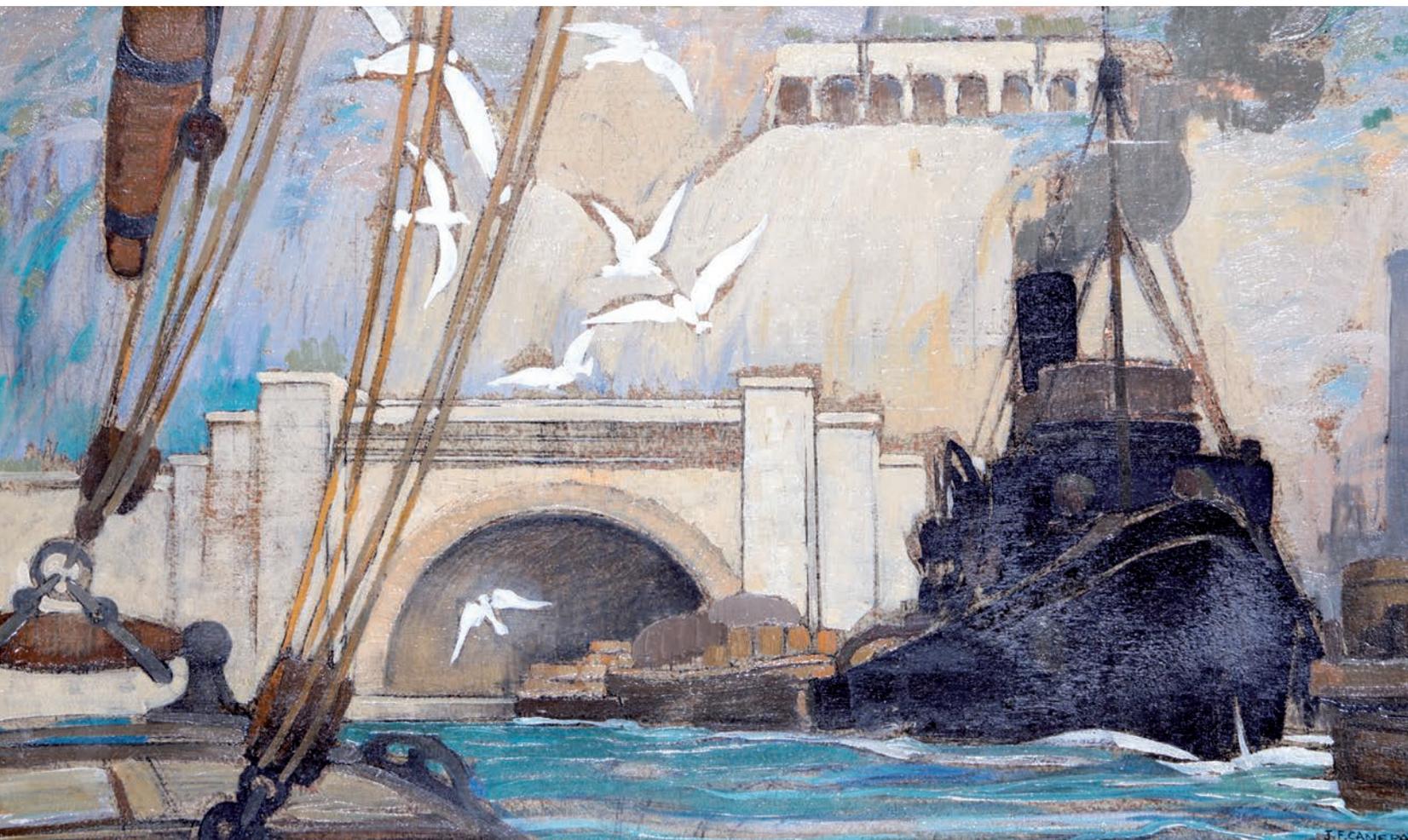
Une gare pour faire entrer le quartier dans le XX^e siècle

Construite en 1851, la gare de l'Estaque est directement connectée au réseau ferré qui dessert le nouveau port industriel de la Joliette pour le trafic des marchandises. C'est aussi le point de jonction entre les lignes de voyageurs qui viennent de Paris, Lyon et ceux de la Côte Bleue. La petite gare n'est à l'origine qu'un modeste pavillon. Le « bâtiment des voyageurs » est conçu sur le modèle standardisé des gares de correspondance de banlieue du XIX^e siècle.



© Photographie Catherine Dureuil / VdM

Jean-Frédéric Canepa, *Entrée du tunnel du Rove*, étude pour une fresque du pavillon de la Chambre de Commerce de Marseille à l'Exposition coloniale de Paris, 1931. © Collection CCIAMP, PGE 2238 / photographie François Jonniaux



LE TUNNEL DU ROVE, *canal maritime tant réclamé !*

Par Michel Méténier,
historien

Le tunnel du Rove entre dans l'histoire de l'Estaque et Marseille vers 1910 avec la construction sous la Nerthe d'un canal maritime qui rejoindra l'étang de Berre et par Arles le Rhône. L'idée de cette voie d'eau, très ancienne, avait resurgi à la fin du XIX^e siècle dans un cadre plus large, celui d'une liaison avec le Rhône^[1].

[1] Michel Méténier et Fernand Revilla, *Le Tunnel du Rove et le canal de jonction de Marseille au Rhône*, préface de Jean Chagnaud, Editions Paul Tacussel et Mémoires de Gignac, 1999.

Pour Marseille, une nécessité urgente

Le tunnel du Rove appartient à un plus grand ensemble, constituant, signale Olivier Lambert, « la pièce maîtresse du canal de Marseille au Rhône ^[2] ». La Troisième République naissante mène une politique de constructions pour relancer l'économie : le plan Freycinet (1879) est un ambitieux programme d'équipements ferroviaires, portuaires et de canaux pour lesquels un milliard de francs est prévu. Le projet du canal de Marseille au Rhône entre dans ce cadre. L'avant-projet

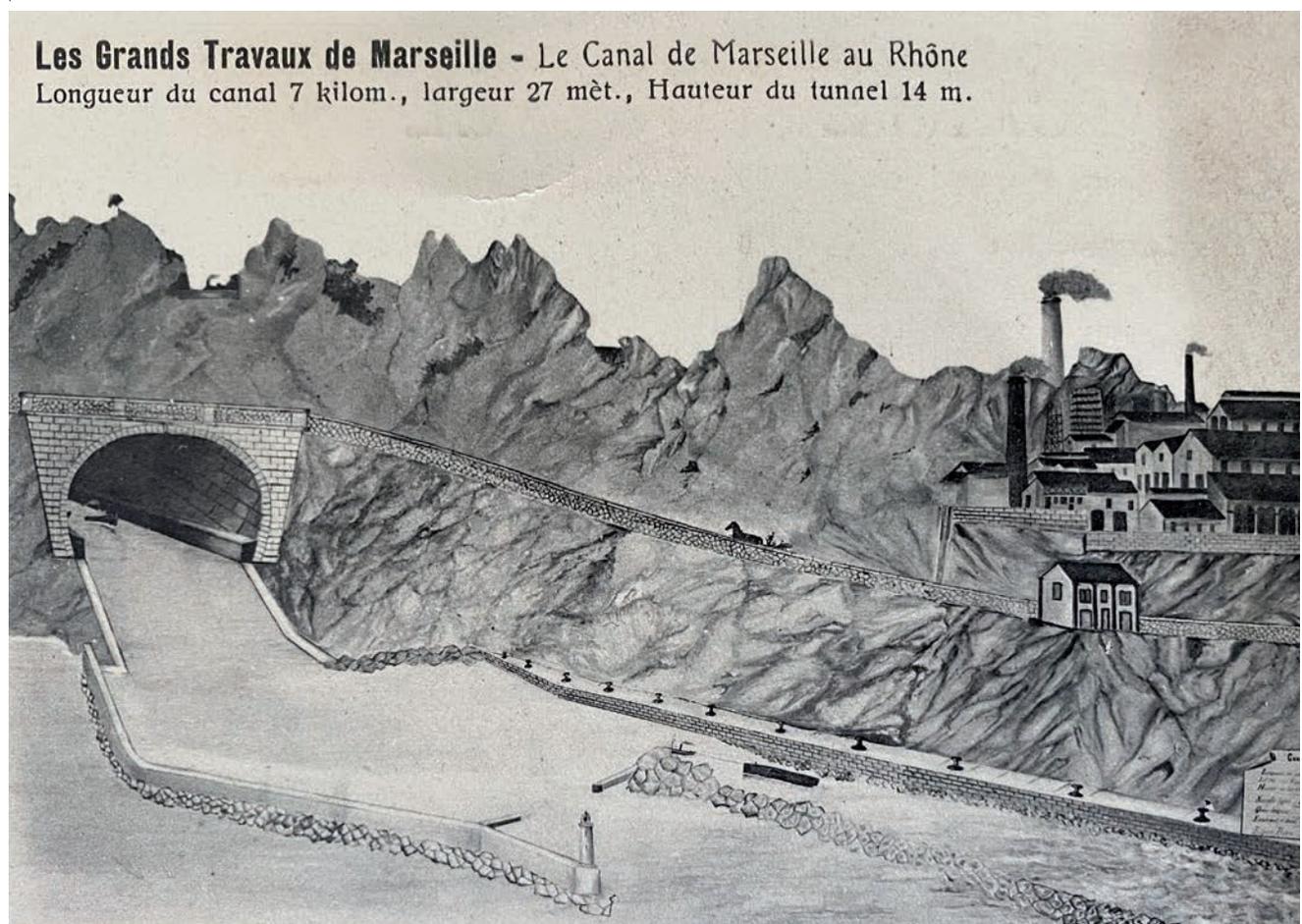
(4 août 1879) de l'ingénieur ordinaire du Service maritime Adolphe Guérard sera adopté par le Conseil Général et par la Chambre de Commerce (les 25 février et 11 mars 1881).

« Depuis longtemps, dit un rapport, la Chambre de Commerce de Marseille s'est prononcée sur l'utilité publique, disons mieux, sur la nécessité urgente d'un canal de jonction de Marseille au Rhône ^[3] ». Quelles raisons poussent Marseille, ses édiles et son assemblée consulaire à soutenir avec force le projet ? L'argument essentiel est d'ordre économique, car la période connaît une crise conjoncturelle – la Grande Dépression de 1873 à 1895 : « La crise qui nous menace fait que Marseille subit un temps d'arrêt dans sa marche

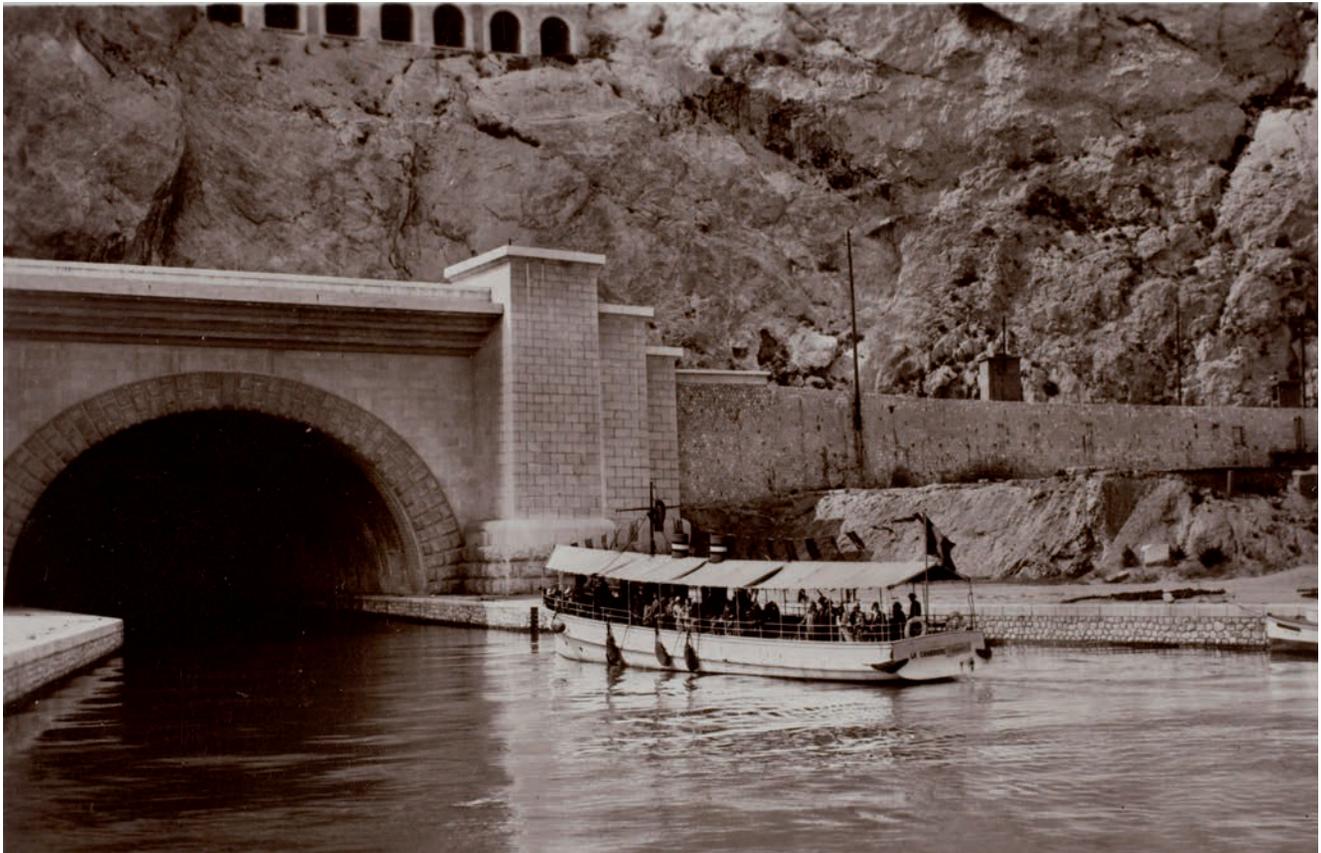
ascendante », lit-on dans un courrier de la Chambre de Commerce qui parle aussi de « rapide décroissance de l'activité commerciale de notre port ^[4] ».

Son président Augustin Féraud déclare pour 1892 une réduction de 700 000 tonnes du trafic portuaire en marchandises. Avec une baisse de ses activités de transit, de premier port européen, Marseille est passé en troisième position. Le canal est désormais jugé vital. D'autant que la concurrence est rude : « Gênes, Hambourg et Anvers rivalisent d'ardeur, multiplient les efforts et les sacrifices pour s'emparer des débouchés du continent européen dont la majeure partie nous avait été jusqu'alors réservée », rapporte encore A. Féraud ^[5].

Les Grands Travaux de Marseille, Carte postale, vers 1920. © Collection F. Revilla.



^[2] Olivier Lambert, « Le Tunnel du Rove » dans *Le Patrimoine industriel des Bouches-du-Rhône*, CCIAMP, 2000. ^[3] Rapport des ingénieurs du Service maritime lu par M. Biver le 14 avril 1882. ^[4] Lettre au ministre du Commerce et de l'Industrie, 29 janvier 1887. ^[5] Rapport du 5 juillet 1892.



Entrée du tunnel du Rove, vers 1930. © Musée d'Histoire de Marseille - MHM1995_10_3356_C

Comme le souligne O. Lambert, « *son hinterland s'est progressivement réduit après avoir rayonné jusqu'au centre de l'Europe* ». Contrairement aux pays nordiques qui ont encouragé un réseau commercial efficace de canaux, la France a abandonné sa politique de développement des transports par voies d'eau. Allemagne, Belgique, Hollande, Danemark, Royaume-Uni... ont dépensé des millions dans des aménagements portuaires modernes. A la voie d'eau doit aussi être associé le rail, transport plus rapide et moins coûteux. L'Europe est devenue un immense chantier. On creuse, on perce de toutes parts : tunnels du Mont-Cenis et du Brenner, tunnels ferroviaires du Saint-Gothard (1882) et du Simplon (1906). La liaison avec le Rhône est donc « la » solution, d'autant que la navigabilité du fleuve est à l'étude depuis les années 1880, « *principale*

revendication, en matière d'équipement, des milieux économiques marseillais », indique encore O. Lambert. Ce que la Chambre de Commerce martèle au ministre : « *Il est une œuvre dont la prompte réalisation peut transformer absolument la situation actuelle, si critique, si regrettable : c'est le canal de Marseille au Rhône* ».

Vers le Rhône par l'étang de Berre

L'étang de Berre est aussi dans la visée de la Chambre : « *15 000 hectares s'ajoutent d'un seul coup aux 225 hectares du port de Marseille, et voilà affirmée pour des siècles la possibilité d'extension de notre domaine portuaire et industriel* ^[6] ». Le *Petit Provençal* du 15 août 1894 parla d'un « *scandale économique* » dans la non-utilisation

de l'étang. Le tunnel du Rove entre donc dans la restructuration programmée du tissu industriel marseillais et dans celui des rives de l'étang, Martigues-Berre en particulier. Le conseil municipal de Gignac n'écrit-il pas que « *cette nouvelle voie de navigation procurerait de grands avantages aux habitants de la commune, au point de vue de la commodité des transports et de la facilité de l'écoulement des produits agricoles de la contrée* ^[7] » ? Les petits villages, Le Rove, Châteauneuf-les-Martigues, Marignane... sont à l'unisson.

A l'Estaque aussi, le chantier signifie embauches. L'accueil de milliers d'ouvriers réjouit les commerçants. Avec le début du chantier en 1910, comme les petites communes de l'étang de Berre, Marseille attend beaucoup du tunnel du Rove et du canal vers le Rhône. La fin des travaux et l'inauguration de 1927 seront accueillies avec joie.

[6] Hubert Giraud, *Le Parlement et l'Opinion*, 1916. L'annexion au domaine portuaire aura lieu en 1919. [7] Gignac-La Nerthe, registre des délibérations du conseil municipal, 25 août 1892.



Vue prise au centre de la cour-chemin, en direction du Sud. De part et d'autre, les barres parallèles des logis. Au fond, la courée est fermée par un muret surplombant la dénivellation du terrain.
© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur - Inventaire général - Marc Heller, 2000

DE LA COURÉE AU BIDONVILLE :

*panorama du logement
ouvrier à l'Estaque*

Par Marine Amador,
historienne

Aujourd'hui encore, l'Estaque conserve les traces de son passé industriel. Des traces inscrites dans son tissu urbain qui se laissent entrevoir au détour d'une rue, comme la « montée des Usines », ou à l'approche d'immeubles, comme la cité Kuhlmann. Preuve que le logement ouvrier continue de marquer l'histoire de ce quartier où maisons villageoises, courées et anciennes cités ouvrières se côtoient.

A partir des années 1830, l'industrialisation se déploie progressivement en France. A l'Estaque, quartier villageois de pêcheurs, cet essor est rapide et modifie profondément le territoire en quelques décennies. Il se structure autour de trois activités : les tuileries-briqueteries, l'industrie chimique et la production de ciment^[1]. Trois activités qui transforment l'Estaque en une banlieue ouvrière.

[1] Xavier Daumalin, « L'Estaque à la Belle Epoque », p. 63-66 du présent numéro.

Les courées italiennes, une forme de logement originale

Entre 1850 et 1900, le nombre d'habitants de ce quartier passe de mille à environ cinq mille. Les entreprises emploient une main-d'œuvre majoritairement italienne qui se réunit au sein des courées, une forme d'« *habitat ouvrier non programmé* »^[2]. Si la courée existe dans d'autres villes, notamment dans les anciennes métropoles textiles du Nord, elle prend une forme originale à l'Estaque où les ouvriers italiens se sont inspirés des modèles architecturaux de leur pays^[3]. Ce type d'habitat se développe entre 1895 et 1930, s'implantant sur des terrains libres en lisière du tissu urbain^[4].

Encore visibles aujourd'hui, ces lieux se composent souvent de petites maisons individuelles accolées qui partagent la même toiture et ne montent pas sur plus d'un étage. Ils s'organisent autour d'une cour commune où sont installées les latrines, les lavoirs, ainsi qu'un point d'eau courante. Malgré des conditions de vie précaires, l'entraide et la solidarité semblent souder les habitants des courées qui étaient des ouvriers italiens, mais aussi espagnols, venus avec leur famille^[5].

L'émergence de ces espaces reste cependant floue, car certains industriels de l'Estaque disposaient de cités pour loger leurs ouvriers. On peut donc penser que ce sont les logiques de regroupement migratoire, le rejet du paternalisme ou le manque de place en cité ouvrière qui ont pu favoriser l'apparition des courées.

Les cités ouvrières, un modèle au succès limité

Au cours du XIX^e siècle, l'essor de l'industrialisation, de l'urbanisation et la montée du courant hygiéniste mettent en lumière les conditions de vie précaires des ouvriers. Leurs lieux de vie, jugés dangereux sur le plan sanitaire et moral, sont ainsi considérés comme une menace pour la ville. C'est ce mélange entre philanthropisme et quête de productivité qui donne naissance au paternalisme – bien qu'il en existe différentes formes – et aux cités ouvrières.

En Provence et à l'Estaque, les industries chimiques sont pionnières en ce domaine. A la fin du XIX^e siècle, la Compagnie des minerais Rio Tinto, devenue la Société des

La courée Mouraille vue depuis le viaduc des Riaux. Située en contrebas de la cimenterie, elle surplombe les maisons voisines. Son unique accès oblige à passer au pied du viaduc de la cimenterie.

© Région Provence-Alpes-Côte d'Azur - Inventaire général - Marc Heller, 2000



Produits Chimiques de Marseille l'Estaque, aurait fondé une première cité ouvrière, mais c'est à partir de la Grande Guerre que cette forme de logement se multiplie. Il y a d'abord la Société coloniale des chaux et ciments Portland qui crée la cité dite « *la Coloniale* », puis l'entreprise Kuhlmann, arrivée en 1916, qui fonde une cité homonyme. Elle est suivie par Peñarroya^[6] dans les années 1920. En comparaison avec d'autres structures, comme celle de l'usine belge Solvay à Salin-de-Giraud, le modèle de la cité ouvrière ne semble pas avoir triomphé à l'Estaque. Il apparaît comme éclaté et désordonné. En revanche, il a perduré, car aujourd'hui encore certaines des cités sont habitées.

Les bidonvilles face au déclin industriel

A partir des années 1950, l'industrie estaquéenne s'essouffle et les tuileries-briqueteries, symboles du rayonnement industriel, commencent à fermer. Les premiers bidonvilles font leur apparition et se développent sur les terrains laissés en friche par les industriels dont ils récupèrent le nom comme à la Campagne Fenouil^[7]. Si, dans une certaine mesure, ils représentent une nouvelle forme d'habitat ouvrier auto-construit, ils marquent surtout deux évolutions importantes dans le quartier de l'Estaque : le passage à une dominante migratoire maghrébine et l'amorce d'un déclin industriel.

[2] Marcel Roncayolo, *Les Grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1996. [3] Philippe Guignet, « Cours, courées et coronas. Contribution à un cadre lexicographique, typologique et chronologique de types d'habitat collectif emblématiques de la France du Nord », in *Revue du Nord*, n° 374, 2008, p. 29. [4] « La courée d'Annie Galves », enquête réalisée par l'association Ancreges : <https://ancrages.org/couree-annie-galves/> [5] « L'Inventaire à l'Estaque », enquête réalisée en 2016 par l'Inventaire du Patrimoine : <https://patrimimages.maregionsud.fr/itineraires/courees/histcouree.html> [6] Société minière et métallurgique qui rachète le terrain de Rio Tinto à l'Estaque en 1913. [7] Marine Amador, « Quand la population fait le bidonville. Le cas des Gitans de la Campagne Fenouil à Marseille (1960-1998) », in *Hommes & Migrations*, n° 1322, 2018, p. 158.



NOUS, LES ENFANTS DE MICHEL

Par Nadia Tighidet, reporter

En 1947, le bidonville de l'usine Michel, à Saint-André, accueillait son tout premier habitant, patriarche de la famille Oukkal. A 66 ans aujourd'hui, l'une de ses filles, Algia, raconte son enfance dans un four désaffecté, les joies de la vie en communauté parmi ces familles kabyles, les peines de l'inconfort et la résorption des lieux, en 1977.

J'ai grandi dans un four. Oui, un four désaffecté qu'on avait reconstitué tout près, pour cuire les tuiles de l'usine Michel, dans le Bassin de Séon. Exilé des montagnes de Petite Kabylie, appelé à « reconstruire la France », mon père s'y est installé en 1947 ; je suppose que son patron lui avait permis de dormir là, pour être au plus près de son

lieu de travail. Il n'était pas question d'y construire une vie, simplement d'y gagner quelques temps le pain de la famille restée en Algérie. Les années passent ainsi... Une vie se construit finalement et, renversement du destin, c'est ma mère qui fait le chemin jusqu'à mon père, leurs quatre premiers enfants sur un bateau sans billet de retour. Nous sommes en 1955 et un cinquième vient enrichir le foyer... C'est moi. On m'a appelée Algia.

Notre foyer est vaste à présent : autour du four, mon père a construit de spacieuses extensions et le besoin de main-d'œuvre ne faiblissant pas, je vois arriver de nouveaux visages, des cousins de mon père, leurs épouses, leurs enfants. On leur réserve un bout de terrain ; chacun y construit son habitat avec l'aide des autres, en récupérant les tuiles et les briques cassées qui ne serviraient pas à l'usine Michel ; un espace est même dévolu aux célibataires en transit. Une

bonne centaine de familles constitue désormais le bidonville, entouré par l'usine, un lac et un ruisseau. Le ruisseau de tous les dangers : nombre d'enfants s'y blessent ; l'un d'eux contracte même le choléra. La nouvelle inonde les médias et pour calmer les tensions, la mairie de Marseille organise l'arrivée de l'eau jusqu'à notre cour par de simples tuyaux.

C'est vrai, la vie ici manque de confort : nous nous éclairons à la lampe à pétrole ; nous nous chauffons au bois ou au charbon. A bien y penser, je crois que nous n'en souffrons pas ; nous sommes des enfants. Les enfants de Michel... J'ai vingt-et-un ans lorsque je me marie et quitte le bidonville qui sera évacué après la visite du président Giscard d'Estaing. Le tout premier habitant s'appelait Ali et c'était mon père, décédé l'année dernière à l'âge de cent ans, dans la ville qu'il n'aura depuis jamais quittée.

Rue Roger Chieusse à L'Estaque. Photographie de Jacques Windenberger © Archives départementales des Bouches-du-Rhône - 72Fi26/62



L'ESTAQUE, UN VILLAGE KABYLE À MARSEILLE (1950-1980)

Par Samia Chabani,
directrice de l'Association Ancrages

Au début du XX^e siècle, Marseille constitue une destination de travail pour de nombreux Algériens. Telle que la décrit l'historien Emile Temime, la migration kabyle est à la fois « précoce et durable »^[1]. Une terre d'embauchage pour les hommes, puis d'enracinement pour les familles, qui, dès les années 1950, arrivent en masse, anticipant les lois en faveur du regroupement familial^[2].

Entre 1954 et 1962, pendant la Guerre d'Algérie, l'immigration, loin de ralentir, s'accélère. La population algérienne en France passe au cours de la période de 220 000 à 350 000 personnes en métropole^[3]. En 1975, près de 60% des étrangers sont d'origine maghrébine. C'est le moment où la part des Algériens dans l'ensemble de la population étrangère est la plus importante. Depuis les années 1950, ils étaient durablement présents dans les principales entreprises marseillaises de la zone arrière-portuaire, les raffineries de Saint-Louis, l'huilerie Rocca Tassy-de Roux ou sur le port même.

A Marseille, les Kabyles proviennent de diverses régions berbérophones de l'Algérie. Si une grande partie des habitants actuels du 15^e arrondissement sont issus de la Haute Kabylie (Bouzeguène), l'essentiel des Kabyles du 16^e arrondissement, ayant notamment fait souche à l'Estaque, sont originaires de Basse Kabylie.

[1] Emile Temime, « Des Kabyles à Marseille. Une migration précoce et durable », *Confluences Méditerranée*, vol. 39, n°4, 2001. [2] Décret du 29 avril 1976. Après avoir mis fin à l'immigration pour motif économique en juillet 1974, le gouvernement Chirac autorise le regroupement familial sous plusieurs conditions (durée de résidence, ressources, logement, ordre public, santé). [3] *Migrance, histoire des migrations à Marseille, le choc de la décolonisation (1945-1990)*, Jean-Jacques Jordi, Abdelmalek Sayad, Emile Temime, Editions Jeanne Laffitte, 1991.

L'héritage berbère

L'historienne Karima Direche-Slimani, éclairant *l'Histoire de l'émigration kabyle en France au XX^e siècle* [4] évoque combien l'îlot Pasteur « est peut-être le seul endroit qui ait gardé la marque et l'empreinte physique d'une population berbère [...] petit quartier qui rassemble les structures d'un habitat typiquement kabyle, avec, comme première cellule sociale, l'akham, expression qui veut tout à la fois désigner la famille étendue et l'espace dans lequel elle évolue ».

A l'Estaque, l'identité berbère s'appuie largement sur les valeurs d'entraide. Venus s'établir avec dans leurs poches l'adresse d'un proche et l'assurance de trouver l'hospitalité, les Kabyles s'enracinent à l'instar de nombreuses communautés, en mobilisant les solidarités pour le travail comme pour le logement [5]. Dans les baraques du Bassin de Séon, de Lorette aux Riaux, en passant par l'emblématique Ilot Pasteur, l'entraide villageoise redessine durablement l'ancrage des douars d'origine. Les Kabyles de l'Estaque partagent avec leur coreligionnaires, l'identité berbère [6], tels que les Chaouis des Riaux, ou les Ath Smaïl de Lorette, de l'Usine Michel ou du Grand Camp.

Nous avons eu l'occasion de recueillir les récits d'exil des Iberbacen, les Marseillais descendants de Barbacha, commune située dans la wilaya de Béjaïa, au cœur de la vallée de la Soummam et dont sont originaires de nombreuses familles de l'îlot Pasteur. La plupart des anciens ont travaillé à la Société coloniale des chaux et ciments Portland, puis chez Lafarge [7]. Akli Tighilt (1928-2016) arrivé en France en 1950 y travaille comme manœuvre et occupe une baraque de l'îlot Pasteur avec sa famille.

L'engagement militant

En 1959, il est incarcéré au Camp du Larzac pour son engagement en faveur de l'indépendance de l'Algérie. L'exposition réalisée en 2008 par Ancrages [8] compte le témoignage de sa fille Ouardia Tighilt-Belarbi, native de l'Estaque, qui revient sur la vie des familles kabyles. L'un des premiers engagements de cette génération porte sur le droit de vivre dans des conditions dignes et l'accès au logement social dont la majorité est construite par les pères immigrés.

Dans le même esprit, en 1975, encore très jeune, Saliha Aïssani-Lebrache adresse une lettre au Président de la République pour l'alerter sur l'absence d'eau, d'électricité et de santé. Le 27 février 1975, Valéry Giscard d'Estaing se rend à Marseille et visite le bidonville de l'Usine Michel en

compagnie du maire Gaston Defferre et de Paul Dijoud, secrétaire d'Etat en charge de l'Immigration. L'événement contribue à améliorer les politiques de résorption des bidonvilles et d'accès au logement social des travailleurs immigrés avec leur famille.

De cette génération de jeunes, nés dans les bidonvilles du Bassin de Séon, on connaît plusieurs figures emblématiques, telles que celles de Zora Tachouaft ou de Kader Tighilt [9], militant de l'éducation populaire dont la voie ZAC Saumaty porte désormais le nom.

L'expression artistique et culturelle

Dans les années 1980, des associations culturelles se développent, dans le sillon des mouvements étudiants et ouvriers, dont le croisement structure le mouvement social de l'immigration. Une diversité de formes émerge, de la radio libre au festival, de la revendication linguistique à l'expression artistique. Une dynamique qui participe activement à la mise en avant de nouvelles personnalités berbéro-marseillaises. Parmi elles, Salima Iklef, fondatrice des ballets Gourayas, Merzouk Ferrat, fondateur de l'association culturelle Amazigh [10], Menouar Hamache, fondateur de l'association Sud Culture et du Festival Tamazgha, et aujourd'hui de nombreux élus... Une mosaïque d'associations dont la sauvegarde des archives constitue un enjeu pour témoigner de l'enracinement des Kabyles à Marseille en offrant des sources précieuses aux recherches à venir.

[4] Karima Direche-Slimani, *Histoire de l'émigration kabyle en France au XX^e siècle*, L'Harmattan, 1997 ; *Hommes et Migrations*, n°1213, mai-juin 1998.

[5] Marie-Françoise Attard-Maraninchi, *Le Panier Village corse à Marseille*, Autrement, Paris, 1997. [6] Ibn Khaldoun (trad. William Mac Guckin de Slane), *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, vol. I, Alger, Imprimerie du Gouvernement, 1852. [7] <https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/merimee/IA13001454> [8] Exposition *Genre, immigration et engagement, Portraits de femmes immigrées à Marseille*, Samia Chabani, Mathieu DoDuc, coproduction Archives Départementales des Bouches-du-Rhône. [9] 1962-2015 - <https://www.marseille.fr/fil-info/2020/01/decouvrez-les-nouveaux-noms-de-rue-attribues-en-conseil-municipal> [10] ACA créée en novembre 1993.



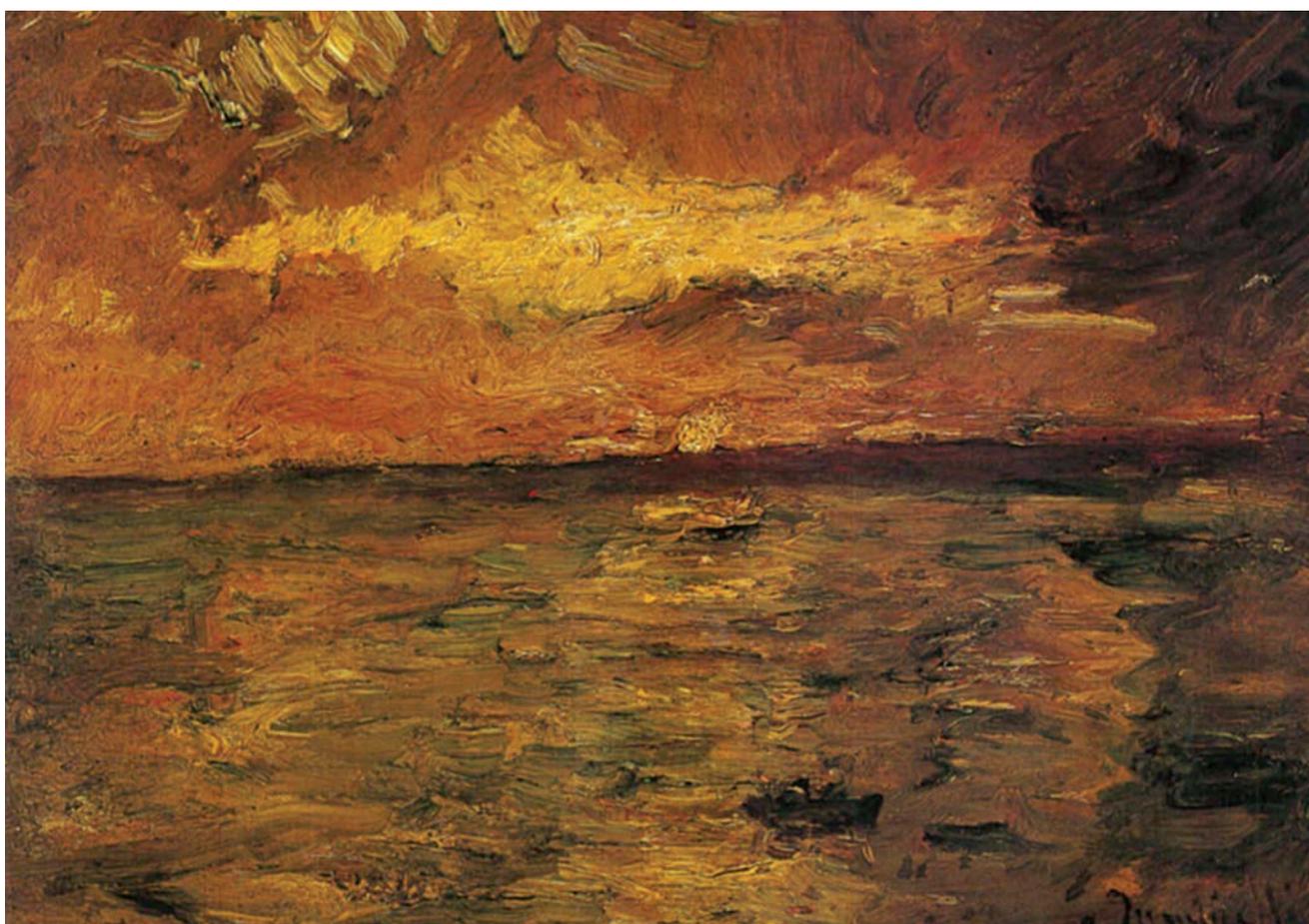


UNE SOURCE DE CRÉATION

Louis Tancini, *A l'Estaque*, vers
1990-1992. © Collection particulière

1883 : DEVANT L'ESTAQUE, MONTICELLI ET CÉZANNE

Par Alain Paire



|
79
|

Adolphe Monticelli, *Lever de soleil sur la mer*, 1879. Huile sur bois. © Collection privée

Monticelli est né en 1824, Cézanne vient au monde quinze années plus tard. Les historiens de l'art qui se sont passionnés pour Adolphe Monticelli – entre autres, Aaron Sheon, Charles et Mario Garibaldi, Jean-Roger Soubiran – s'accordent pour écrire que ces deux hommes se seraient rencontrés à Paris pendant les années 1860. Ils se lient d'amitié au Café Guerbois, dans les brasseries et les restaurants de l'époque ; la personne qui les aurait mis en relation serait le docteur Gachet.

Monticelli quitte définitivement Paris en 1870 ; Cézanne repasse par l'Estaque et par Marseille, revoit volontiers l'atelier de son ami. Ces hommes ont du tempérament, des comportements rustiques ; ce sont des solitaires qui frayent leurs chemins et ne se soucient pas vraiment de l'incompréhension de leurs contemporains. Qu'ils suivent des conceptions fort différentes quant à la peinture ne les empêche pas d'échanger et d'apprécier leurs œuvres respectives.

Adolphe Monticelli, *La roche percée*, huile sur bois. © Collection privée



Voici ce qu'écrivait à propos de leurs retrouvailles André Maglione, le fondateur du Cercle artistique de Marseille : « Son arrivée s'annonçait par du bruit dans les escaliers, des éclats de voix, presque des glapissements : tout à coup, sous une poussée vigoureuse, la porte s'ouvrait bruyamment. Cézanne se précipitait sur Monticelli, l'embrassait à l'étouffer, gesticulant avec ses grands bras et des gestes tout disloqués... Il enlevait un pardessus qui avait dû reluire sous Louis-Philippe et, tirant une vieille pipe, se mettait à fumer en regardant travailler le Maître. »

L'une des plus fortes séquences de leur amitié se situe dans le cours de l'année 1883. Monticelli a 59 ans, il s'éteindra trois années plus tard. Pendant tout un mois, les deux artistes ont joyeusement profité de leur liberté pour converser et peindre ensemble. Joachim Gasquet s'en souvenait, leurs randonnées s'orientent vers l'intérieur des terres et ne concernent pas directement les rivages de l'Estaque : « Sac au dos, ils partirent tous deux pour un mois, battirent, comme jadis il l'avait fait avec Zola tout le pays autour de Marseille et d'Aix. Pipes fumées au seuil des fermes, discussions interminables, pochades brossées par Monticelli tandis que Cézanne récitait de l'Apulée ou du Virgile ; Monticelli raffola de cette escapade, en garda un souvenir longtemps radieux »^[1].

Monticelli rejoint Cézanne dans une maison proche du Château-Bovis et de l'Estaque-Gare, un domicile ainsi qu'un point de vue que le Maître de la Sainte-Victoire décrit dans une lettre à Emile Zola, le 24 mai 1883 : « J'ai loué une petite maison avec jardin à l'Estaque juste au-dessus de la gare et au pied de la colline où les rochers commencent derrière moi avec les pins. [...] au soleil couchant, en montant sur les hauteurs, on a le beau panorama du fond de Marseille et des îles, le tout enveloppé sur le soir d'un effet très décoratif^[2] ».

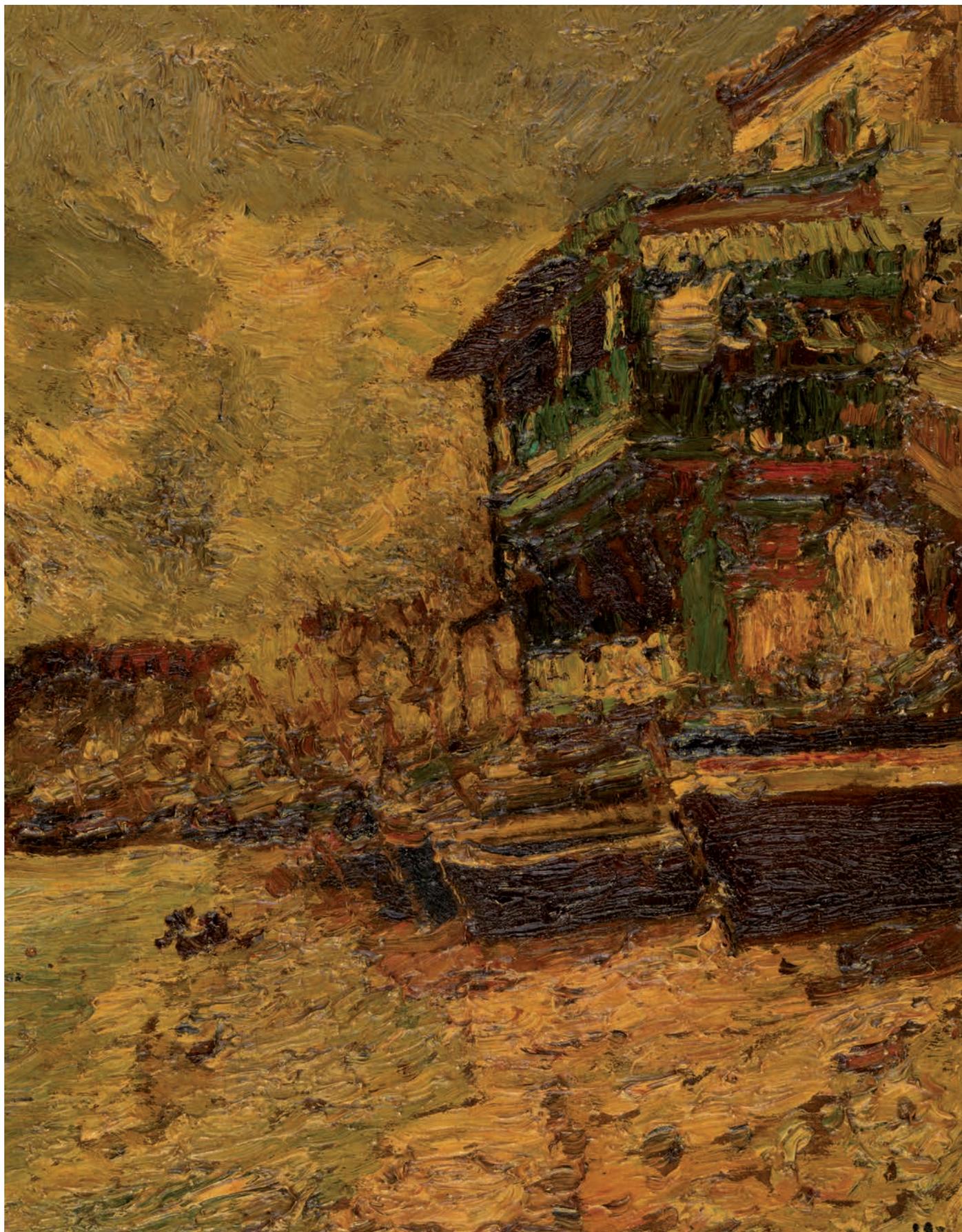
Pour ce qui concerne Monticelli, un petit nombre de tableaux directement issus de sa fréquentation de l'Estaque ont été repérés. Cinq d'entre eux figurent en page 123 du livre de Geneviève Blanc *Et si l'Estaque m'était contée*^[3] : à côté de deux huiles sur bois dont les reproductions figurent sur le présent article, *Le Restaurant Bernard à l'Estaque* et *Saint Henri, avant-port de l'Estaque*, on trouve une *Marine*, des *Voiliers* ainsi que des *Pêcheurs*, des panneaux et des couleurs qui n'ont presque rien de commun avec les toiles beaucoup plus nombreuses exécutées au même endroit par Cézanne. Les visions et les techniques de ces

deux peintres sont radicalement différentes : à partir de 1872, Cézanne s'est franchement écarté des rudesses et des emportements de la peinture « couillarde » de sa jeunesse. Sa palette s'est éclaircie, ses compositions sont stables : en face du devoir de vérité qu'exige le motif, sa conduite est évidemment exemplaire.

Par contre, chez Monticelli, en face de l'Estaque comme devant d'autres espaces de ses dernières années, à Cassis ou bien à Ganagobie, l'indiscipline et l'irrationalité prévalent largement, d'autres formes de vérité sont en jeu. Dans ses dernières œuvres qui sont souvent de grands chefs-d'œuvre, les éblouissements, les fissures, les stridences et les accidents se multiplient ; la maîtrise de la maçonnerie fait rarement défaut, les coups de brosse et l'usage du couteau apposé sur les planches de noyer ne manquent pas de brutalité, la solitude est à son comble.

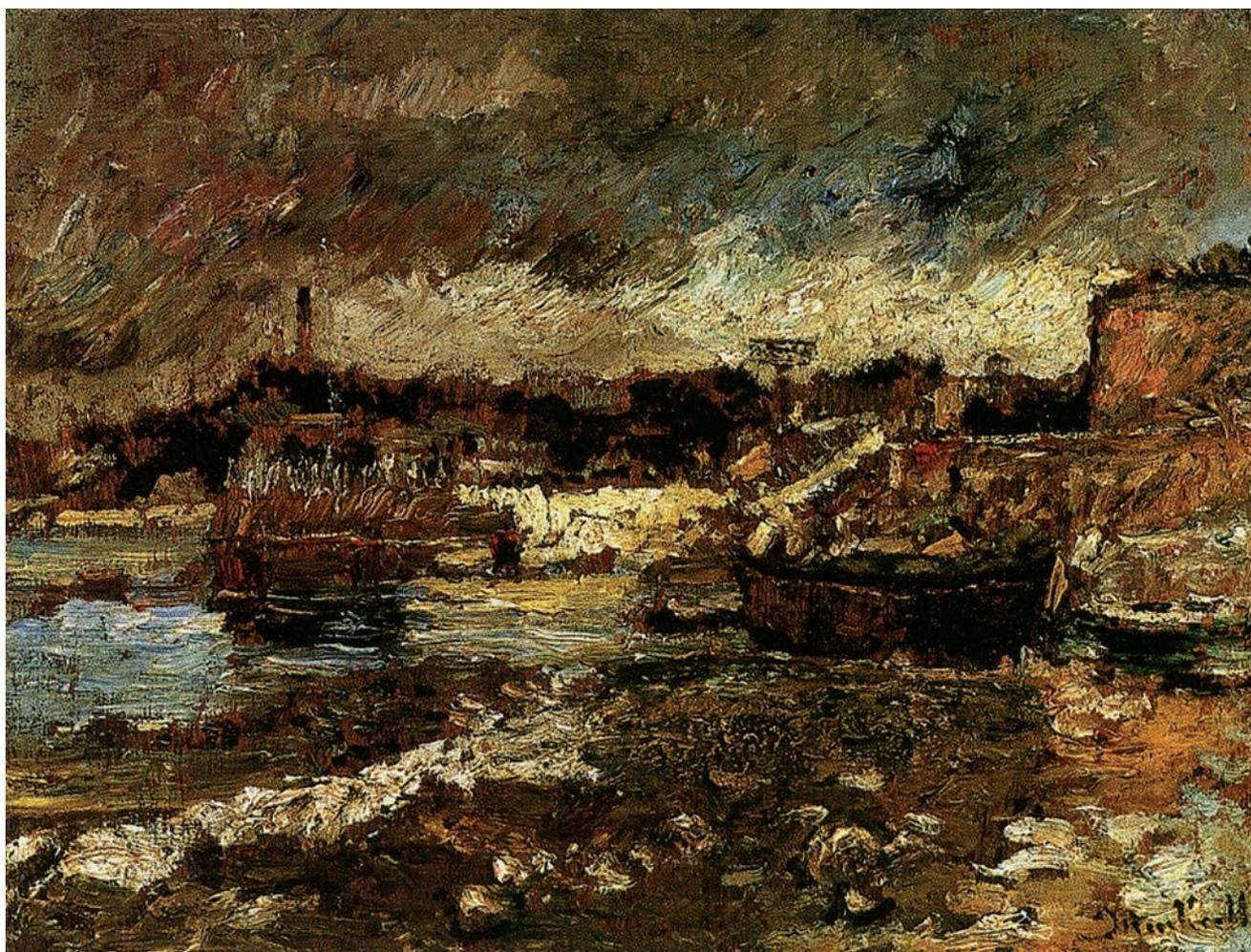
Pendant la grande exposition de juin-septembre 1994 conduite au Musée Cantini par Véronique Serrano et Nicolas Cendo *L'Estaque, naissance du paysage moderne 1870 – 1910*^[4], Monticelli et Cézanne étaient présents aux côtés des plus jeunes artistes – Braque, Derain, Dufy, Friesz – qui vinrent œuvrer dans les parages d'un petit port de pêche devenu site majeur de la peinture européenne. Deux panneaux de bois de Monticelli sont reproduits en pages 168-169 du catalogue qui garde mémoire de cet événement. A propos du premier tableau qu'on revoit sur la couverture de la monographie de Charles et Mario Garibaldi éditée en 1991 chez Skira, on pourra ergoter qu'il ne s'agit pas exactement, à la différence des cieux plombés de son voisin *Saint-Henri, avant-port*, d'une œuvre qui relève directement de l'Estaque.

[1] Joachim Gasquet, *Cézanne*, Les Éditions Bernheim-Jeune, édition de 1926, p. 77. [2] Paul Cézanne Emile Zola, *Lettres croisées 1858-1887*, NRF Gallimard, 2016, p. 402. [3] G. Blanc éditions, 2020. [4] Réunion des Musées nationaux – Musées de Marseille, 1994.



On estime que ce tableau fut peint en 1881 ou bien en 1882 ; la grotte et l'arche de *La Roche percée* n'existent plus, les constructions portuaires les ont défaits, on les situait en amont, du côté de la Joliette et de Mourepiane. Quand il décrivait ce panneau dans le catalogue de l'exposition de la Vieille Charité ^[5] d'octobre 1986 à janvier 1987, Aaron Sheon estimait que le sombre personnage « *en position de travail, avec un tableau sur ses genoux* » qu'on aperçoit dans une yole était une manière d'autoportrait. Avec cette peinture d'un deuil profond venu s'échouer parmi des couleurs d'une rare splendeur, on peut imaginer que Monticelli anticipait l'incertitude de son avenir, la trace troublante qu'il inscrira dans l'histoire de la peinture.

La Roche percée qui porte au maximum la singularité de son auteur ou bien la récente parution d'une étude de Jean-Roger Soubiran à propos de *La Dernière période de Monticelli* ^[6] nous aident pour mieux situer le mode d'apparition et l'exceptionnelle postérité d'un peintre dont les intuitions quant à son destin posthume ressemblaient à l'absence d'illusions que pouvait nourrir Stendhal : Monticelli pensait qu'on le découvrirait « *cinquante années* » après son décès. Vincent Van Gogh ne fut pas l'unique artiste qui l'aura pleinement reconnu. Plus tard, beaucoup plus tard, Chaïm Soutine, Willem de Kooning et Eugène Leroy suivirent ses traces et l'accompagnèrent.



Adolphe Monticelli, *Saint Henri, avant port de l'Estaque*, 1882-1883, huile sur bois. © Collection privée

^[5] Adolphe Monticelli, 1824-1886, Editions Jeanne Laffitte, 1986. ^[6] Article paru dans *Le Grand âge et ses œuvres ultimes XV^e- XXI^e siècles*, sous la direction de Diane H. Bodaert et Jean Gribinski, Presses Universitaires de Rennes, 2020.

Retour des pêcheurs de l'Estaque, chromolithographie, fin du XIX^e siècle. Un spectacle que M. et Mme Zola virent à maintes reprises lors de leurs promenades © Photographie Marie Caroll



EMILE ZOLA À L'ESTAQUE, *une nourriture du tonnerre de Dieu...*

Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille

Parisien de naissance, Aixois durant sa jeunesse, Emile Zola était un familier de Marseille. Il y vint à diverses reprises, séjournant en particulier dans le quartier de l'Estaque où il pouvait se livrer à son « pêché mignon » : la gourmandise, tout en écrivant. Là, il appréciait des produits naturels sortis des flots de la rade et de la terre des environs qui lui faisaient aimer la Provence mieux encore.

Marseille était une ville-port qu'il connaissait bien... Durant son enfance, il avait suivi ses parents à l'hôtel de la Méditerranée, rue de l'Arbre ; son père, François Zola, qui avait ouvert un cabinet d'ingénieur civil sur la Canebière de 1835 à 1842, y mourut prématurément le 27 mars 1847. N'accompagna-t-il pas ensuite sa mère Emilie rendant visite à son frère Alfred Aubert, malletier de profession ? Pour le jeune Emile, l'Estaque n'était encore qu'un nom de lieu où Paul Cézanne, son « camarade de collège », passait une partie de ses vacances. Ayant quitté Aix pour achever ses études à Paris en 1858, il retourna les deux étés suivants en Provence, qu'il considérait déjà comme « le pays de la bouillabaisse et de l'aïoli ». Il avait alors 18 ans.

« ces moments de misère noire », 1867

Zola ne semble être revenu à Marseille qu'en octobre 1867. Désormais, écrivain par passion, journaliste par raison, il doit avec sa seule plume faire vivre sa mère Emilie, mais aussi Alexandrine, sa nouvelle compagne. Confronté à des problèmes récurrents de trésorerie, il collabore à divers périodiques pour tenter d'améliorer leur existence commune. Comme il le révéla dix-sept ans plus tard : « Il n'y avait pas chez moi du pain tous

les jours. Or, dans un de ces moments de misère noire, le directeur d'une petite feuille marseillaise : Le Messenger de Provence, était venu me proposer une affaire, une idée à lui, sur laquelle il comptait lancer son journal. Il s'agissait d'écrire, sous ce titre : Les Mystères de Marseille, un roman dont il devait me fournir les éléments historiques. » Zola livre ainsi la genèse de ce drame, insistant sur l'aspect « alimentaire » de sa rédaction.

D'abord sous forme d'un feuilleton, né de la compilation de plusieurs faits divers, dont l'intrigue allait courir sur deux décennies dans la région marseillaise et pour partie à Séon-Saint-Henri, *Les Mystères* sont publiés à partir du 2 mars 1867. Soucieux d'améliorer l'état de ses finances, Zola pense augmenter la « rentabilité » de son écriture en associant à la publication du feuilleton celle ultérieure en volumes et le passage à la scène. Le théâtre nécessitant une réécriture avec d'importantes coupures et l'intégration de nouveaux personnages, il associe au travail d'adaptation son ami aixois Marius Roux.

Zola n'envisage la création de la pièce qu'à Marseille, allant jusqu'à y voir « une tentative énergique de décentralisation littéraire », mais il se méfie des agissements d'Emmanuel Bellevaut, le directeur du Théâtre du Gymnase qui avait accepté d'intégrer *Les Mystères* à sa saison. Aussi le 3 octobre 1867, il s'en vient assister aux répétitions dans une mise en scène de Félix Peisse. Après la « première » le samedi 5 octobre en présence du maire Antoine Bernex, trois représentations sont données jusqu'au 9 octobre, mais le succès n'est pas au rendez-vous. Rideau ! Zola revoit Cézanne à Aix, puis regagne Paris le 11.

Lui à qui cette commande avait « donné du pain à un des moments les plus désespérés » de son existence, dût saliver lorsqu'il évoqua avec son porte-plume les restaurants du Pharo dans les années 1840, dont le (premier) restaurant nommé La Réserve, à l'emplacement de l'ancien vivier du fort Saint-Nicolas. Là, un de ses héros, le maître-portefaix Sauvaire, y déjeunait, mangeant « des clovisses, une bouillabaisse, du thon... Il continua d'énumérer une dizaine de mets avec un orgueil d'enfant. Il était tout fier de s'être donné une indigestion ».

Lors du séjour marseillais de l'auteur, en imaginant la minceur de son portefeuille, on peut douter qu'il soit allé à La Réserve du cuisinier Roubion, d'autant que l'établissement avait depuis été déplacé sur la Corniche ; cependant Zola fut certainement invité par Bellevaut à proximité du Gymnase, ainsi à la Maison Dorée de Jules Beure, rue Noailles, là où le cuisinier Meyrard mit au point la recette de la tapenade, ou encore au restaurant Pascal, « maison tenue de père en fils depuis 1823 » - « spécialités marseillaises », place Thiers.

Le roman en trois tomes sortit enfin de l'Imprimerie nouvelle A. Arnaud, rue Vacon. Certains y verront « l'acte de naissance du naturalisme de Zola », mais pour lui, ainsi qu'il le dira : « Ah ! Cette année 1867, ça été la plus misérable de ma vie pauvre. » La situation s'améliore ensuite pour un tel bourreau de travail. Au seul pain consommé au quotidien ont succédé des menus variés. Zola retrouve ses amis provençaux présents dans la capitale lors de parties de campagne dans une maison louée à Benneceourt, sur la rive droite de la Seine.

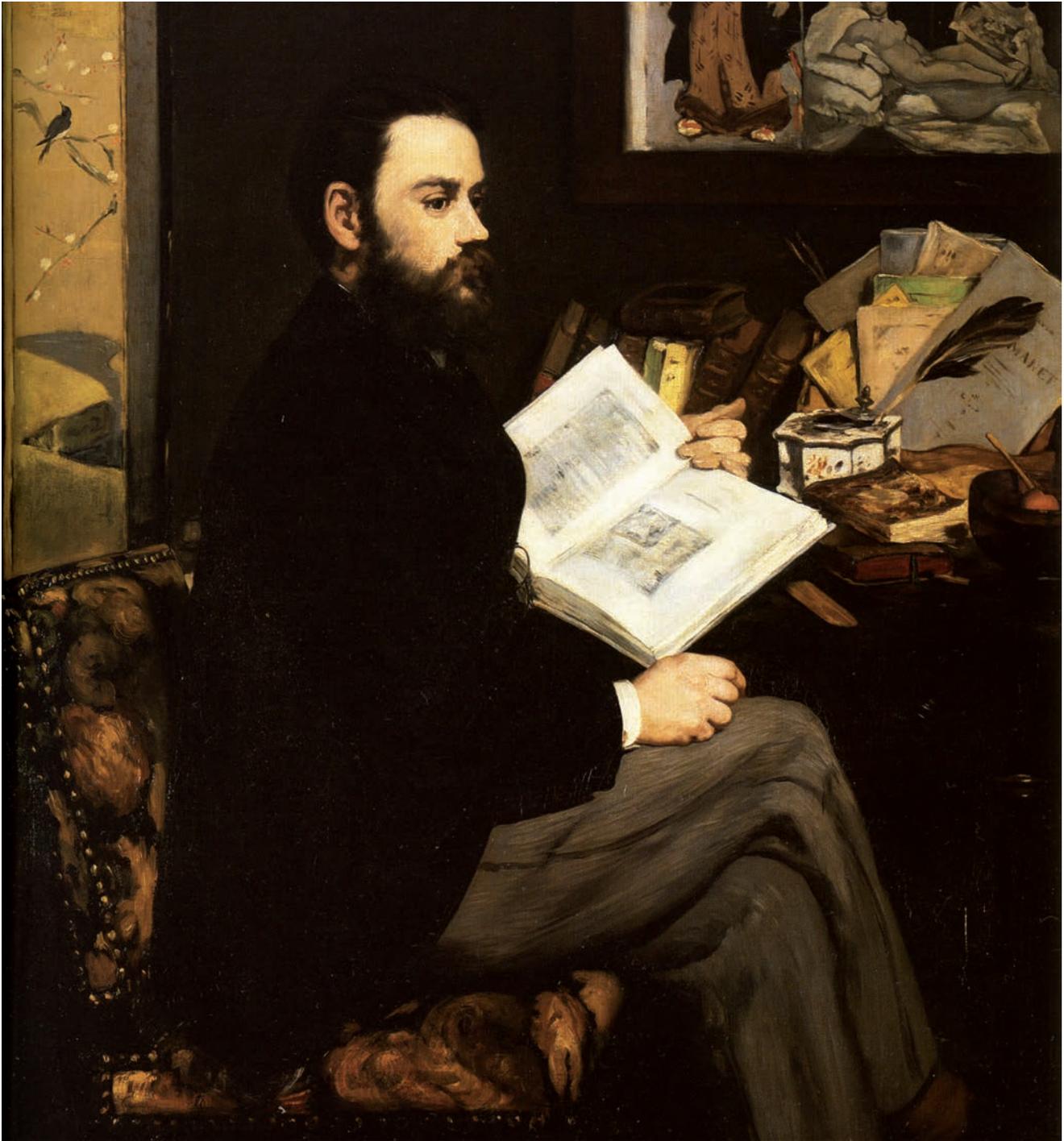
Les invités arrivent comme il se doit avec des cadeaux, selon leurs moyens. L'un d'eux a été conservé : un paysage peint montrant des usines fumantes à l'Estaque et portant la mention postérieure : « Aquarelle faite spécialement pour une table à ouvrage appartenant à Madame Alexandrine-Emile Zola par M. Paul Cézanne en avril 1869. Certifié par moi Alex. Emile Zola ». La vision paradoxale d'une banlieue marquée par l'industrialisation ; une drôle d'invitation au voyage...

« je ne veux pas diminuer ma bourse », 1870

Après la défaite de Sedan, l'approche de l'armée prussienne pousse Zola vers le Sud. Il l'annonce à Edmond de Goncourt le 7 septembre, jour de son départ : « ma femme est tellement effrayée que je me décide à l'éloigner. Je l'accompagne ! ». Il ne reviendra à Paris que le 14 mars 1871... Aux côtés d'Alexandrine, épousée le 31 mai 1870, on trouve sa mère Emilie et leur chien. La quête d'argent reste le principal souci de l'écrivain. Descendue en gare Saint-Charles, le 8 septembre, la famille Zola retrouve quelques heures plus tard à l'Estaque un Cézanne « réfractaire » aux obligations militaires et sa compagne Hortense dans la maison que sa mère Elisabeth loue depuis longtemps sur la place de l'église Saint-Pierre-ès-liens.

Ainsi les Zola peuvent se loger chez un marchand de vin, un bien modeste asile en vérité ! Les temps comme les moyens ne se prêtent guère à festoyer au restaurant des Bains de mer. Des aliments simples, achetés au village et préparés par ces dames de Paris, suffisent à la « pot-bouille » accompagnée de vins rouges ordinaires et de blancs secs, en particulier des côteaux de Saint-Henri et Saint-André. Très vite, se sentant à l'écart, loin du centre-ville, de l'agitation politique et des journaux, Zola quitte la tranquille Estaque pour installer les siens « 15, rue Haxo, au troisième ». Sans économies, il lui faut se remettre au travail. En raison de ses engagements passés comme polémiste et homme de gauche, il se plaît à espérer un poste dans l'administration de la nouvelle République et pourquoi pas de sous-préfet à Aix !

Portrait d'Emile Zola par Edouard Manet, 1868, huile sur toile, tableau que l'écrivain emporta avec lui à Marseille en 1870, de crainte qu'il ne disparaisse lors du siège de Paris. © Photo RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / photographie Hervé Lewandowski



En attendant, à défaut d'intégrer l'équipe rédactionnelle du *Sémaphore de Marseille*, rue Venture, ou celle du *Peuple*, rue Moustier, Zola propose à Marius Roux de créer « un petit journal à Marseille, pendant notre villégiature forcée. Cela occupera utilement notre temps. » Ce quotidien républicain de tendance radicale s'appellera *La Marseillaise*. Vers le 21 septembre, Roux et Zola proposent à Léopold Arnaud d'imprimer ce journal. Ce qui fut fait le 27 avec un tirage pouvant aller jusqu'à dix-mille exemplaires, les bureaux étant situés rue des Augustins. Une fois encore, le succès

n'est pas au rendez-vous ; les ventes ne suivent pas. Leurs finances en berne, le 1^{er} novembre, les deux associés cèdent la propriété de *La Marseillaise*, tout en gardant sa direction moyennant un salaire mensuel.

Zola doit se rendre à Bordeaux où s'est repliée la délégation du gouvernement de la Défense Nationale; il part seul le 11 décembre 1870. Le 17, *La Marseillaise* cesse de paraître. En attendant de rejoindre leur cher Emile et malgré leur dénuement, Emilie avait tenu à préparer une brandade qu'Alexandrine qualifia de « *bonne au-dessus de toute*

expression ». A Marseille comme à Bordeaux, les Zola n'auront pas eu à manger des chiens et des rats, voire les éléphants du Jardin des plantes comme certains Parisiens durant le siège ! Le départ des deux femmes s'effectue le soir du 24 décembre ; pour elles, ce fut une triste veillée de Noël avec quelques aliments emportés, avant qu'elles n'arrivent à Bordeaux, retardées par les conditions météorologiques, dans la nuit du 26 au 27...

« je baffre avec un véritable attendrissement », 1877

S'ajoutant à ses collaborations journalistiques, le succès de *L'Assommoir* paru en janvier 1877 a apporté à Zola l'aisance tant espérée. Il est resté lié au *Sémaphore de Marseille* auquel il a envoyé depuis le 17 février 1871 une « *Lettre de Paris* » quasi-quotidienne, soit plus de 1800 articles en un peu moins de sept ans, certes sans signature, mais rétribués. Zola souhaite trouver un « *refuge* » pour de longues vacances. A certains de ses correspondants, il dit vouloir fuir Paris et se « *chercher pour écrire en paix un roman* » et à d'autres que la santé de sa femme exige un séjour dans le Midi. Cette retraite sera l'Estaque ! Zola entend ainsi concilier les besoins de sa conscience d'auteur, les obligations de sa vie privée et... la satisfaction de goûter aux nourritures méditerranéennes sans retenue. Ainsi qu'il s'en était ouvert à son collègue Piotr Boborykine l'année précédente : « *je ne me connais qu'un vice : j'aime bien manger. Mais un tel aveu peut sembler vaniteux.* »

Ayant loué une petite maison près du rivage, Zola arrive avec les siens le 27 mai, trouvant là « *une installation assez primitive* ». Un mois plus tard, il confie à Ivan Tourgueniev le 29 juin : « *Je suis ici très isolé, dans un beau pays, au bord de la mer. Je fais de longues promenades sous les pins. Je mange des bouille-à-baisse prodigieuses. Je me nourris de coquillages. Et je travaille beaucoup.* » A Edmond de Goncourt, le 23 juillet, il avoue : « *Le pays ici est très beau, du moins j'y ai grandi et je l'aime. Mais ce qui me perdra, ce sont la bouille-à-baisse, la cuisine au piment, les coquillages et un tas de saletés exquis dont je mange sans mesure. Je crois fort que ce sont ces bonnes choses qui m'ont mis sur dos. Aussi je me méfie un peu maintenant.* »

Zola continue pourtant à se revendiquer gourmand, ainsi le 3 août à Joris-Karl Huysmans : « *Au demeurant, je mange très bien, c'est mon gros défaut. Il y a des choses exquis, inconnues à Paris, auxquelles je n'avais plus goûté depuis des années, des fruits, des plats assaisonnés d'une certaine façon, des coquillages surtout, dont je baffre avec un véritable attendrissement. Ajoutez que le paysage est plein de souvenirs pour moi, que le soleil et le ciel sont de vieux*

amis, que certaines odeurs d'herbes me rappellent des joies anciennes et vous comprendrez que la bête en moi est extrêmement heureuse. »

Fidèle à sa devise *Nulla dies sine linea*, Zola s'est attaqué à la rédaction du roman *Une Page d'amour*, le huitième volume des Rougon-Macquart, tout en continuant d'envoyer des chroniques mensuelles et en collaborant à l'adaptation théâtrale de *L'Assommoir*. L'« *apprenti dramatique* » marseillais Signoret l'invite à une bouillabaisse chez Roubion ; ses amis Marguery, Alexis, Coste le retrouvent à l'Estaque, l'occasion de manger « *comme des curés* » : « *Voilà tout le côté mondain de ma villégiature* ». A Gustave Flaubert, le 17 septembre, il précise encore : « *des coquillages, mon ami, des bouillabaises, une nourriture du tonnerre de Dieu qui me souffle du feu dans le corps. J'avoue même que j'ai abusé de toutes ces bonnes choses ; j'ai dû garder le lit quelques jours. Les fruits m'ont remis, des pêches magnifiques, puis les figues et le raisin.* »

A lire sa correspondance, la ripaille ne fait pas peur à Zola. Alla-t-il dîner à l'auberge du Château Fallet avec sa réserve de poissons vivants, chez Alphonse Thomas des Bains de mer, ou au restaurant de Cyrille Mistral, les lettres sauvegardées ne le révèlent pas. Parmi les spécialités liées à ce terroir provençal, outre la bouillabaisse, on relevait, riches de leurs saveurs, la sole grillée Saint-Henry, la dorade à la Saint-Henri, les seiches à la façon de l'Estaque et l'omelette à la brousse du Rove. Ce séjour inspira la nouvelle intitulée *Nais Micoulin*. On y trouve en particulier la description de la préparation en plein-air d'une « *soupe au poisson classique* », « *dont les pêcheurs se transmettent la recette de père en fils. C'était une bouillabaisse terrible, fortement poivrée, terriblement parfumée d'ail écrasé.* » Du vécu... Un régal pour l'homme de lettres. Sa villégiature se prolongea jusqu'au 27 octobre 1877.

Lors de son dernier passage à Marseille le 17 septembre 1892, lors d'un « *simple voyage d'agrément* » le conduisant en plusieurs étapes de Lourdes à Gênes, l'écrivain naturaliste devenu riche ne pouvait « *descendre* » avec son épouse qu'au Grand Hôtel Noailles, comme les célébrités d'alors se devaient de le faire. Cette halte de trois jours non loin du Théâtre du Gymnase dut raviver bien des souvenirs... En septembre, le cuisinier Marius Morard, un ancien de La Réserve devenu le chef de l'un des meilleurs restaurants appelé Le Rosbif, pouvait proposer ce qu'il appelait un « *Dîner à l'Estaque* » comportant « *clovisses, praires, oursins Sauternes, bouillabaisse, rougets en caisse, perdrix aux choux Médoc, côtelettes en papillotes, becs-fins rôtis, salade de chicorée, petit-pois de Saint-Eugène à la française, compote de pêches Champagne, dessert, café, moka, fine champagne* »... Un menu dont l'abondance n'aurait pas rebuté M. et Mme Zola !

Affiche d'Albert Dubout, 1945. © Collection privée

NAÏS, DE ZOLA À PAGNOL

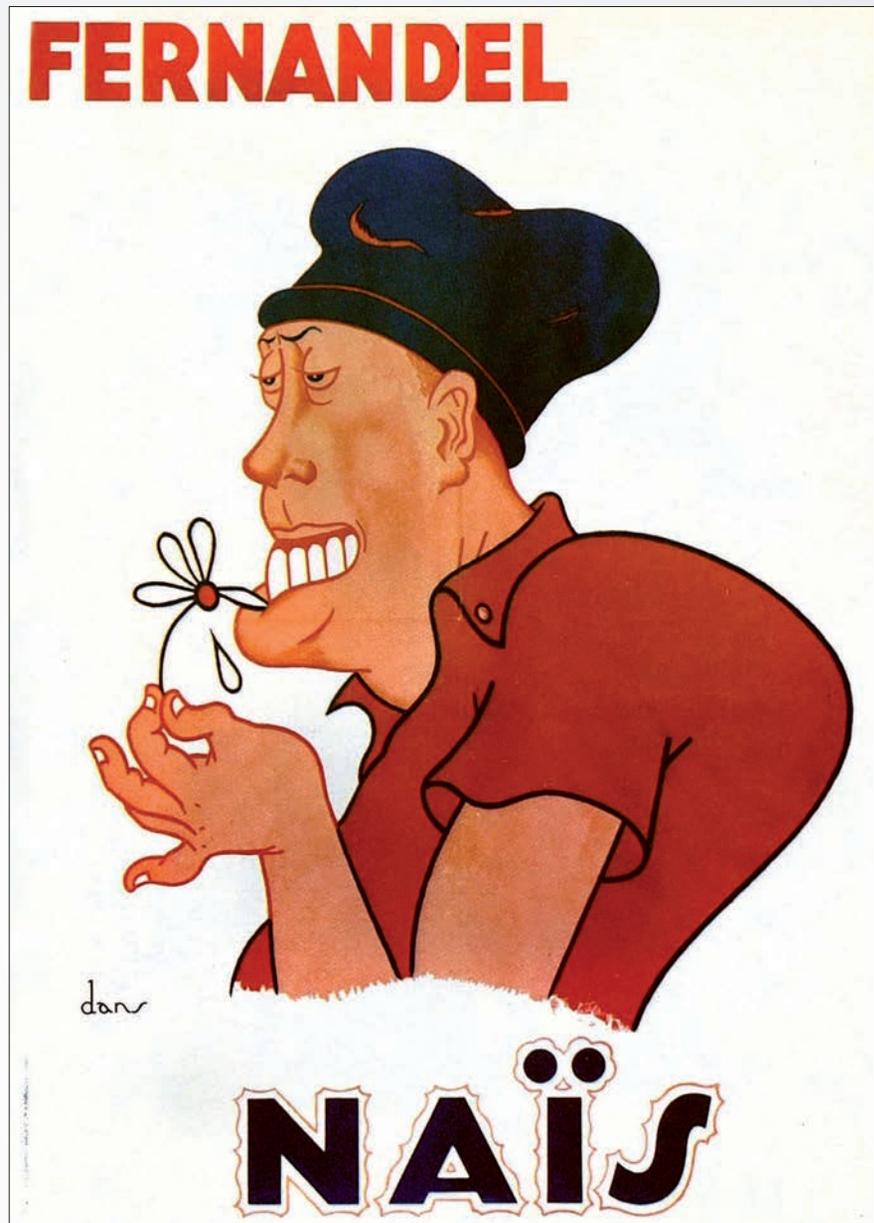
Par Jeanne Baumberger

Si l'on voit bien ce qui lie Pagnol à Giono, il faut en revanche avoir un sacré goût du paradoxe pour l'associer à Zola ! Ces deux-là gravitent dans des univers si éloignés qu'on peut se demander ce qui a poussé Pagnol à adapter au cinéma Naïs Micoulin. Certes, cette nouvelle, écrite par le père du naturalisme en 1877, se déroule presque entièrement à l'Estaque... Donc, au sein de ce territoire provençal que lui-même a arpenté de film en film. Mais la vraie raison est à chercher ailleurs que dans la géographie !

DÉBOIRES DE GUERRE

Tout commence, la guerre à peine finie, quand un monteur chevronné, Raymond Leboursier, décide de passer à la mise en scène. Il lit *Naïs Micoulin* et conclut qu'on peut en tirer un film formidable. Assez vite, justement à cause de l'ancrage méridional du récit, il pense que l'apport de Marcel Pagnol serait un atout décisif. Il sollicite l'écrivain-cinéaste, qui, lui, sort à peine d'une période noire.

Quatre ans plus tôt, dans un pays dévasté par le conflit, le tournage de la *Prière aux étoiles* a viré au cauchemar : à la pénurie de pellicule, aux coupures d'électricité incessantes, aux relations houleuses avec sa compagne de l'époque - et vedette du film - Josette Day, sont venues s'ajouter les pressions



de la Continental^[1] et des services de la propagande de Vichy pour qu'il mette à disposition et son talent et ses studios marseillais. Alors, un jour, Pagnol, à bout de nerfs, a détruit à la hache les bobines du film encore inachevé ; puis il a vendu ses studios à la Gaumont et s'est retiré dans son domaine de La Gaude.

En 1945, le projet de Leboursier arrive à point nommé. Outre que le cinéma lui manque, Pagnol voit en *Naïs* la

possibilité de donner un grand rôle à Jacqueline Bouvier, la jeune actrice dont il vient de tomber éperdument amoureux. Et il va littéralement phagocyter le film ! Non content de le produire, d'en écrire le scénario, d'imposer ses fidèles à la technique^[2] comme au casting (Fernandel, Poupon, Pellegrin, Blavette), il est omniprésent sur le plateau et intervient en permanence dans la mise en scène du malheureux Leboursier.

[1] Cette société de production, de droit français, mais à capitaux allemands, initiée par Goebbels pour produire des films de qualité, a été très puissante et active pendant l'Occupation. L'attitude de la profession vis-à-vis de la Continental reflète bien la confusion de l'époque. Certains comme Prévert ou Pagnol refusèrent d'y collaborer, mais beaucoup, tels Raimu et Fernandel, poussés par le désir de tourner, acceptèrent ses propositions, pour des films exempts de propagande nazie, il est vrai. [2] Tous les intérieurs seront tournés dans les studios de Marseille qu'il a récupérés.

CASSIS BEAUCOUP, L'ESTAQUE UN PEU

Le résultat est « *pagnolissime* » ! Si l'on y retrouve, peu ou prou, la trame imaginée par Zola, c'est sans doute parce qu'elle repose sur une figure qui hante toute son œuvre : celle du père dominateur et possessif. Mais le naturalisme originel s'y dissout dans le mélodrame. *Naïs* n'est plus une brune beauté plébéienne, mais une jeune femme blonde et gracile. Toine le bossu, personnage à peine esquissé chez Zola, occupe ici le premier plan. Et la fin, sinon heureuse, du moins ouverte, s'écarte résolument du tragique cynisme de la nouvelle. En fait, le film est pratiquement une variation d'*Angèle* ou de *La Fille du puisatier*,

voire une synthèse des deux. Comme si Pagnol avait voulu reprendre les choses là où il les avait laissées avant guerre...

Et l'Estaque dans tout ça ? Zola en avait fait un personnage à part entière, le reflet exacerbé de passions maudites. Dans le film, rien de tel ! Certes, Pagnol y a tourné deux scènes absolument formidables, en ouverture. La première surtout, qui nous fait pénétrer dans une tuilerie de Mourepiane, probablement celle qui se trouvait à l'angle du bd Grawitz et du chemin du Littoral (Mme Geneviève Blanc pense l'avoir identifiée grâce au seul élément subsistant : les deux piliers crénelés en briques qui encadraient le portail d'entrée). On y voit d'abord un Fernandel particulièrement « *engatsé* », aux prises avec la puissante chaîne de fabrication,

puis, en une reprise affectueuse de *La Sortie des usines Lumière*, les ouvriers quittant les lieux à la fin de journée. Mais, dans *Naïs*, rien ne vient préciser le lieu de l'action, et l'Estaque n'est jamais citée. Sans doute volontairement. Car les extérieurs, et ils sont nombreux, ont été tournés à Cassis (Et, pour quelques plans, à Sanary.) Est-ce parce qu'en 1945 l'Estaque n'offrait déjà plus le côté « Provence rurale, sauvage et éternelle », nécessaire à l'histoire et cher à son cœur ? Ou parce que dans le « petit paradis » cassidain Pagnol pouvait facilement retrouver le rythme légendairement nonchalant de ses tournages, alternance de prises de vues, de parties de boules et d'apéros entre copains ? *Les deux, mon général !*



Affiche d'Albert Dubout, 1945. © Collection particulière

De Paul Reynier
à Saint-Pol-Roux,
SAINT-HENRI
EN POÉSIE

Par Georges Reynaud,
historien

Si le premier, sans attaches avec Séon, a chanté Saint-Henri en lumineux alexandrins, le second, qui y puisait ses racines, l'a évoqué en vers libres et en prose à maintes reprises dans son œuvre solaire, malgré un exil volontaire en Bretagne.

Paul Reynier (1832-1856)

Le 10 mai 1832 naît au 12, rue du Coq, Paul Aimé Jean-Baptiste Reynier, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Rose Belliard. Instituteur, puis conservateur de la Bibliothèque municipale, Jean-Baptiste se charge de l'instruction de Paul jusqu'à l'âge de 13 ans avant de le scolariser au collège du Sacré-Cœur où l'adolescent s'avère un brillant élève. Auteur de poèmes français et latins dès l'âge de 16 ans, ses vers sont couronnés sept fois aux Jeux Floraux (1851-1856). Devenu en 1853 secrétaire du docteur Clot-Bey, il le suit dans ses déplacements en Europe, puis en Egypte où il séjourne cinq mois (novembre 1854 - mars 1855), se joignant, poussé par de Lesseps, aux ingénieurs qui évaluent la faisabilité du canal de Suez.

Lors d'un voyage dans le Dauphiné, il écrit : « Pendant que le wagon qui nous emportait vers Valence passait devant le village de Saint-Henri, j'ai conçu le plan d'un poème dans lequel je veux faire entrer la description des principaux sites marseillais. Il aura quatre chants : Saint-Henri, les Aygalades, Endoume, Notre-Dame de la Garde. » Seul le premier sera recueilli^[1] après son décès, survenu prématurément à Paris le 11 mars 1856, six jours seulement après son élection à l'Académie de Marseille.

Paul Guigou, Baie de Marseille, Saint-Henri, 1868. © Collection particulière



Saint-Henri

*Saint-Henri ! de pêcheurs pittoresque hameau !
Sa campagne n'a pas de verdoyant manteau,
Ce n'est qu'un sol pierreux, d'une ingrate culture,
Mais l'onde l'environne, éclatante ceinture.
Nos aïeux d'Ionie, en leur climat si doux,
Du charme de ces lieux eussent été jaloux.
Ces îlots, découpant leurs crêtes dentelées
Sur le saphir uni des liquides vallées,
Ces côtes repliant leurs bras hospitaliers,
Ce flux lent et paisible aux retours réguliers,
Ce ciel bleu d'où descend une clarté sereine,
Ces filets séchant au soleil, sur l'arène,
Où s'allonge parfois un vieillard endormi,
Ces esquifs sur le bord retirés à demi,
Ou déployant au vent, gracieuses nacelles,
Leurs voiles qui, sur l'eau, s'enflent comme des ailes,
Ces treilles où, le soir, sous la vigne en festons,
Résonne un joyeux bruit de coupes, de chansons,
Ces vierges dont le front, bruni par la lumière,
Garde du type grec l'élégance première,
Que l'on rencontre autour des sources du chemin,
En canéphore antique, une urne sur la main,
Ces fiers adolescents qui, penchés sur les rames,
De leurs coups mesurés font écumer les lames,
Ces mères, au grand air, sous des langes d'azur,
Berçant leurs nourrissons abreuvés de lait pur,
Ce soleil éclatant, ce ciel bleu, tout rappelle
L'ionique berceau, la Grèce maternelle.
Un coteau couronné de pins, un vert coteau
Abrite le village et s'incline vers l'eau.
Là fleurit le genêt, le thym aromatique ;
C'est là que, poursuivant un rêve poétique,
Mesurant du regard l'immensité des flots,
Souvent d'un vers ému j'ai frappé les échos...*

[1] Œuvres choisies de Paul Reynier... éditées par l'abbé Bayle, Marseille, 1856, p. 29-30.

Saint-Paul-Roux,
bois gravé de Félix
Vallotton, 1898.
© Collection privée



Saint-Pol-Roux (1861-1940)

Issu d'une famille Hours, essaimée de Saint-Julien-le-Montagnier à Séon dès 1760, Pierre Paul Roux naît à Saint-Henri^[2] le 15 janvier 1861, fils d'Alexis, fabricant tuilier, et d'Euphrosine Lieutaud. Baptisé le surlendemain, il reçoit le prénom de son oncle et parrain Pierre Roux et celui de Saint Paul ermite dont c'est la fête. Deuxième d'une fratrie de cinq garçons, il entame ses études chez les Frères du quartier avant de les poursuivre à l'Institution Notre-Dame des Minimes de Lyon. Bachelier en octobre 1880, puis engagé pour un an dans l'armée, il gagne ensuite Paris pour y faire son droit, se vouant en fait à la poésie. Dès ses quinze ans, il avait écrit un drame en trois actes, *Raphaëlo le pèlerin*, signé « Paul Saint-Henry » et créé pour l'inauguration du Cercle catholique du quartier^[3]. Suit entre 1882 et 1884 une demi-douzaine de plaquettes poétiques, tandis que leur auteur se lie dans la capitale avec de nombreux écrivains. Avec cinq d'entre eux, il fonde en 1886 la revue *La Pléiade*, précurseur du *Mercur de France*.

Ayant adopté dès 1891 sa signature « Saint-Pol-Roux », passant du symbolisme au « magnificisme », première formule de l'idéoréalisme qu'il développera durant toute sa vie, il donne, deux ans plus tard, le premier volume des *Reposoirs de la procession*, qui en comportera trois, regroupant 135 poèmes. Si son drame *La Dame à la faulx* (1899), qu'il considérait comme son œuvre maîtresse, ne sera jamais monté, le public applaudira le livret du roman musical *Louise* (1900) mis en musique par Gustave Charpentier, auquel le poète avait cédé ses droits. Établi avec sa femme et ses trois enfants à Roscanvel, puis à Camaret à partir de 1898, il y écrit en quarante ans, dans son manoir de Coecilian, une œuvre abondante^[4]. À la suite d'une tragédie survenue au manoir dès les premiers jours de l'occupation allemande, il meurt à l'hôpital de Brest le 18 octobre 1940.

Bribes poético-biographiques

Me voici de rechef en l'église de mon baptême qu'ombragent les platanes sous lesquels, à l'époque de Brayo-Caguetto, j'ai si follement joué à la marelle, aux billes, aux jisclés, à la bauduflo, aux conscrits, aux escoundudos avec la poire des quatre-gigots-qui-vont-se-battre...

À la campagne de Pégagante, les jeux étaient beaucoup plus libres et aventureux et l'un des passe-temps favoris consistait à faire des misères au pauvre grand-père Joseph...

En juillet, pour la Saint-Henri, fête patronale, on fait le trin à Séon. Durant trois jours, le boulevard grouille de baraques foraines : tirs, massacres, panoramas, vire-vire...

Sous les tuiles sanguinolentes du Marché de mon bourg – pyramidale carapace que supportent quatre piliers chamarrés d'oignons, d'ails, de tayoles et de foulards criards, un saltimbanque érigea ses tréteaux...

Ce soir, la crête de la présomption au front, je quitte mon village de Provence avec pour but ce creuset des vastes destinées, Paris !

Ce tome premier des Reposoirs de la procession est affectueusement dédié à mon très-cher Père dont la confiance et la protection furent si précieuses au poète indépendant qui, parti du Pays de l'Argile à la conquête de la gloire, laissera, si Dieu lui prête vie, quelque trace au Pays du Diamant.

Prends ton bâton, bonheur, prends ton bâton de pèlerin, et tâche de nous suivre au manoir qui nous espère en Camaret, tout là-bas, à Pen' Hat, sur la montagne, face au lion du Toulinguet...

Fermez les yeux et passez des doigts d'aveugle sur la plage de Roscanvel, les reliefs accusés s'analogueront avec ceux de la plage de Saint-Henry. J'ai donc retrouvé mon village provençal en Camaret, au point de m'y croire encore tout en n'y étant plus...

Voici la ville, Marseille, aux environs de laquelle je naquis et dont, après plus de vingt ans d'absence partielle, j'épands toujours la semence d'or vif en mes sillons d'encre, car cet art que d'aucuns, pâles, me reprochent, n'est en somme qu'une apothéose de joies naturelles et d'énergie humaine. Certes la luxuriance de santé de ma race n'a cessé de triompher en mon être qui, malgré les mélancolies de l'exil, persiste à rendre du soleil, et je garde, de la mer où dansa mon berceau, ce culte du rythme qui enguirlande de musique chaque ligne.

[2] Dans la propriété disparue de « Pégagante » au lieu-dit Picaron, acquise par son grand-père Joseph Roux en 1843, située à 200 m au sud du château Roux, bâti par son père Alexis en 1888. Subsistant et marqueur du quartier, il abrita le poète lors de rares séjours. [3] Édité par Pinet à Marseille et Josserand à Lyon (1880), réédité par la Société des Amis de Saint-Pol-Roux, 4, avenue d'Auteuil, 64140 Lons (bulletin n° 11-12, 2020), qui a aussi publié l'opéra-comique *Sabalkazin* créé à Saint-Henri en 1887 (bulletin n° 5-6, 2015). [4] 23 volumes publiés entre 1970 et 2010 par l'éditeur René Rougerie (1926-2010) à Mortemart.

Robert Guédiguian. © DR Diaphana distribution



|
91
|

FILS DE L'ESTAQUE ET DU CINÉMA...

Par Jeanne Baumberger,
journaliste

Pouvait-on imaginer le présent numéro sans parler de Robert Guédiguian ? Bien sûr que non ! Alors qu'il mettait la dernière main au mixage de son nouveau film, Twist à Bamako, le cinéaste a pris un peu de son temps pour évoquer son enfance estaquéenne. Avec la complicité des deux « copains du quartier » qui l'ont accompagné tout au long de sa vie et de sa carrière : Malek Hamzaoui, son fidèle directeur de production, et Gérard Meylan, son acteur-fétiche.

« Je continue à regarder le monde du point de vue
de l'Estaque, de la petite fenêtre où je suis né. »

R. Guédigian, France Culture, mars 2020

Longtemps, Robert Guédigian s'est revendiqué comme un « *cinéaste de quartier* ». Par provocation. Pour assumer crânement une démarche si insolite dans le cinéma français qu'une certaine critique n'y a d'abord vu longtemps que du « folklore ». Avant lui, seul René Allio avait eu envie de poser sa caméra à l'Estaque, et d'en faire, en 1965, le décor de *La Vieille Dame indigne*. Mais pour Guédigian, ce bout du bout de Marseille est bien plus qu'un décor, c'est une manière d'être au monde.

Ses films en témoignent, qu'ils soient intégralement tournés sur place, comme *Dernier été* (1981), *Rouge Midi* (1985) et les trois *Contes de l'Estaque* égrainés tout au long de la décennie 1990 (*L'Argent fait le bonheur*, *Marius et Jeannette*, *A l'attaque !*), ou qu'ils s'y arrêtent seulement pour quelques scènes. Même lorsque l'histoire se passe tout à fait ailleurs, dans un autre contexte - le Paris mitterrandien du *Promeneur du Champ-de-Mars*, l'Afrique fraîchement indépendante de *Twist à Bamako*, son nouveau film - le cinéaste charrie littéralement l'Estaque avec lui ! Les souvenirs d'enfance, les premières sensations, les amitiés de jeunesse, les rapports affectifs et sociaux dans lesquels il a grandi constituent le socle sur lequel repose toute son œuvre. Et sans doute toute sa vie...

Écoutons-le flâner ici dans sa mémoire. Avec, pour *sparring partners*, Malek Hamzaoui et Gérard Meylan, deux amis « *à la vie à la mort* » qui, tout en restant obstinément estaquéens, sont devenus l'un, son directeur de production, l'autre, son alter ego à l'écran.



« On s'est connu en 1963, en CM2, à l'école du bd Fenouil » : au 3^e rang, Robert, debout en chandail clair, et Gérard, 7^e en partant de la gauche. © collection G. Meylan

« La mer, ce luxe inouï des pauvres... » En 1960 à la plage de la Fontaine-des-tuiles, Robert en compagnie de sa sœur et de sa maman (avec les lunettes de soleil) . © Collection R. Guédiguian



Robert, vous êtes né en 1953. A quoi ressemblait l'Estaque de votre enfance ?

R. Guédiguian : Pour les gosses, c'était génial. On était tout le temps dehors, avec une grande liberté d'aller et de venir. On pouvait jouer aux cow-boys et aux indiens dans la colline, puis aller piquer une tête, tout ça dans un rayon de 500 mètres. On se baignait jusqu'à épuisement au milieu des grues, des câbles et des péniches. Les jeunes se lançaient des défis pour savoir qui plongerait de plus haut... Pour les adultes, c'était une autre affaire. Le travail était là, mais très dur. Mon père, électromécanicien à la réparation navale, a eu une trentaine d'accidents du travail ; ma mère, qui faisait des ménages, n'a jamais été déclarée. J'ai perçu très tôt ces injustices, mais je me sentais aimé et protégé. Mon père, notamment, dégageait une force très rassurante pour un enfant.

Où habitiez-vous exactement ?

R. Guédiguian : Au-dessus du Bar du Centre dans la rue la plus commerçante de l'Estaque-Gare. Un appartement de 30 m², où nous vivions à quatre, sans salle de bains, ni WC (C'était encore le système de la tinette qu'on descendait aux éboueurs tous les matins). Pourtant, je n'ai pas souffert de cet inconfort. Peut-être parce que nous avions une vue splendide sur la baie et que le manège des jeunes qui fréquentaient le bar, leur façon de parler, de se comporter avec les filles, était pour moi comme un théâtre permanent. L'été, j'étais content d'aller dans la famille de ma mère - comme vous le savez sans doute, elle est Allemande - mais j'avais toujours hâte de revenir « au quartier ».

Comment s'est constitué le trio Guédiguian-Meylan-Hamzaoui que l'on retrouvera plus tard de film en film ?

G. Meylan : ça s'est fait en deux temps. Il y a d'abord eu Robert et moi ; on s'est retrouvé dans la même classe, en CM2, à l'école du boulevard Fenouil, et on ne s'est plus lâché jusqu'au bac.

R. Guédiguian : J'étais tout le temps fourré chez les Meylan. Car non seulement Gérard et moi, on s'entendait comme larrons en foire, mais en plus, son père était devenu mon mentor. C'était un homme merveilleux, formidable pédagogue (il était instituteur), communiste, grand orateur, grand lecteur. Le premier intellectuel que j'ai rencontré ! Il m'a ouvert à la littérature, à la musique classique, à la réflexion politique. Gérard, lui, était très drôle et particulièrement doué pour les grimaces ! Talent que j'ai d'ailleurs exploité. Dans une scène de *Marius et Jeannette*, je lui ai demandé de refaire sa meilleure grimace, celle qui faisait s'écrouler de rire toute la classe... Effet garanti !

G. Meylan : Robert me fait souvent jouer des rôles graves et « taiseux ». Mais c'est lui qui est comme ça ! Moi, je n'ai jamais été avare de clowneries !

Et vous, Malek, quand arrivez-vous dans l'histoire?

M. Hamzaoui : A l'adolescence. Nous nous connaissons de vue, comme tout le monde à l'Estaque, mais comme j'étais des Riaux, nous n'avons pas fréquenté la même école. C'est le militantisme qui nous a rapprochés.

Le militantisme... ou le baby-foot ?

R. Guédiguian : C'était indissociable ! Un jour de Mai 68, Gérard et moi découvrons un piquet de grève étudiant devant notre lycée (Victor-Hugo, où nous rendions tous les jours en train). On se joint illico à eux et on commence à fréquenter les AG. J'avais 14 ans et je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait ! Ne voulant pas mourir idiot, j'ai passé l'été 68 à lire Marx !

G. Meylan : Dans la foulée, on a créé le Cercle des Jeunesses communistes de l'Estaque. Et on a commencé à recruter partout... Spécialement dans les bars !



« A l'Estaque, le baby foot, ça vous posait son homme ! » : ici, Malek Hamzaoui (à g. au fond) et Gérard Meylan (1^{er} plan à droite) en compagnie d'autres amis estaqués, Jean-Pierre Moreno et Djamal Bouanane, tous recrutés par Guédiguian pour les besoins de son premier film *Dernier été* (1980) © Photo DR

Lycée Victor Hugo, 1969 : pour Robert (1^{er} rang, 3^e à gauche) et Gérard, juste au-dessus, le début des années militantes. © Collection G. Meylan



M. Hamzaoui : Oui, ils « prenaient » les adhérents potentiels au baby-foot. C'était malin parce qu'à l'Estaque bien jouer au « baby », cela vous posait son homme ! Robert étant très doué, on l'écoutait. De mon côté, je n'étais pas mauvais non plus ! La partie que nous avons disputée au Bar de la Nerthe (plus tard, décor d'une scène de *Lady Jane*) a été d'anthologie. Après, j'ai adhéré ; mais on n'a pas eu à me pousser beaucoup...

Après le bac, vous prenez des chemins différents. L'École d'infirmiers pour Gérard ; des études d'architecture à Luminy pour Malek; et vous, Robert, vous vous inscrivez à Aix en Sciences économiques, puis en Sociologie... Donc, toujours pas de cinéma à l'horizon !

R. Guédiguian : En tant que métier, non ; c'est une idée qui, à cette époque, ne m'effleure même pas ! Mais je suis un spectateur assidu et passionné. J'étais haut comme trois pommes que déjà j'allais voir tous les films à l'affiche ; quand je n'avais pas d'argent de poche, je passais devant la caisse en disant avec aplomb que ma mère viendrait payer. Je laissais ensuite les adultes se débrouiller entre eux ! Plus tard, Gérard, Malek et moi passions des heures à discuter des films que nous venions de voir.

Au fait, Gérard, il paraît que vous avez déclenché une bagarre monstre lors d'une projection de *Sacco et Vanzetti*...

G. Meylan : J'attendais le film avec impatience. Le jour où il est enfin projeté à l'Estaque, la séance n'a pas plutôt commencée qu'un type se met à faire un chahut de tous les diables. Dans le noir, je n'ai pas reconnu... un parent de Malek ! Le ton monte, les excuses n'y font rien et ça castagne bientôt dans tous les coins.



Malek Hamzaoui dans sa courette... que Guédiguian a pris pour décor dans *Marius et Jeannette* (1997). © Photo DR

Précieuse relique de la jeunesse du cinéaste : la moto BMW de ses 20 ans ! Guédiguian l'a pieusement conservée et lui a même donné un rôle dans son dernier film, *Twist à Bamako*, qui a pour cadre le Mali fraîchement indépendant des années 1960. © Photo Agat Films

R. Guédiguian : Oui, une vraie bagarre à la John Ford ! J'en ai restitué une du même genre dans *Marius et Jeannette*. Mais reprenons le fil de l'histoire : je quitte l'Estaque et mes acolytes pour suivre Ariane (Ascaride) qui intègre le Conservatoire à Paris. Moi, je me destine toujours aux Sciences humaines quand, en 1976, une rencontre vient tout bouleverser ! Le réalisateur René Féret tourne *La Communion solennelle*, avec Ariane dans le casting, et un soir, je dîne avec lui. Un repas copieusement arrosé au terme duquel il me propose rien moins que d'écrire avec lui l'adaptation d'un roman d'Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, que je connais bien. Dès les premières sessions de travail, il se déclenche en moi quelque chose d'absolument irrépressible, qui s'impose comme une évidence : c'est ce que je veux faire, c'est là que je veux aller ! Finalement, le projet n'aboutit pas ; je me lance alors dans l'écriture d'un scénario que je situe entièrement à l'Estaque, et qui deviendra, en 1980, mon premier long-métrage : *Dernier été...*

Comment avez-vous l'idée d'embarquer Malek et Gérard dans cette aventure ?

R. Guédiguian : A l'époque, je suis totalement sous l'influence du cinéma Italien, Pasolini en particulier, qui mêle très souvent acteurs de métier et non professionnels. Je me dis que je vais faire pareil : il y aura d'un côté Ariane, qui a déjà une solide formation de comédienne, et de l'autre Gérard, qui a une sacrée « gueule » ; Autour d'eux, je réunis toute une bande de copains, y compris Malek. Mais lui, en plus, je



le vois en « organisateur » (je ne sais même pas, à l'époque, que dans le cinéma, on appelle ça un « régisseur général » !) Pourquoi ? Parce qu'étant très bon en maths, et excellent trésorier de notre Cercle des Jeunes communistes, il m'apparaît comme l'homme de la situation !

Les vingt-deux films qui vont suivre démontreront que vous ne vous êtes pas trompé sur les capacités de l'un et de l'autre ! Mais vous, Malek et Gérard, qu'est-ce qui vous fait accepter cette surprenante proposition ?

M. Hamzaoui : Robert nous a appelés pour nous dire qu'il avait besoin d'un coup de main...

Et voilà comment a commencé cette insolite (et néanmoins estaquéenne) aventure au pays du cinéma !



INVENTAIRE VAGABOND DES LIEUX CULTURELS DANS LE BASSIN DE SÉON

Par Jeanne Baumberger,
journaliste



La Guinguette, le café-bar associatif de la Déviation . © Photo DR

Faire l'inventaire des lieux culturels du Bassin de Séon est un exercice plus hasardeux qu'il n'y paraît ! Si on recense uniquement les infrastructures de diffusion, salles de spectacle, musées, galeries et autres, ce territoire paraît bien démuné ! Certes, deux équipements publics « structurants » ont vu le jour à la fin des années 1980 : le cinéma Alhambra et la médiathèque de Saint-André. Ils jouent, aujourd'hui encore, un rôle essentiel, mais c'est sans doute insuffisant pour un territoire de 16 000 habitants, lui-même inclus dans un ensemble plus vaste, les 15^e et 16^e arrondissements, qui en compte 87 000 (grosso modo, la taille de Poitiers) et qui n'est guère mieux loti. Pourtant, le tableau s'éclaircit quelque peu si l'on prend en compte les actions de sensibilisation menées par des artistes ayant choisi de travailler, et souvent de vivre, dans le secteur, hors de tout entre-soi. Et il se nuance encore plus quand on ajoute des structures au carrefour du social, du convivial et du culturel, notamment celles qui s'intéressent au patrimoine. C'est à l'aune de ces considérations qu'il convient de dresser l'inventaire.

La médiathèque de Saint-André : un équipement incontournable !
© VdM / Ryan Layechi



L'Alhambra et la médiathèque de Saint-André : indispensables !

Inauguré en 1928, fermé en 1980, opportunément racheté par la municipalité et rouvert en 1990, l'Alhambra dresse fièrement sa façade rétro sur la place Raphael. On l'a souvent dit dans cette revue : d'abord sous la direction de Jean-Pierre Daniel et, depuis dix ans, de William Benedetto, ce centre cinématographique a réussi là où tant de structures œuvrant dans les banlieues se sont cassées les dents. Il faut dire qu'en plus de son art consommé de pratiquer « *l'élitisme pour tous* » cher à Jean Vilar, l'Alhambra fait carrément partie de l'histoire des Estaqueens. Dans ce Bassin de Séon qui, pendant près d'un siècle, a voué une passion immodérée au cinéma, lui et ses pairs aujourd'hui disparus - le Cosmos, l'Artistica, l'Omnium, le Rio, le Splendid et le Casino - avaient rang de « trésors culturels ». Que l'un d'entre eux ait perduré (et de si belle façon), que les jeunes d'aujourd'hui, tout comme leurs aïeux, puissent y faire leurs « universités », est chose essentielle !

Cet attachement vaut aussi pour la médiathèque municipale de Saint-André, installée depuis 1988 dans l'ancienne école de garçons du boulevard Salducci. Placée sous la direction d'Elodie Debureau, en réseau avec les autres bibliothèques de la Ville, elle offre un fond de 26 597 documents et complète

« *C'est l'Estaque. C'est là où nous vivons.
On vit dans un chef-d'œuvre.
En peinture, on vaut des millions.
Mais en fait, on est dans le cambouis.* »

Dialogue du film *A l'attaque !* (R. Guédiguian, 1999)

la traditionnelle activité de prêt par une foule d'animations : projections, rencontres littéraires, expositions, ateliers philo et musique (enfants et adultes), éveil sensoriel pour les tout-petits, aide aux devoirs, participation aux manifestations locales (dont la Fête de l'Estaque !), le tout en coordination régulière avec les centres sociaux, les centres aérés, les maisons de retraite et les écoles. Et elle aussi a un atout maître : l'ancienne cour de récréation devenue un reposant espace de lecture en plein air, dominé par un antique et solennel micocoulier (répertorié, s'il vous plaît !) et décoré par une joyeuse fresque réalisée sous la direction de l'artiste Yas, lors de la 8^e édition du Festival international du dessin de presse de l'Estaque.

Du Pôle Nord au PIC, en passant par la Déviation

Autres praticiens actifs de l'action culturelle : l'Agence de Voyages Imaginaires, compagnie théâtrale délicieusement azimutée, créée en 2007 par Philippe Car (ex-Cartoun Sardines), et l'Ensemble de musique contemporaine Télémaque que dirige avec ferveur le compositeur et chef d'orchestre Raoul Lay depuis 1994. Ces deux structures cherchaient depuis longtemps un endroit où elles pourraient à la fois élaborer leurs propres créations, accueillir d'autres artistes en résidence et faire un travail de fond pour amener de nouveaux publics à la culture. Il y a huit ans, presque en même temps, c'est à l'Estaque qu'elles ont trouvé « chaussure à leur pied ».



Au Pôle Nord, le spectacle de sortie de résidence de la compagnie Neshikot joué devant une classe de maternelle de l'Estaque. © Photo DR

À la Médiathèque de Saint-André, un « salon de lecture » en plein air sous un vénérable micocoulier. © vdm



En 2014, l'Ensemble Télémaque s'était adjoint des élèves de trois établissements scolaires pour la création du spectacle *Folk songs*. Ici, le percussionniste de l'orchestre, Christian Bini, et son « second » venu du collège Barnier. © Agnès Mellon

Au 36 de la montée Antoine Castejon, Télémaque a investi l'ancien cinéma Rio pour en faire le Pôle Instrumental Contemporain, autrement dit le PIC. L'Agence, elle, s'est tout bonnement installée... au Pôle Nord ! Oui, c'est ainsi qu'elle a rebaptisé, après transformations, le vaste atelier de la traverse Bovis dans lequel le commandant Cousteau a jadis conçu son *Argyronète* (un sous-marin destiné à conquérir les abysses !). Par tout un jeu de répétitions ouvertes au public, de rencontres avec les artistes, d'ateliers d'initiation au théâtre ou à la pratique musicale, très souvent en partenariat avec les centres sociaux et les écoles, le PIC et le Pôle offrent une approche de la culture qui refuse d'être intimidante.

Plusieurs fois par an, Philippe Car et son équipage y ajoutent des « apéros-voisins » ou des « rendez-vous toit-terrasse » qui sont autant d'occasions de « jouer à domicile » et de faire se rencontrer des gens de milieux divers^[1]. De son côté, le PIC s'est doté d'une salle de concert, la seule des « 15-16 », certes de petite jauge (100 places), mais avec une bonne acoustique. Quand les virus ne jouent pas les trublions, on y donne deux concerts par mois, en général le dimanche après-midi, au tarif préférentiel de 5 € pour les gens du quartier. Ainsi donc, ces deux structures qui tournent partout en France et en Europe font aussi office de « *petits centres culturels de quartier* », comme le formule Philippe Car.

La démarche de la Déviation, elle, est plus radicale. Au départ, un collectif de jeunes artistes venant d'horizons divers - arts plastiques, théâtre, musique, architecture - qui veulent vivre et créer autrement. En 2015, ils trouvent à Marseille, chemin de la Nerthe, un immense atelier en déshérence, lui-même enchâssé dans une ancienne carrière. Au bout de cet endroit sauvage : la mer. Via une campagne de dons et le recours au microcrédit, le collectif achète le lieu, qui prend le nom de Déviation. La réhabilitation du bâtiment est toujours en cours, mais chacun a son propre espace de création et de vie, y compris les artistes venant pour un temps en résidence.

Gérée bénévolement, la Déviation peut par ailleurs compter sur un public de sympathisants, curieux de suivre les différentes étapes de travail des uns et des autres et d'assister aux soirées proposées dans la Guinguette (fonctionnant à prix libre !). La pandémie a été un coup rude puisque cet espace-bar, essentiel pour le remboursement du microcrédit, a fermé ; mais les « Déviationnistes » ont du ressort ! Comment évoluera ce phalanstère du XXI^e siècle ? Il est assurément trop tôt pour le dire. Mais cette aventure artistique singulière sied plutôt bien à l'Estaque !

A l'Estaque-Riaux, le mythique cinéma Rio a été investi par l'Ensemble Télémaque pour devenir le PIC. © Karine Gilly



... Et la sauvegarde de la mémoire !

On ne peut terminer cet inventaire sans un arrêt dans ce lieu culturel particulier qu'est la mémoire. Pour les habitants de ce territoire qui a enfanté à la fois une révolution picturale majeure et une culture ouvrière puissante, la sauvegarde de ce passé est aujourd'hui une cause fédératrice et mobilisatrice; sans doute parce que les traces matérielles de ce riche patrimoine ont été trop longtemps passées par pertes et profits, sans le moindre respect pour ce qu'elles représentaient. Deux fois centenaire, l'Harmonie de l'Estaque en est pratiquement la seule « rescapée » encore active ! (cf. l'article de Michel Samson en p.101). Pour le reste, il a fallu attendre les années 1990 pour qu'apparaisse, à la suite de nouvelles orientations nationales et européennes, une approche du patrimoine qui ne se limite pas à la sauvegarde des seuls monuments historiques^[2]. Dans cette perspective, la conservatrice Christine Breton a effectué, dans le Bassin de Séon, un travail pionnier qui trouve aujourd'hui un prolongement dans l'aventure de la coopérative d'habitants Hôtel du Nord. (cf. l'article de Julie de Muer, p. 103.)

[1] Ne pas rater les prochains rendez-vous « toit-terrasse », les 16 et 18 juin, avec notamment, la reprise de *La fabuleuse histoire d'Edmond Rostand*, que Philippe Car a créé en 2018. [2] En 1994, en remède aux alarmantes « déchirures » causées par les mutations urbaines dans le paysage et les mentalités, le ministère de la Ville s'est appuyé sur un outil nouveau : une approche du patrimoine impliquant fortement les habitants et leur histoire, et par là même susceptible d'éviter les ruptures d'identité et l'éclatement du tissu social. En accord avec la municipalité et la Région, l'Etat a choisi d'expérimenter ce processus « inclusif » dans les 15^e et 16^e arrondissements de Marseille.

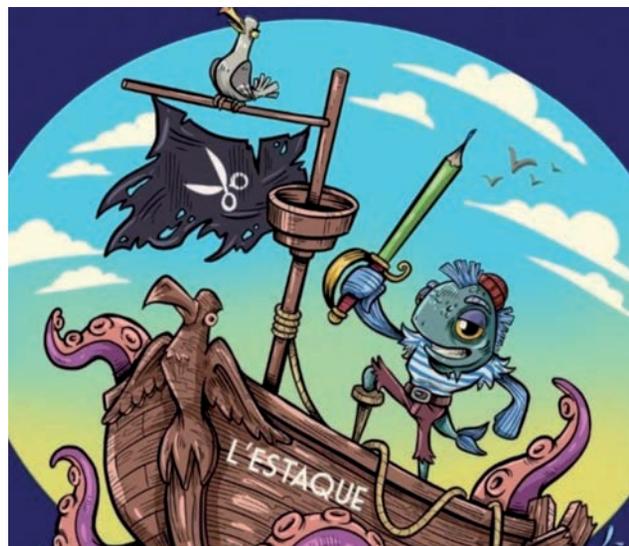
Il convient aussi de citer Ancrages, centre de ressources qui croise l'histoire ouvrière, l'histoire du peuplement - l'une et l'autre marquées par les immigrations successives - et l'histoire culturelle de ce territoire. Fondé en 2000 par la sociologue Samia Chabani, installé au 42 du boulevard d'Annam, il propose, outre une bibliothèque de prêt de plus de 7 000 ouvrages, des outils de médiation et des personnes-ressources sur tous ces sujets : cafés-histoire, interventions dans les classes et les associations, expositions fournies clés en main, balades patrimoniales, etc. Ancrages se donne également pour mission de collecter des récits d'habitants afin de « réveiller les histoires qui dorment dans les rues et qui gisent quelquefois dans un simple nom », comme disait le Père Michel de Certeau. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que le Musée national de l'histoire de l'immigration en a fait un de ses partenaires privilégiés en région.

Ce mouvement mémoriel a non seulement permis aux habitants de Séon de se réapproprier une culture dont ils avaient été dépouillés, mais il a donné des fruits bien concrets comme le classement des courées ouvrières ou celui de la gare de l'Estaque. Il apporte même, grâce aux balades patrimoniales, une forme nouvelle de tourisme ! Se remettre dans les pas de Cézanne ou de Dufy, trouver, au détour d'un chemin, une de ces tuiles qui, avant de recouvrir les toits du monde, ont été façonnées ici même par des ouvriers provençaux, italiens ou kabyles, n'est-ce pas une bien plaisante façon de « faire culture » ? Et n'est-ce pas dans ses liens inextricables entre le social et l'artistique que le Bassin de Séon détone et étonne ?

| 100 |



Un extrait du projet multimédia *Mémoires en partage*, initié en 2012 par Ancrages sur la base des clichés réalisés à l'Estaque en 1972 par le photographe Jacques Windenberger et de la documentation réunie par Anna Thillet. Les entretiens audio avaient été menés par Christine Breton, conservatrice du patrimoine. © Ancrages



L'ESTAQUE, CAPITALE DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION

Marseille, qui a vu naître Daumier et Dubout notamment, redevient l'espace d'un festival un haut-lieu international de la caricature. Du 8 au 15 septembre, le Centre social de l'Estaque et les espaces adjacents accueilleront la 10^e édition du Festival international du dessin de presse, de la caricature et de la satire (FIDEP), ses expositions et projections, ses débats et séances de dédicaces. Une manifestation créée en 2011 par Fathy Bourayou, dessinateur algérien contraint à fuir son pays soumis à la censure.

En une décennie, le succès du festival est allé croissant, nourri de façon récurrente par une tragique actualité, de l'attentat contre la rédaction de *Charlie Hebdo* à l'assassinat de Samuel Paty. « *Marseille est la capitale méditerranéenne de la liberté* », clame Fathy Bourayou. Un immense compliment dont le FIDEP nous aide à nous montrer dignes.

Refusant de céder aux pressions ou aux peurs, les caricaturistes revendiquent le devoir de « *monter au front avec un crayon* », selon l'expression du fondateur et directeur artistique du festival. Tout au long de l'année, l'association mène des actions de sensibilisation auprès d'écoles de la région afin de former les jeunes à l'esprit critique, leur apprendre à lire et à accepter un dessin de presse. Un travail pédagogique plus que jamais nécessaire.

J.-F. C.

BICENTENAIRE ET BIEN VIVANTE HARMONIE

Par Michel Samson

200 ans d'existence ! A la grande salle de l'Harmonie de l'Estaque, les chanceux qui y accèdent en ces temps de pandémie peuvent voir de belles images de l'émouvante histoire de ce cercle populaire né en janvier 1820 ! Depuis des années, cette vénérable harmonie prépare un hommage à son long passé. Le rideau de scène, au fond, rappelle qu'il s'agit bien de musique et de théâtre pour une Harmonie qui porte si bien son nom.



Bien sûr les jours de loto, la scène sert à celui qui tourne le boulier en jouant avec les noms des chiffres devant un parterre souvent féminin. Bien sûr les tables et le comptoir à droite de l'entrée montrent qu'on est longtemps venu ici aussi pour boire un coup et jouer à la contrée - un jeu plutôt masculin, lui. Bien sûr on se souvient qu'entre ces murs on a tourné des films ou que la salle a servi d'état-major à des équipes de cinéma, celles des films de Guédiguian par exemple. On se souvient aussi qu'en périodes électorales des candidats (le plus souvent de gauche !) sont venus présenter leur programme et surtout parler avec des électeurs curieux : l'Harmonie est plutôt faite pour les discussions que pour les pavanés politiques. D'ailleurs les anciens se souviennent de débats soutenus...

Un chœur d'enfants

Mais la notoriété de l'Harmonie de l'Estaque tient à son chœur d'enfants - et de quelques parents - qui a donné sept concerts en 2019, et même un mémorable, le 4 avril 2013, à l'Opéra municipal, alors que la municipalité de l'époque n'aimait pas beaucoup ces gens soupçonnés d'être un peu trop « rouges ». Une tradition ancienne et toujours maintenue : alors que Saint-Pol-Roux ou Darius Milhaud ont aidé l'Harmonie au début du XX^e siècle, c'est la renommée cantatrice arménienne Gara Hovhannisyanyan qui dirige désormais ce fameux chœur lyrique d'une trentaine de jeunes gens qui, hors confinement, se réunissaient deux fois par semaine.

Cette association, longtemps présidée par feu Christian Roux, inlassable moustachu et parfois bougon, ne doit pas sa longévité et sa réputation seulement aux chansons et chœurs, dont plusieurs participants ont tout appris ici avant de devenir des professionnels reconnus. Elle le doit aussi (surtout ?) à cet esprit de gaieté et de combat, collectifs, que son actuel président Henri Gil perpétue avec un enthousiasme souriant

L'air du temps

« *Je ne voulais pas que le sens donné par mes prédécesseurs soit abandonné* » souligne ce retraité dynamique, qui a déjà invité des musiciens à venir chanter *a capella* pendant que les convives se restauraient et imagine chaque jour des moments de toutes natures, mais « *libres et conscients* », jolie expression qui dit bien ce qu'est et veut rester cette association. Avant d'expliquer : « *J'insiste beaucoup pour développer les partenariats avec les autres associations, les écoles, le cinéma Alhambra ou Pôle Nord* », cette Agence de

voyages imaginaires installée de l'autre côté de la célèbre gare de l'Estaque. Il a bien saisi qu'en ce début de XXI^e siècle, s'il fallait rester fidèle à ce qu'il y a de meilleur dans le passé, il fallait aussi s'ouvrir.

Julie de Muer, infatigable animatrice d'Hôtel du Nord « *fabrique d'histoires* » (décidément) qui accueille et guide dans ces quartiers mal connus, tellement riches d'histoire et de culture, est ravie de cette ouverture de l'Harmonie. Avec un groupe d'une trentaine de personnes et forts d'une cinquantaine de « *complices* », ils préparent avec l'Harmonie, lieu ordinaire de leur réunion, une promenade sonore à travers ces quartiers qu'ils connaissent et découvrent chaque jour. Quelle qu'en soit la date, le parcours les emmènera vers Foresta, ce site magnifique où furent longtemps fabriquées des tuiles, transformé depuis quelques années en un parc métropolitain en perpétuel inventaire. Enracinée dans le lieu, forte de quatre-vingts adhérents vivant pour la plupart dans ce 16^e arrondissement de Marseille, la bicentenaire Harmonie se retrouve une fois de plus au cœur de ce qui fait l'air du temps.





Balade Hôtel du Nord, exploration botanique de Foresta. © Archives Hôtel du Nord/Dominique Poulain

HÔTEL DU NORD :

tisser les histoires

Par Julie de Muer,
membre de la coopérative Hôtel du Nord

Comment se représenter collectivement des territoires qui échappent à la carte ? Carte des « éléments remarquables » patrimoniaux, carte des « points d'intérêts » touristiques, carte des transports en commun... Peut-être en allant chercher d'autres outils et d'autres récits ? En allant marcher dans la carte en mouvement d'une mémoire collective à la fois multiple et fragmentée, en partageant des paysages qui en disent tant ? Certainement en valorisant la conversation, la rencontre et l'hospitalité.

C'est ce pas de côté qu'a proposé, alors que Marseille se préparait à honorer son titre de Capitale européenne de la culture, une assemblée de « communautés patrimoniales^[1] » et la mairie de secteur des 15^e et 16^e arrondissements, accompagnées de longue date par la conservatrice du patrimoine Christine Breton. L'outil commun sera une coopérative d'habitants, le sous-titre « *Fabrique d'hospitalité* », et le défi de rassembler pour l'année 2013

cinquante chambres chez l'habitant, cinquante balades construites par ceux et celles qui vivent là, cinquante productions (agricoles, éditoriales, artistiques...) racontant ces quartiers.

La coopérative Hôtel du Nord est ainsi née, après quinze ans d'expérimentations menées par de nombreux habitants et acteurs associatifs (Ancrages, Cap au Nord, AEE...) autour de la notion de patrimoine dans des quartiers souvent perçus comme sans patrimoine. Dans le Bassin de Séon, l'histoire tuilière et plus globalement le développement industriel ou portuaire dans leurs conséquences en termes d'histoire sociale, d'urbanisme, mais aussi dans leurs enjeux écologiques ont été et restent au cœur des multiples propositions (balades, publications, projets partagés comme le parc Foresta ou le bicentenaire de l'Harmonie de l'Estaque). Par le récit, l'expérience partagée et la conversation entre des formes de savoirs divers, se tissent des liens, les quartiers et les histoires.

Cette démarche au long cours a également fait l'objet d'une réflexion avancée autour de la place des citoyens dans l'action publique, au travers la Convention de Faro. Convention-cadre européenne (Conseil de l'Europe), ce texte signé symboliquement par la mairie de secteur en 2013 nomme l'importance de la prise en compte de la multiplicité des récits et de l'implication des habitants dans les processus de qualification patrimoniale. La coopérative Hôtel du Nord s'est également associée à d'autres initiatives en France pour créer *Les oiseaux de passage*, plateforme numérique de *slow tourisme* réunissant des communautés locales agissant pour un accueil dans leurs territoires respectueux de leurs habitants.

[1] Regroupement d'habitants et d'associations mobilisé.es sur un quartier ou une thématique. www.hoteldunord.coop / www.lesoiseauxdepassage.coop

A photograph of Jeff Koons' sculpture 'Lobster' in a gallery. The sculpture is a large, highly reflective, red lobster, standing on a white circular pedestal. In the background, there are other art installations: a mannequin in a white outfit with a pattern, a mannequin in a blue outfit with a cartoon character, and a mannequin in a white outfit with a pattern. The lighting is bright, creating strong reflections on the sculpture and the floor.

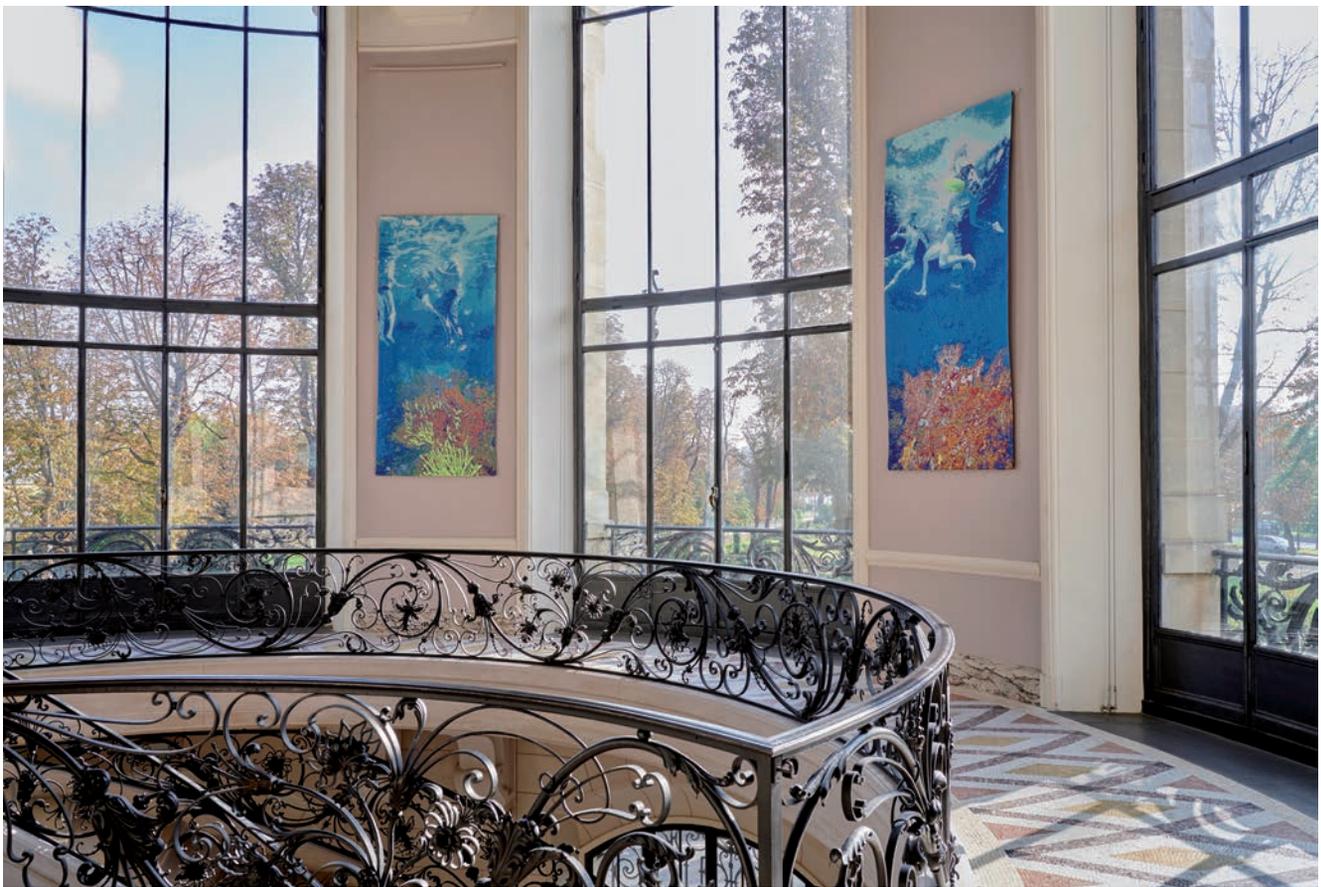
LA CULTURE À MARSEILLE

Jeff Koons, *Lobster*, vue de l'exposition
Jeff Koons au Mucem. © Jeff Koons / photo
Laurent Lecat / Mucem

FOCUS

LAURENCE AËGERTER AU PETIT PALAIS

Par Patrick Boulanger,
de l'Académie de Marseille



|
105
|

Laurence Aëgarter, *Longo Mai*, *Bains de midi*, tapisseries jacquard en fils mixtes. © Photographie Pierre Antoine

Voilà une artiste qui mériterait d'être mieux connue à Marseille, sa ville natale. Laurence Aëgarter a en effet investi le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris à l'automne 2020, disposant ses créations dans le parcours des illustres collections permanentes. Comme les autres manifestations culturelles, son installation in situ au Petit Palais fut bouleversée par la recrudescence de la Covid-19, avant d'être judicieusement prolongée. Parmi les œuvres présentées ou nées de cette monstruation, certaines n'étaient pas sans évoquer la métropole Aix-Marseille. Tous ceux qui n'ont pu découvrir le travail multiforme de Laurence Aëgarter peuvent désormais se reporter à la monographie trilingue que les Editions Actes Sud lui ont parallèlement consacrée^[1].

[1] *Laurence Aëgarter Ici mieux qu'en face*, exposition au Petit Palais de Paris (octobre 2020 – mai 2021) accompagnée d'une monographie éponyme en français, anglais, néerlandais parue aux Editions Actes Sud sous la direction de Fannie Escoulen, commissaire invitée de l'exposition, avec les contributions de Léa Bismuth, Taco Hidde Bakker et Susana Gallego-Cuesta, 156 illustrations, 256 pages, 42 €.

Ainsi que Fannie Escoulen le rappelle dans son introduction, quelques-uns des fondements des créations de la plasticienne, « *Dictionnaires, livres d'histoire, images d'archives ou glanées sur Internet, objets d'art et autres supports usuels qu'elle s'emploie allègrement à transformer, deviennent le ferment d'une œuvre qu'elle construit inlassablement, pierre après pierre.* » Faut-il s'en étonner ? Laurence Aëgerter est issue d'une famille marseillaise d'antiquaires forte de trois générations.

Le fait qu'elle ait accompagné très jeune ses parents dans les salles des ventes publiques, où étaient exposés tableaux, gravures et bibelots divers, aiguïsa sa curiosité. Au sortir de sa scolarité au lycée Marseilleveyre, après s'être essayée au Droit, elle se tourna vers l'Histoire de l'art, à Aix-en-Provence d'abord, à Amsterdam ensuite, étudiant le trompe-l'œil dans la peinture hollandaise du XVII^e siècle, avant de suivre une formation aux arts visuels dispensée au sein de l'Académie Gerrit Rietveld. Un parcours pour le moins atypique... Depuis, son travail s'appuyant sur différents mediums (la photographie, la tapisserie, la vidéo, le livre d'artiste...), elle se partage entre les Pays-Bas et la France, s'en revenant régulièrement dans sa ville de cœur. Avant Paris et le Petit Palais, plusieurs expositions lui avaient été consacrées, notamment à Cologne, Amsterdam, Nice et Arles.

Certains exemplaires de ses créations se trouvent dans d'importantes collections, en particulier au Paul Getty Research Center Institute de Los Angeles, au Metropolitan Museum of Art, à la New York Public Library, à la Bibliothèque Nationale de France, à l'Amsterdam Museum, au Musée d'Art moderne et d'Art contemporain de Nice, mais aussi à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille depuis 2011 et au Musée Borely des Arts décoratifs, de la Faïence et de la Mode depuis 2013. Autres signes de la reconnaissance internationale de Laurence Aëgerter, le Prix Nestlé du Festival suisse Images Vevey et le Prix du Livre d'auteur des Rencontres de la Photographie d'Arles lui ont été attribués respectivement en 2016 et 2018. Un beau parcours en vérité !

Entre réalité et illusions

Depuis 2015, à chaque automne, un artiste est invité à exposer ses réalisations dans les salles et les galeries du Petit Palais, sa sensibilité facilitant d'autres perceptions et, par leur présence insolite, une approche renouvelée des collections. Après Kehinde Wiley, Andres Serrano, Valérie Jouve, Yan Pei-Ming, vint le tour de Laurence Aëgerter. Profitant de cette « *carte blanche* », elle commença la



Laurence Aëgerter, *Longo Mai*, *Bains de minuit*, tapisseries jacquard en fils mixtes exposées au Petit Palais de Paris. © Photographie Pierre Antoine

Laurence Aëgerter, PPP2101-1806291350 (*Cézanne*), 2020, tirage archive pigmentaire. © Laurence Aëgerter

distribution de ses œuvres en installant d'entrée un miroir monumental qu'elle avait gravé. « *Ici mieux qu'en face* », nous lança-t-elle ainsi, renvoi à l'enseigne d'un bar ouvert devant la prison de Fresnes au milieu du XX^e siècle, référence à ses questionnements sur le réel et le double, expression reprise comme titre générique de son exposition parisienne.

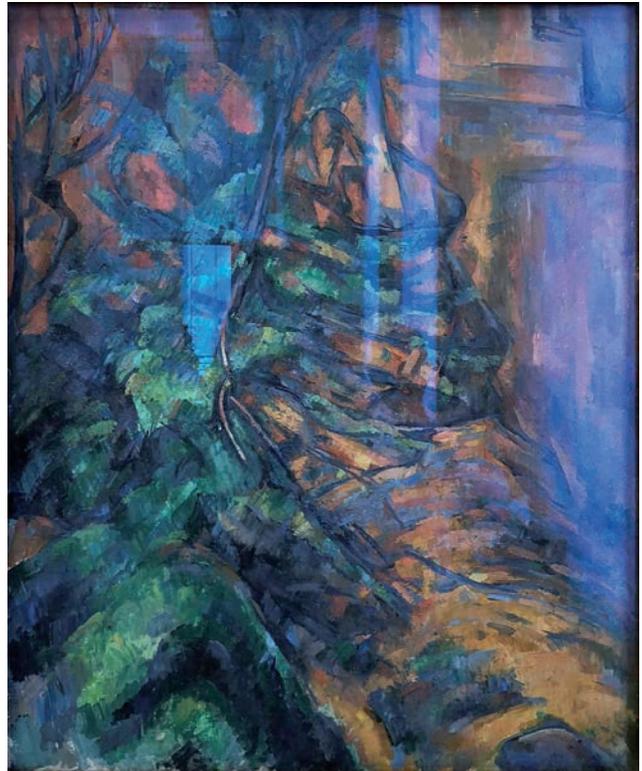
Personnellement, nous y avons également vu un clin d'œil de l'artiste au Grand Palais situé de l'autre côté de l'avenue Winston-Churchill, avec ses *grandes* expositions à *grands* budgets, d'autant que sa nef centrale et ses galeries fermées pour cause de rénovation ne redeviendront accessibles qu'en... 2024, avant les Jeux Olympiques de Paris ! Après le reflet du miroir, Laurence Aëgerter, sensible à « *la transformation permanente qui réside dans l'essence des choses* », disposa une cinquantaine de ses créations en différents espaces du Petit Palais, sachant instaurer d'étonnants dialogues avec les pièces exposées en permanence, allant même jusqu'à métamorphoser certaines d'entre elles.

De cela, il ne faut pas s'étonner, ainsi que Léa Bismuth le révèle dans la monographie sur Laurence Aëgerter, chaque œuvre étant avant tout considérée par l'artiste comme « *une matière objectale, manipulable, non fixée pour l'éternité dans une muséification figée.* » Parmi celles qu'elle mit en place, les visiteurs bucco-rhodaniens ne pouvaient manquer d'être « interpelés » par ses interventions en résonance avec la Grande Bleue et la Sainte-Victoire, entre la mer et la montagne...

Histoires d'eaux

Poursuivant la réflexion de Laurence Aëgerter sur le sens de l'image en relation avec l'identité et les souvenirs partagés, figure la suite de tapisseries intitulée *Longo maï*, une vieille expression provençale signifiant *Que cela dure... Longtemps encore...*, constituée des deux diptyques *Bains de midi* et *Bains de minuit*. On y découvre une artiste aimant à retourner le regard, ici en contre-plongée vers des personnages étêtés à la surface, comme lors d'une remontée depuis les abysses, paradisiaque ou inquiétante entre bleu Lagoon et noir des profondeurs. Des échappées belles... La mer des origines ? Plutôt la Méditerranée de sa jeunesse... avec des sirènes en maillots de bain, bikinis, deux-pièces à culotte montante, des corps libérés de la pesanteur, à fleur de vague.

Ces travaux textiles sont des rappels sensibles, des « *moments extraordinaires* », comme Laurence Aëgerter nous le confia, vécus sur la petite plage de sable des Phocéens, anciennement de l'Abri côtier. Une plongée dans ses souvenirs... *Longo maï*, faisons les durer ! Différentes images anonymes, que Laurence Aëgerter avait



sélectionnées, puis retouchées par ordinateur, servirent au tissage des tapisseries aux Pays-Bas sur un métier jacquard à huit fils mixtes, laine de mohair, lurex, dont certains phosphorescents s'illuminant dans l'obscurité !

| 107 |

Histoires de verres

La magie de la lumière, nous la retrouvons en d'autres salles, avec d'autres œuvres. Durant ses investigations déambulatoires, Laurence Aëgerter ouvrit de nouvelles portes dans le labyrinthe du Petit Palais, où elle put entre autres admirer *Rochers et branches à Bibémus*, une œuvre de Paul Cézanne réalisée vers 1900-1904, et qui montre combien le maître aixois était un pionnier de l'art moderne, « *le primitif de la voie que j'ai découverte* » ainsi qu'il l'affirma à Emile Bernard. Le sujet cadré serré, peint « *sur le motif* » dans une carrière de pierres proche de la montagne Sainte-Victoire, ne pouvait laisser Laurence Aëgerter indifférente, tant son attachement à la Provence est profond. Cézanne avait su multiplier les changements d'orientation de ses touches, poussant l'ocre jaune jusqu'à l'orangé pour mieux les opposer aux verts exacerbés des arbres et suggérer le souffle du vent dans la pinède, les branches caressant les roches.

Une création naquit mystérieusement de cette rencontre cézannienne. Lors du repérage préparatoire à son exposition, parmi des centaines de prises de vue, la photographie *in situ*

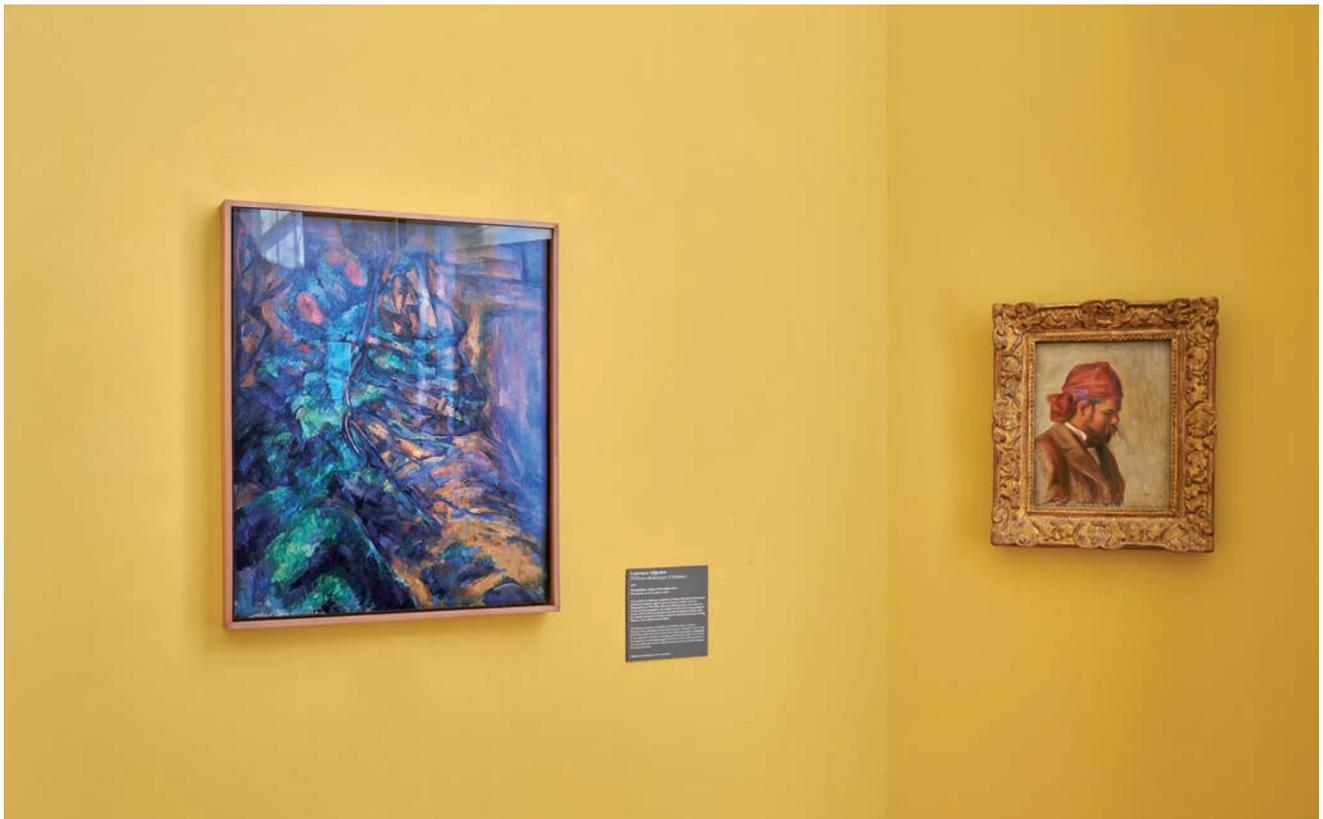
de l'huile sur toile de Bibémus semblait ratée. L'apparition d'un reflet sur le verre de protection altérait le rendu de la peinture, « *perturbant la perception d'origine* ». Un halo lumineux semblait tomber des nues, accompagné d'une « *réflexion bleutée sur le tableau, qui ouvrirait une fenêtre* ». Ce cliché allait « *trotter* » dans la mémoire de Laurence Aëgerter, à tel point qu'elle se sentit comme obligée de ne pas le détruire, d'y revenir et, mieux encore, de l'exposer ! « *Un voile du réel* » capté par son Nikon d800... « *Un heureux accident* », nous a-t-elle dit.

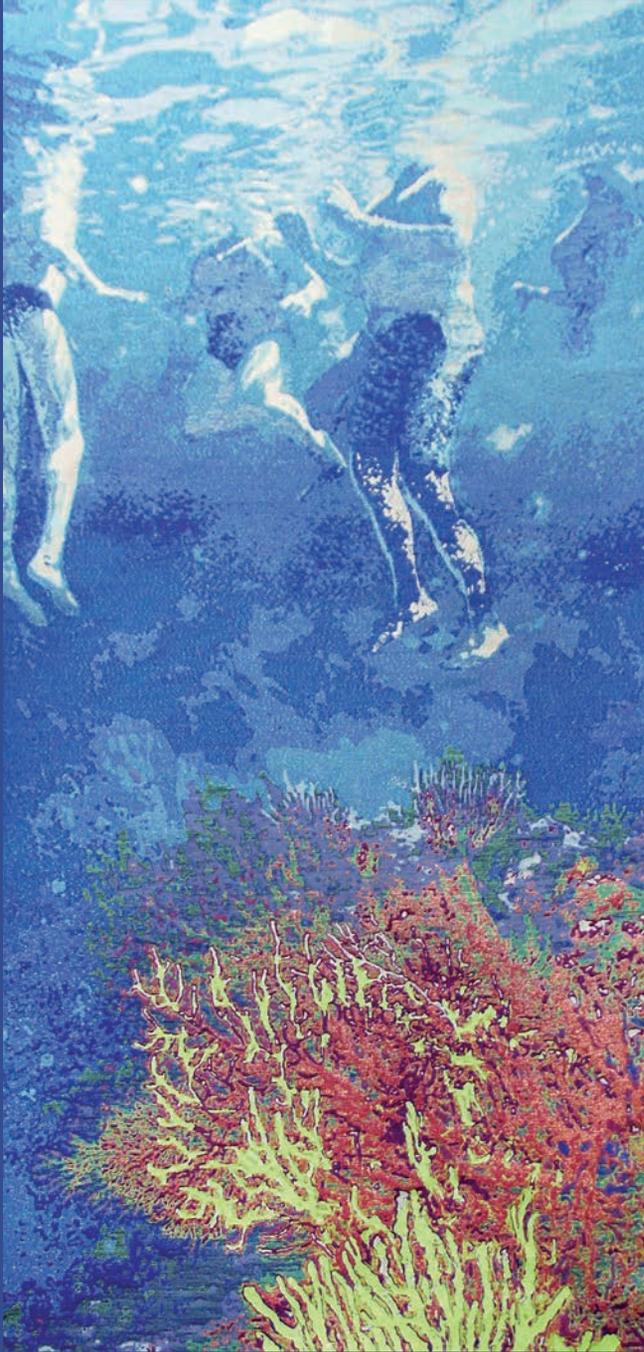
La peinture, figurant dans le legs du galeriste Amboise Vollard qui avait présenté Cézanne dès 1895, était entrée dans les collections en 1945. Prêtée à l'exposition *The Rock and quarry paintings* du Princeton university art Museum ouverte en mars 2020, elle s'éclipsa quelques mois des cimaises du Petit-Palais. Avec la complicité des conservateurs de l'institution parisienne, Laurence Aëgerter choisit de présenter l'« *image fantôme* » qu'elle avait captée, avec un encadrement quasiment à l'identique, à l'emplacement habituel du tableau jouxtant le portrait d'*Ambroise Vollard au foulard rouge* réalisé entre 1899 et 1906 par Auguste Renoir. Ainsi, en bousculant le motif original, sa lumière et sa matière, en offrant d'autres possibilités à l'œuvre originale, Laurence Aëgerter avait replacé Paul Cézanne le précurseur dans l'esprit de 2020 !

Et bientôt...

Ses interventions privilégiées au Petit Palais, permises en particulier grâce au Fonds Mondriaan pour les arts visuels et le patrimoine culturel, avec le soutien de l'Ambassade des Pays-Bas en France, ont offert à Laurence Aëgerter une exceptionnelle visibilité, confirmant la qualité de ses travaux. N'ayant cessé d'explorer de nouveaux domaines d'expression, la plasticienne s'attache désormais à la céramique, après une résidence à la Manufacture de Sèvres qui s'est achevée en décembre dernier. Le monde des arts attend avec quelque impatience de découvrir les pièces nées de ses ressentis ainsi renouvelés.

Ses réalisations et accrochages originaux en matière de photographie, nous devrions les voir au Musée Réattu d'Arles en 2022, tout en souhaitant que Laurence Aëgerter vienne enfin « *s'exposer* » à Marseille une année prochaine, forte de ses diverses expériences extérieures, car depuis sa découverte en septembre 2011 lors du Concours artistique organisé par la Chambre de Commerce, suivie en 2013 d'une seconde présentation des photographies acquises au palais de la Bourse durant les manifestations de la Capitale européenne de la culture, parallèlement à l'accrochage des quatre tapisseries commandées par le Musée Borely, sa créativité multiforme n'a plus été montrée. « *Nul n'est prophète en son pays* », diront certains.





Laurence Aëgerter, *Longo Mai, Bains de midi*,
tapisserie jacquard en fils mixtes, 2013 . © Laurence Aëgerter

Laurence Aëgerter, *Longo Mai, Bains de minuit*,
tapisserie jacquard en fils mixtes, 2013 . © Laurence Aëgerter



MARSEILLE- CONCERTS : UNE BELLE AVENTURE !

Par Jean-Robert Cain,
ancien président de Marseille-Concerts

C'est en août 1986, précisément, que fut créée l'association Marseille-Concerts à l'initiative de maître Marcel Paoli, alors adjoint au Maire, délégué à la Musique. Tout se mit en place très vite puisque, en quelques jours, fut montée une saison musicale comportant une douzaine de concerts, couvrant un large répertoire allant du piano à l'orgue en passant par le lyrique et les formations orchestrales avec solistes ou grandes masses chorales, telle la soirée de clôture à la cathédrale où plus de trois-mille personnes se pressèrent pour écouter la messe solennelle de Sainte Cécile, de Gounod, le 22 mai 1987. En effet, dans les premières années, si les concerts avaient lieu au Théâtre du Gymnase, les samedis à 17h, c'est dans le décor grandiose de la Major, en présence de l'archevêque, que la saison s'achevait, l'acoustique « généreuse » étant corrigée par un immense nuage acoustique suspendu au dôme central : l'effet visuel était également saisissant. Requiem de Verdi, Berlioz, Saint-Saëns, Britten, ou autres symphonies de Beethoven à Honegger, résonnèrent successivement sous ces voutes majestueuses.

Marseille-Concerts s'inscrivait dans la lignée des saisons de l'ancienne Salle Prat, dernière salle de concert marseillaise, hélas démolie au début des années 1950. L'association se trouvait confortée par la présence dans son conseil d'administration de plusieurs journalistes de renom et bénéficiait d'un soutien remarquable, non seulement des tutelles mais encore de nombreux mécènes.

Après avoir été l'hôte de plusieurs théâtres, Marseille-Concerts trouva un nouvel épanouissement en organisant sa saison symphonique en coproduction avec l'Opéra de Marseille. Furent invitées de grandes voix internationales, ainsi Ruggiero Raimondi (à la cathédrale), Leo Nucci, Simon Estes, June Anderson, Grace Bumbry, Raina Kabaivanska,

Victoria de Los Angeles, sans oublier les Français Alain Vanzo, José Van Dam, Gabriel Bacquier, Béatrice Uria-Monzon, entre autres. Il en fut de même pour les pianistes : Aldo Ciccolini, Nikita Magaloff, Lazar Berman, Ivo Pogorelich, Abdel Rahman El Bacha, Bruno Rigutto, Christian Ivaldi, Brigitte Engerer, Hélène Grimaud, etc.

D'autres grands interprètes furent inoubliables, tel le trompettiste Maurice André ou l'organiste Jean Guillou qui joua la troisième symphonie de Saint-Saëns, l'orgue étant retransmis sur la scène de l'opéra en duplex depuis l'église Saint-Joseph ! Et parmi les nombreux chefs d'orchestre invités, il convient de rendre un hommage particulier à Serge Baudo qui manifesta une sympathie exceptionnelle pour les activités de l'association.

Par ailleurs, dans les orientations de Marseille-Concerts il y eut également la programmation d'artistes marseillais, tels Laurent Korcia, Philippe Gueit (membre de l'association), Bernard d'Ascoli, Pierre Pradier, Clément Zaffini, Luca Lombardo, Magali Damonte... Et on se souviendra que Pierre Barbizet y donna son dernier et sublime récital. C'est Gabriel Vialle qui prit la succession de Jean-Robert Cain à la présidence de l'association à partir de 1994. Quelques années plus tard, la conjoncture devint trop lourde et complexe, obligeant à une « mise en sommeil » de Marseille-Concerts... jusqu'à l'arrivée providentielle de Robert Fouchet en 2009, qui, souhaitant créer une saison musicale à Marseille, lui redonna vie !

Ainsi va Marseille-Concerts, organisant aujourd'hui une programmation aussi dense que riche et diverse, au spectre musical élargi, attirant un public de plus en plus nombreux et fidèle, en partenariat avec le Théâtre national de La Criée, sans oublier, évidemment, la série des concerts d'orgue donnés en la basilique du Sacré-Cœur.

EN JUIN

- **le 17** : le Requiem de Mozart, à la basilique du Sacré-Cœur
- **le 23** : le Requiem de Saint-Saëns, à la basilique du Sacré-Cœur.

EN JUILLET

- **le 1^{er}** : le Requiem de Fauré, à la basilique du Sacré-Cœur
- **les 3 et 4** : le Festival « Soirées d'été », à la Magalone
- **le 8** : la Messe en ut de Beethoven, à la basilique du Sacré-Cœur
- **le 12** : le Symphonie des oiseaux, à la Criée.



De gauche à droite : Jacqueline Gervais, Robert Fouchet, Joanna Muracciole, Lucile Pessey. ©Marseille Concerts

BRÈVES
DE CULTURE

LES FESTIVALS SONT DE RETOUR !

Par Jeanne Baumberger

Longtemps incertains en raison de la pandémie, les quatre grands festivals marseillais de l'été – Festival de Marseille, FID, Marseille Jazz des Cinq Continents et Marsatac – démarrent à partir de la mi-juin pour se terminer exceptionnellement fin août. Quasiment tous les lieux culturels de la ville sont « réquisitionnés » pour cet été.



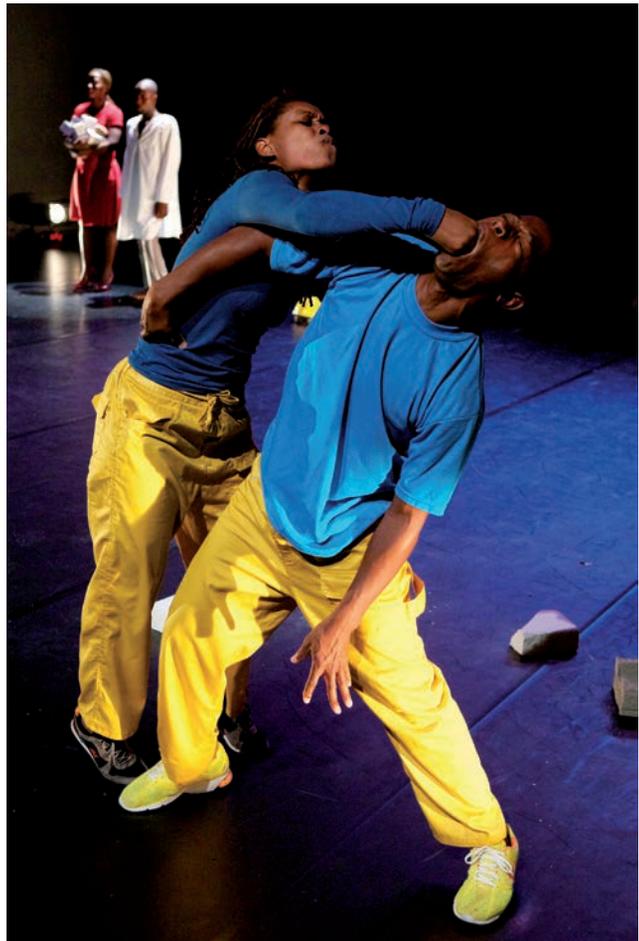
LE FESTIVAL DE MARSEILLE OUVRE LE BAN LE 17 JUIN

Il l'a déjà annoncé : après cette édition 2021, le directeur du Festival de Marseille, Jan Goossens, repartira œuvrer dans sa Belgique natale. En attendant, il affiche plus que jamais l'orientation impulsée durant ses six années de mandat : une prédilection pour les formes d'expression les plus diverses, souvent hybrides (danse, concerts, théâtre, performances, cinéma..) et un intérêt marqué pour les artistes et les créateurs africains. La manifestation se déroulera en deux temps et investira une dizaine de lieux, grands et petits, de la Vieille Charité aux Bernardines en passant par le ZEF, le Théâtre Joliette, la Criée, ou le Mucem. Le tout à des tarifs particulièrement doux (de 5 à 12 € selon les spectacles).



La chanteuse malienne Fatoumata Diawara. © Kenny Mathieson

Borderlines, création du danseur et chorégraphe mozambicain Panaibra Gabriel Canda. © Michael Bause



La première phase, du 17 juin au 11 juillet, fait la part belle à des artistes internationaux établis à Marseille, au premier rang desquels des chorégraphes-danseurs comme Eric Minh Cuong Castaing, Andrew Graham, le collectif (LA) HORDE, qui dirige aujourd'hui le BNM, et l'adepte du mouvement *krump*, Nach. On y trouve aussi des musiciens tel le Comorien Ahamada Smis. Bien sûr, l'affiche compte également des « pointures » venues d'ailleurs, notamment le chorégraphe Alain Platel ou la chanteuse malienne Fatoumata Diawara. A signaler également l'implication du festival dans la Saison Africa 2020. Le second volet, du 24 au 29 août, s'articule autour de deux événements : le retour de Rara Woulib, des artistes de rue festifs et poétiques qui présenteront un nouvel épisode de *Moun Fou*, et quatre jours non stop de hip-hop (concerts, battles, projections, etc) au Théâtre Silvain.

► Programme et réservations en ligne :
www.festivaldemarseille.com / Rens. : 04 91 99 02 50

MARSEILLE JAZZ DES CINQ CONTINENTS ENCHAÎNE LE 8 JUILLET

Après la cruelle déception qu'a été l'annulation de l'édition 2020, celle qui devait célébrer en grandes pompes les vingt ans d'âge de la manifestation, Hugues Kieffer, le directeur de Marseille Jazz des Cinq Continents joue la carte des valeurs sûres : le trompettiste Ibrahim Maalouf, le contrebassiste Avishai Cohen, la chanteuse Ayo, le groupe de trip-hop Morcheeba et, pour les têtes d'affiche françaises : Thomas Dutronc, Christophe Chassol, Manu Katché, et Thomas de Pourquery. Un choix avisé qui permettra sans doute de limiter le manque à gagner; car si la municipalité a fidèlement maintenu son aide, les recettes, qui représentent 50% des financements, seront inévitablement en baisse en raison de la réduction des jauges. En tout cas, quelle aubaine de voir ou de revoir d'aussi fabuleux musiciens !

« *The roaring* » Thomas de Pourquery, attendu de pied ferme le 15 juillet au Marseille Jazz des 5 continents © Flavien Prioreau



→ Du 8 au 27 juillet. Programme et achat des places sur www.marseillejazz.com



Le Marseille Jazz des 5 continents a rendez-vous avec Thomas Dutronc le 15 juillet au Théâtre Silvain . © Yann Orhan



PUIS VIENT LE TOUR DU FIDMARSEILLE LE 19 JUILLET

Gisement de nouvelles cinématographies majoritairement documentaires, mais aussi fictions, le FID est l'un des rares festivals internationaux à avoir pu se glisser, l'été dernier, entre deux vagues de la pandémie. Pour sa 32^e édition, il donne rendez-vous aux cinéphiles du 19 au 25 juillet avec, comme toujours, un abondant programme de plus d'une centaine de films répartis en plusieurs sections - compétitions, rétrospectives, écrans parallèles, etc... - et projetés dans cinq salles (Mucem, Variétés, Baleine, Miroir, Vidéodrome) auxquelles s'ajoute le Théâtre Silvain pour deux séances en plein air et en entrée libre.

► Programmation & informations : www.fidmarseille.org

MARSATAC FERME LA MARCHE EN AOÛT...

Pour la plus grande joie des (nombreux) amateurs de musique électro, Marsatac fait son come-back...794 jours après l'édition précédente ! Le rendez-vous est fixé les 20, 21 et 22 août au Parc Borély. Dates inhabituelles, lieu et format nouveaux : Marsatac 2021 sera véritablement un « hors-série » (ou dans un langage plus branché « une édition capsule »). A l'heure où nous mettons sous presse, l'équipe travaille encore d'arrache-pied pour conjuguer les contraintes sanitaires avec le besoin de fête et l'irremplaçable face-à-face entre artistes et public. Et elle promet de « mettre le bonheur dans les yeux des festivaliers ». On veut y croire !

► Renseignements : www.marsatac.com

ET EN PRIME, LA SAISON AFRICA 2020... EN 2021 !



Projet d'envergure nationale, Saison Africa 2020 devait présenter dans tout le pays, pendant plus de six mois, les multiples regards que posent les artistes des 54 pays d'Afrique à la fois sur leurs propres sociétés et sur le monde. L'évènement a, bien sûr, dut être reporté à cet été 2021. Il rayonnera à partir de « Q.G. » installés un peu partout en France, dont un des plus importants à Marseille. Trois structures y sont particulièrement impliquées.

A la Belle-de-Mai, la Friche sera, si l'on peut dire, « le Q.G. du Q.G. marseillais » avec, jusqu'au 11 juillet, une foule de concerts, de performances, de spectacles, de projections (pilotées par la Cinémathèque de Tanger) et d'expos, dont celle d'Emeka Ogboh sur le toit-terrasse. S'y ajoutent le « village » d'Africa Fête et le restaurant des Grandes Tables, qui accueille jusqu'au 4 septembre quatre chefs (et cheffes) africains.

De son côté, le Festival de Marseille invite, dans ce cadre, le chorégraphe mozambicain Panaibra Gabriel Canda, le cinéaste cairote Tamer El Said, les chorégraphes égyptiennes de Nasa4Nasa. Et présente en outre (à la Friche d'ailleurs) la première mondiale du spectacle danse-piano *Nous serons tous dévorés par le feu*, imaginé par Radhouane El Meddeb et Malek Sebaï. Enfin, en partenariat avec la Fondation Pernod Ricard, Montévideo - la Cômérie accueille en résidence, depuis le 13 mai, les quinze artistes des Ateliers Sahn de Brazzaville et expose leur œuvres jusqu'au 23 juillet. A découvrir !

► Renseignements : lafriche.org ; festivaldemarseille.com ; montevideo-marseille.com

BRÈVES DE CULTURE

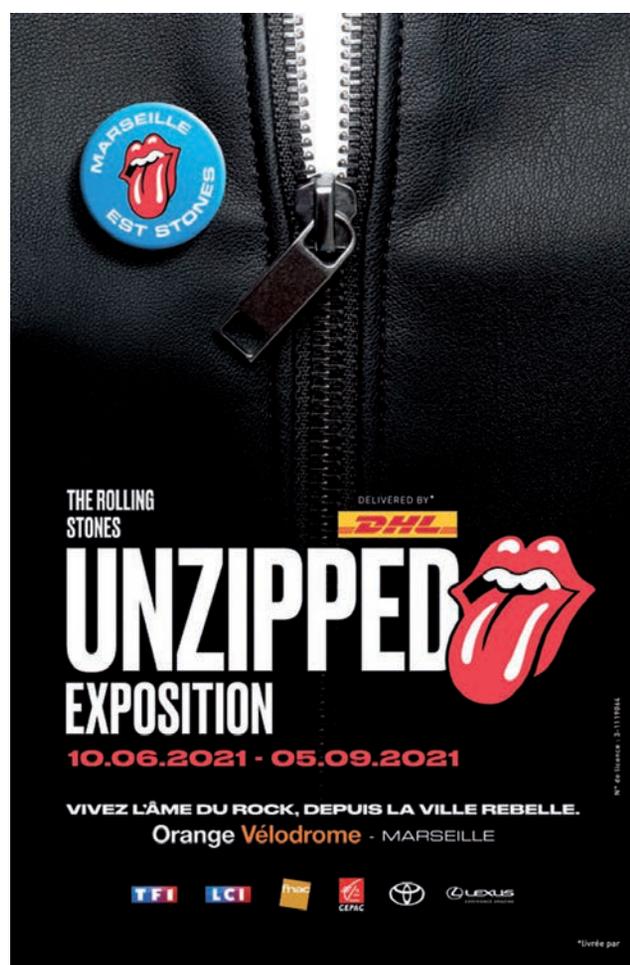
LES EXPOS DE L'ÉTÉ : *les Stones ou Jeff Koons ?*

Par Jeanne Baumberger

MARSEILLE SERA STONES JUSQU'EN SEPTEMBRE !

Une grande exposition consacrée aux Rolling Stones s'installe tout l'été dans l'Orange Vélodrome, qui, par trois fois, en 1990, 2002 et 2018, a accueilli leurs prestations enflammées ! Créée à Londres en 2016 sous le titre *Exhibitionism*, cette expo itinérante a été rebaptisée *Unzipped* - référence à la pochette de l'album *Sticky fingers* - et entièrement repensée pour l'occasion. Les Stones auraient en effet choisi de faire de Marseille l'unique escale de l'expo en France « *en raison du caractère rebelle de la ville* ». Rappelons qu'ils parlent d'expérience : lors de leur premier concert à Marseille, en 1966, à la Salle Vallier, Jagger avait reçu un barreau de chaise sur l'arcade sourcilière et avait fini la nuit à l'hôpital (cf. le récit détaillé de cette soirée mouvementée dans le n° 262 de notre revue, d'avril 2019).

Jusqu'au 5 septembre, les visiteurs peuvent donc déambuler dans 2 000 m² remplis de plus de 400 objets « mythiques » : costumes de scène, affiches, paroles manuscrites, etc. Une salle est ainsi entièrement consacrée au logo *tongue and lips*, indissociable du groupe depuis 1970. Mais le plus spectaculaire reste la reconstitution, grandeur nature, de l'appartement miteux occupé par Jagger, Jones et Richards à leurs débuts et du studio Olympic où le groupe a enregistré nombre de ses grands classiques, dont *Sympathy for the devil*. Bref, pour les fans, un *must* absolu !



- 10 juin - 5 septembre, Stade Orange Vélodrome. Ts les jrs à partir de 10h. Nocturnes le vendredi.
- Tarifs : 25€ / 19€ pour les 12-25 ans / gratuit pour les moins de 6 ans. En raison de la jauge limitée, réserv. obligatoire sur billetterie.orangevelodrome.com

JEFF KOONS ET LE MUCEM

Jeff Koons, *Moon (Light Blue)*,
vue de l'exposition Jeff Koons au Mucem.
© Jeff Koons / photo Laurent Lecat / Mucem



Héritier des vastes collections de l'ancien Musée des Arts et traditions populaires, le Mucem les exploite avec ingéniosité en mettant régulièrement « en dialogue » le travail d'un artiste reconnu avec d'anonymes objets issus de ce fonds. Durant l'été 2016, l'exposition *Picasso, Un Génie sans piédestal* avait ainsi offert un magnifique exemple de cette démarche. En faisant appel à Jeff Koons, star à la fois adulée et controversée de l'art contemporain, le Mucem pousse l'exercice un cran plus loin. Et, disons-le d'emblée, la réussite est totale ! La surprenante idée d'associer d'humbles objets-témoins de « l'ancien monde » à ce chantre de la rutilance consumériste a jailli, il y a deux ans, d'une conversation entre Jean-François Chougnet, le président du Mucem, et Jean-Jacques Aillagon, ancien ministre de la Culture, aujourd'hui en charge de la célèbre Collection François

Pinault. Un prêt exceptionnel d'une vingtaine d'œuvres du plasticien américain, toutes issues de cette collection, pouvait assurément être envisagé. Restait encore à obtenir le consentement de Koons, qui le donna avec enthousiasme, puis à choisir, parmi les 25 000 items sagement rangés dans les labyrinthiques réserves du Mucem, les objets et les documents, notamment photographiques, susceptibles de « dialoguer » avec ses créations.

Trois-cents d'entre eux ont été finalement retenus après de longs et stimulants échanges entre l'artiste et les deux commissaires d'exposition, Emilie Girard et Elena Geuna. Une chose frappe vraiment devant ce face-à-face : celui que l'on présente habituellement comme l'héritier de Marcel « *Urinoir* » Duchamp et d'Andy « *Campbell soup* » Warhol, n'apparaît plus, ou plus seulement, comme le héraut du néo

pop, l'icône la plus « bankable » de l'art contemporain. Il se coule sans le moindre « clash » dans cette vaste et ancienne famille des arts et traditions populaires comme si, de par sa célébration monomaniaque et « flashy » des objets les plus banals (cœurs de la Saint-Valentin, jouets de plage, ballons de fête foraine, etc.) il avait là, au milieu des pichets en barbotine, des gâteaux en pain d'épices, des mèches de cheveux montées en médaillon ou des « chefs-d'œuvre » de compagnons, une place naturelle, mais ignorée, y compris, sans doute, de lui-même.

Les œuvres présentées ici, entre autres *Balloon dog*, *Hanging heart*, *Titi*, *Lobster*, *Caterpillar chains*, *Bluebird planter*, en attestent, le processus utilisé par Koons pour réassigner des brimborions en œuvres d'art, est presque toujours le même : il fait briller (grâce à un poli « miroir » à faire pâlir d'envie les plus experts carrossiers !) et surtout, il surdimensionne (Des structures en inox de plusieurs centaines de kilos permettent, par exemple, de reproduire en taille XXXXL, mais avec une exactitude maniaque, la texture et la légèreté d'un ballon ou d'une bouée d'enfant). D'où les débats sans fin entre ses adulateurs et ses contempteurs. Cette polémique apparaît ici hors de propos. Ce qui retient

l'attention, ce qui enchante, c'est le dialogue souvent poétique, toujours ludique et plein de charme, qui s'installe entre les œuvres. Qu'elle ait une cote stratosphérique ou qu'elle soit un « petit rien », chacune a sa place et son importance. Et la scénographie « désacralisée » de Pascal Rodriguez accentue encore ce sentiment : loin de l'austérité habituelle des expos d'art contemporain, le parcours tout en courbes, malice et serpentif, se fait rideaux grand ouverts, devant le scintillement du ciel et de la mer. Mention spéciale à la salle 11, qui en réunissant le mille-pattes de Koons et une dizaine de chevaux de manèges anciens ramène le visiteur en enfance de la plus délicieuse des façons. Vraiment, après le confinement, quel plaisir de savourer cette joyeuse rutilance !

- Au Mucem jusqu'au 18 octobre 2021. Ts ls jrs sauf le mardi de 10h à 19h jusqu'au 5 juillet, puis du 1^{er} sept. au 18 oct. et de 10h à 20h entre le 7 juillet et le 30 août.
- Les contraintes sanitaires pouvant évoluer, se renseigner et réserver au 04 84 35 13 13 ou reservation@mucem.org



HOMMAGE

MICHEL SCHEFER

Hommage à un « Amoureux de la typographie »

(Paris, 10 août 1928 - Marseille, 11 novembre 2020)



1950. © Collection particulière

De 1978 à 2009, Michel Schefer fut un directeur artistique passionné pour notre publication. Disparu en décembre dernier, la Revue Marseille tenait à rendre hommage à ce fidèle compagnon de route. Témoignages...

TRENTE-TROIS ANS AU SERVICE DE MARSEILLE

Aîné d'une famille de six enfants, Michel Schefer est amené à rejoindre très tôt le monde du travail suite à la mort accidentelle en 1942 de son père, illustrateur et affichiste. Après avoir suivi une formation de typographe à la prestigieuse

Ecole Estienne, école supérieure des arts et industries graphiques, il entre en 1947 chez l'imprimeur Kapp à Vanves, puis poursuit, pendant une dizaine d'années, une carrière de technicien de fabrication, d'impression d'affiches et de documentation de presse dans la grande agence de publicité Lintas du groupe Lever. Entre 1958 et 1968, il pilote la mise en page du *Figaro littéraire* qui se transforme alors en magazine. L'année suivante, il assure la direction artistique de la revue *Réalités* et monte jusqu'en 1972 un studio de création aux éditions Tallandier. Parallèlement, il produit les catalogues de plusieurs galeries d'art de la Rive-gauche.

HOMMAGE

En 1973, Michel Schefer arrive à Marseille où il prend rapidement ses marques dans le milieu culturel. Graphiste indépendant, il entre en contact avec Marielle Latour, alors directrice du Musée Cantini, qui lui confie en 1975 la publication du catalogue de son exposition *L'Orient en question*. Gaston Defferre l'appelle bientôt à la revue culturelle municipale *Marseille* où il succède à Eugène Astier, son directeur artistique décédé. Il va s'y révéler d'une inépuisable patience à débusquer les richesses iconographiques de nos archives et musées, à les mettre en valeur par son talent de maquettiste, à s'adapter aux multiples nouveautés techniques qui transforment peu à peu son métier.

Aux côtés de trois directeurs successifs, Francis J.-P. Chamant, Roger Duchêne et moi-même, Michel Schefer devint, au fil des ans, la mémoire vivante de la revue qu'il sert avec passion, rédigeant parfois articles et recensions d'ouvrages, multipliant surtout les contacts avec un grand nombre d'auteurs et d'artistes peintres ou photographes, ce qui lui permet de disposer d'un précieux carnet d'adresses et de participer plus directement à l'élaboration de certains numéros comme ceux sur les transports (n°169), sur la science (n°199)... Dans son article « *Marseille et moi, émoi* »

du n° 233, qui salue en 2011 les trois-quarts de siècle d'existence de la revue, Michel Schefer se raconte lui-même. Il évoque la revue qu'il vient à peine de quitter : « *A ma connaissance, il n'existe aucune publication de cette classe qui fonctionne avec une équipe de deux personnes : le directeur et le maquettiste !* ». Remarque surprenante, mais véridique car, pendant nos quinze années de collaboration, l'ultime mise en place de chaque livraison, soit une bonne cinquantaine, s'est toujours faite entre nous à domicile (le plus souvent le mien), dans d'épuisantes séances marathon qui n'ont fait que renforcer nos liens d'amitié. Peu à peu, la nécessité de suivre un rythme régulier de parution « à flux tendu », tous les trois mois, finit par peser de plus en plus sur l'état de santé de Michel et l'amène à abandonner sa chère revue en 2010, non sans avoir préparé sa succession en la personne d'Emmanuel Laugier.

Il ne reste pas pour autant inactif et entreprend alors, pour ses amis et connaissances, la parution des *Cahiers de Michelet*, petits fascicules joliment illustrés, d'une grande diversité de sujets, tels *Planier* (n° 26), *Le Rhinocéros* (n° 29), *La Girafe* (n° 30) ou, sous le vocable « *La Cuisine de Maryse* », son épouse, quelques traditions culinaires locales (comme n° 22, *Lapin et volailles*, n° 24, *Pâtes et potages*).

Si la revue *Marseille*, son activité favorite, a occupé le plus clair de son temps, Michel Schefer a parallèlement mené à bien d'autres productions éditoriales. En 1980, il signe la maquette du livre de Pierre Seghers, *Louis Jou architecte du Livre et des Baux*. Il va ensuite céder à la tentation d'aborder pour son compte le domaine de l'édition, seule façon de satisfaire pleinement une sensibilité et une créativité artistiques toujours en alerte. C'est ainsi qu'il édite en 1982 deux livres du chantre marseillais de la mer et de ses lointains horizons, Louis Brauquier disparu en 1976 : *Peindre* (peintures, poèmes et photographies) et *Lettres de Louis Brauquier à Gabriel Audisio*, choisies et annotées par Roger Duchêne. Il publie aussi en 2005 l'ouvrage *Escales* (photographies et correspondances) de Louis Brauquier chez Images en Manœuvres Editions. Il a le soutien des « Amis de Louis Brauquier », une association initiée et présidée jusqu'à sa mort en 2003 par Eugénie, la sœur du poète, et dont il devient alors le nouveau président.

Son dernier projet, *Marques typographiques des imprimeurs des XV^e et XVI^e siècles*, hommage aux professions du livre en forme de « chef-d'œuvre » ne trouvant pas d'éditeur, fut une déception qui assombrit les dernières années de ce Parisien devenu le plus fidèle des amoureux de Marseille.

Pierre Echinard,

de l'Académie de Marseille,
directeur honoraire de la revue



HOMMAGE



Michel Schefer et l'archéologue Marc Bouiron devant la maquette de Marseille en 1348 pour l'exposition *Marseille médiévale* en 2006. © vdm

POUR MON AMI MICHEL SCHEFER

J'ai rencontré Michel en février 2007 lors de l'élaboration du n° 216 de la revue intitulé *Marseille sur rail*. J'avais rédigé pour ce numéro deux articles. Pierre Echinard, le directeur de la publication, m'avait demandé de donner les illustrations de mes textes au directeur artistique : Michel Schefer.

Mes fichiers numériques trop lourds ne pouvant être envoyés par Internet à l'époque, j'avais proposé de lui porter directement un CD. « *Passez à la maison, j'habite près du stade vélodrome !* » m'avait-il dit au téléphone. Je pensais faire un saut et ne pas le déranger trop longtemps, car c'était le bouclage. Je suis resté plus de quatre heures à parler avec lui ! Nous nous sommes trouvés des amis communs. Il m'a parlé de ses études, de ses travaux d'éditeur. Il m'a fait partager sa passion pour les chemins de fer, pour le monde du livre, et surtout pour la typographie. « *Je suis un fou de typographie !* » me répéta-il souvent.

Durant nos rencontres ultérieures, il m'apprit l'histoire du point Didot, créé par Firmin Didot, l'histoire des polices d'imprimerie, de leurs techniques d'utilisation et de leurs avantages comme de leurs inconvénients. J'ai découvert ainsi un technicien des lettres, un savant compositeur de pages, un érudit bibliophile !

Il m'expliqua la manière dont il était arrivé à la revue *Marseille*. En 1973, venant de Paris, il débarqua à Marseille où il ouvrit un cabinet de graphisme. En 1977, Marielle Latour, directrice du Musée Cantini, lui confia la réalisation de la mise en page du catalogue *L'Orient en question*. Le soir du vernissage, il était présenté à Gaston Defferre. Le maire lui demanda de venir à son bureau le lendemain pour lui confier une mission : reprendre la direction artistique de *Marseille*.

Cette revue est à l'origine une initiative de l'archiviste en chef de la Ville Emile Isnard. En juillet 1936, ce dernier soumit un projet de création d'une publication illustrée à la municipalité Henri Tasso. Adoptée par délibération du Conseil municipal en juillet 1936, la première livraison fut publiée en octobre 1936. La composition de la maquette et sa diffusion étaient assurées par la société ARS. Fondée en 1928 et « *seule spécialiste de l'édition de luxe* », elle se composait de trois associés : Eugène Astier (graveur-dessinateur-écrivain-lithographe), Robert Ronflette (industriel) et Henri Sicard (assureur). Eugène Astier, premier directeur artistique, assura la mise en page et les recherches d'iconographies depuis le premier numéro d'octobre 1936 jusqu'au numéro 108 du premier trimestre 1977, soit plus de 130 publications !

Michel commença son travail de direction artistique avec le numéro 113 sous la mandature de Francis J.-P. Chamant comme directeur de la publication. Le second pilier de cette édition était alors le directeur de l'imprimerie municipale Daniel Truong, chargé de publier le trimestriel. Chamant et Truong ne se parlaient jamais. Ils étaient fâchés à mort ! C'est Michel qui servait d'émissaire entre les deux hommes pour faire passer les missives nécessaires au bon fonctionnement du travail. Mais publier chaque livraison n'était pas chose simple à cause des aléas d'impression.

L'imprimerie municipale éditant aussi les cahiers d'écoliers de la ville, les cartons d'invitation, la revue subissait les vicissitudes des urgences éditoriales de la municipalité. Parfois, l'impression était différée d'un ou deux numéros. On publiait alors un numéro double, voire triple pour rattraper le retard... Michel avait toute latitude sur la composition de la maquette. Il me raconta avec espièglerie la manière dont il avait chamboulé les habitudes de la publication en mettant en couverture une photographie pour le numéro 115 ! Traditionnellement, la couverture était illustrée par un tableau. Ce changement de cap fut considéré comme un « sacrilège », comme il le disait !

A la suite du décès de Francis Chamant en 1990, c'est Roger Duchêne qui lui succéda. Michel se lia d'amitié avec cet universitaire très actif, au fort tempérament. L'hyper activité de Duchêne a dérangé en haut lieu. Restant honnête envers lui-même et ne souhaitant pas transiger sur sa manière de conduire la revue, il démissionna en 1994. Michel me parlait de son caractère énergique avec un grand respect. En 1995, c'est Pierre Echinard qui prit la direction de la publication. Pour Michel, c'est aussi le passage vers l'informatique et la numérisation des images. Lui qui avait connu l'imprimerie mécanique, il passa au numérique avec une certaine aisance. J'étais stupéfait de voir cet homme manier avec facilité l'outil informatique, alors que bien d'autres auraient refusé ce passage à la modernité !

A chacune de nos rencontres, Michel me dévoilait des épisodes marquants de sa vie professionnelle et des rencontres qu'il avait faites tout au long de sa carrière, comme d'éminents scientifiques amateurs de malt de whisky, des érudits collectionneurs de cartes anciennes, des historiens de l'art dépressifs... Toute une galerie de personnages hauts en couleur qu'il évoquait avec malice. Il me parlait souvent des moments de bouclage, des nuits blanches à composer les dossiers, du stress juste avant de livrer les éléments au graphiste, des séances de corrections des épreuves. Il partagea avec moi les secrets de cette revue pour laquelle il avait tant donné de lui-même.

Une revue qui faillit lui coûter la vie ! Un ancien directeur de la communication lui interdit de publier un article. Michel ne

lâcha pas l'affaire. La punition tomba : une livraison entière fut mise au pilon ! Ce fut pour Schefer une trahison, son corps ne résista pas à cette perfidie : accident cardiaque ! Echappant de justesse à la mort, Michel se remit et continua son travail. Les directeurs de la communication passent... le directeur artistique reste ! Difficile de se passer d'un homme comme Michel à la fois érudit hors pair sur l'histoire de la Marseille, capable de localiser et de se procurer n'importe quelle iconographie, mais aussi technicien à l'œil aiguisé, capable de corriger les moindres imperfections dans la mise en page de la maquette.

En juillet 2009, Michel souhaite laisser sa place de directeur artistique. Il réussit à convaincre le Comité de lecture d'accepter son départ et ma candidature. Mais je ne savais pas dans quelle aventure je me lançais ! Il m'expliqua en détail le fonctionnement de la publication. La constitution des dossiers, le suivi des auteurs et surtout les recherches iconographiques. Lorsqu'il travaillait à Paris, il disposait de documentalistes. Pour la revue, il effectua ses recherches seul. Déjà habitué des bibliothèques et des centres d'archives, Michel reçut un accueil amical de la part d'Arnaud Ramière de Fortanier, alors directeur des Archives municipales. Ce dernier lui ouvrit les portes de ses trésors archivistiques, allant même jusqu'à lui faire porter des documents uniques pour les reprographier, la Ville ne disposant pas du matériel nécessaire alors que Michel avait aménagé dans son appartement un studio de prise de vues professionnel. Au fil des années, son bureau se remplit de livres, de dossiers photo, de cartons de documentations.

Il m'a transmis tous ces dossiers et son iconographie, que j'utilise encore aujourd'hui. Toutes les pistes de recherches que Michel a suivies dans ses projets d'édition sont une mine de renseignements incroyable. Tout au long de ces années, il resta pour moi un repère dans mon travail. Il m'a donné sa confiance ; j'espère aujourd'hui en être digne. En fréquentant Michel, j'eus aussi la chance de rencontrer Maryse son épouse. Avec sa gentillesse naturelle et son écoute si merveilleuse. Ils formaient un couple uni autour d'un amour sans faille. J'ai encore le souvenir de longues conversations avec Michel sur son métier et d'aussi longues conversations avec Maryse sur Michel !

Ces quelques mots sont pour Michel, mais aussi pour Maryse et leur famille. Michel était un homme d'une grande discrétion, modeste et profondément humain. Tous les collaborateurs, auteurs, photographes, les membres du Comité de lecture, du Comité de direction et moi-même avons une pensée pour lui et pour sa famille. Il restera le directeur artistique de la revue *Marseille*.

Emmanuel Laugier

MICHEL SCHEFER, ENCORE

Il est un collectionneur d'archives chevronné, je l'ai rencontré tant et tant de fois pour doter la Cinémathèque de quelques-unes de ses pépites. Il cherchait dans les riches fonds de la région : fonds privés (Pierre Echinard, Serge Assier, Adrien Blès...) ou publics (Archives Départementales, Chambre de Commerce de Marseille, Musée du Vieux Marseille, BMVR, Musée d'Histoire de Marseille).

Ma tâche et mon plaisir étaient de trouver dans sa caverne d'Ali-Baba des images, dessins, gravures, brochures, des plaquettes de films, des livrets d'opérettes, publications minces et fragiles, rattachées avec leurs partitions qu'on distribuait jadis dans les salles ou dans les rues sur les trottoirs riverains. On privilégiait les images les plus anciennes du 7^e Art et il y en avait tant qu'on y trouvait toujours des trésors..., des raretés, reconnaissables à leur apparence parée du charme d'autrefois. Certes je n'y ai pas trouvé des figures du cinéma des origines, mais presque !

Il m'offrait volontiers ses photographies en doublons. La première fut *Bouclette* du chanteur fantaisiste Paul Dalbret. J'ai pu bénéficier aussi de *Nono Nanette*, une comédie musicale américaine jouée à Paris et Marseille, ou plus récemment d'*Au Pays du soleil* avec Tino Rossi, Berval, Milly

Mathis et Sarvil, ou encore de *Cendrillon de Paris* des films Méric, avec une musique de Vincent Scotto chantée par Alibert.

Toujours sa curiosité attisait son regard pénétrant de mémorialiste et de chercheur pour recueillir des pièces rares, des perles. Il fut longtemps conseiller iconographique, puis directeur artistique de la Revue *Marseille*, avant d'échanger son savoir et pour notre satisfaction avec les talents d'Emmanuel Laugier, son successeur et disciple, doué des compétences savantes, au bénéfice de la revue.

Daniel Armogathe,
de l'Académie de Marseille

Je n'ai pas eu le bonheur de côtoyer longtemps Michel Schefer.

Suffisamment toutefois pour apprécier ses qualités humaines et professionnelles : sa discrétion, son humilité, sa bienveillance, son humour aussi, son exigence et sa rigueur, sa finesse d'esprit et son érudition...

En bon artisan passionné par son métier, Michel me faisait penser aux Compagnons du Devoir. Il était animé du même désir de partager, de transmettre son savoir-faire et son expérience. Des qualités rares.

Jean-François Cauquil



À LIRE



Pour ceux qui n'avaient pu suivre Geneviève Blanc dans sa présentation de *L'Estaque, Art et Patrimoine*, parue en 2013, voici une version largement modifiée durant le confinement né de la Covid-19. L'auteure tenait à répondre aux demandes d'un nouveau lectorat désireux de connaître l'évolution d'un quartier de Marseille, en s'appuyant en particulier sur les artistes-peintres qui, par des dessins, aquarelles et gouaches, immortalisèrent leurs visions d'alors.

Geneviève Blanc s'est attachée aux XIX^e et XX^e siècles transformant un paisible littoral en une zone industrielle traversée par des voies ferrées et leurs viaducs, forte de ses sociétés chimiques et métallurgiques, de ses carrières, fours à chaux, cimenteries, briqueteries, tuileries, en liaison avec le premier port de France distribuant leurs productions aux quatre coins du monde, si besoin était... Des activités réputées qui, arrêtées depuis, appartiendraient définitivement au passé s'il ne se posait le problème de la dépollution des sites occupés des décennies durant.

Reprenant le texte initial, modifiant son « accrochage » des tableaux précédemment exposés, signés par Loubon, Cézanne, Monticelli, Renoir, Dufy, Braque, Derain et Marquet, excusez du peu..., Geneviève Blanc l'a élargi en faisant appel à d'autres artistes. Il est agréable de (re) découvrir ainsi des œuvres peintes par Edmond Astruc, Antoine Serra et Louis Toncini, conservées jusqu'à ce jour dans les collections de leurs ayants droit, mais aussi par des expressionnistes allemands, tels Rudolf Levy et Oskar Moll. Elle y ajouta de nombreuses reproductions de

cartes postales des années 1900-1930 et de documents tirés des archives ou de la presse.

Dans le jeu du passé/présent, Geneviève Blanc chercha à atteindre les endroits précis où les artistes d'antan ouvrirent leurs cahiers de dessins et boîtes de couleurs. Avec ténacité, au fil des ans, armée de ses Nikon et iPhone 5, elle a retrouvé les points de vue initialement choisis : une tâche difficile tant les lieux ont changé, dissimulés par des constructions inélégantes et la disparition du couvert végétal environnant, mutations sensibles de paysages « *entre mer et colline* » comme l'écrit Henri Carvin.

Geneviève Blanc s'est aussi appliquée à rendre compte de la vie ouvrière à L'Estaque, qu'elle pousse, chemin faisant, jusqu'à Saint-André et Saint-Henri. Regrettons que l'absence d'une table des matières ou d'un index rende difficile la consultation du livre pour se retrouver dans le dédale des rues et des courées, entre hôtels, châteaux, villas, usines et ateliers désormais à l'état de friches... mais, pour en revenir au titre inspiré par Sacha Guitry, les contes ont-ils besoin d'indications prosaïques pour que leur charme opère

Patrick Boulanger

Geneviève Blanc,
Et si L'Estaque m'était contée ?
G. Blanc édit., 2020, 209 p., 26 €.



Est-il encore nécessaire de présenter Jean Contrucci dans notre revue ? Tour à tour journaliste, critique littéraire, le voici auteur à succès de romans policiers ou historiques. Durant le confinement issu de la pandémie, avec son ouvrage intitulé *N'oublie pas de te souvenir*, il nous a entraîné sur les traces d'un réseau de résistance dans une Marseille occupée « *déshonorée par les oriflammes et les couleurs du vainqueur* ». Choissant une narration originale - une suite d'entretiens qui auraient été conduits en 1964 lors des commémorations du XX^e anniversaire de la Libération, l'écrivain montre comment la Grande-Bretagne avec l'un de ses services secrets, le *Special Operations Executive* (SOE), aida certains groupes français en vue d'opérations de renseignements et de sabotages : des apports extérieurs d'importance en termes de formation, d'encadrement, de financement et armement !

Avec le style que nous lui connaissons depuis sa série *Les Nouveaux Mystères de Marseille*, Jean Contrucci s'est attaché à un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale : l'installation au n° 8 de la rue Mérentié, dans le 5^e arrondissement, d'un réseau dirigé par trois agents secrets britanniques. Parmi eux, une jeune Anglaise de 26 ans née à... Marseille, « *tombée du ciel* », parachutée pour assurer les fonctions d'agent de liaison. Malheureusement, un trop-plein de confiance, une pointe d'accent british pour certains, l'argent facile pour d'autres, des imprudences comme la fréquentation de cafés où se croisaient les informateurs des deux bords, finirent par avoir raison du groupe. L'étau se resserra. Les Britanniques furent arrêtés le 23 mars

À LIRE

1944... et Jean Contrucci de révéler dans les toutes dernières pages : « *D'après une histoire vraie...* ».

Une aventure vécue en effet par le réseau Monk installé non loin du haut de la Canebière depuis le mois d'août 1943. L'Hélène Newman du roman s'appela dans la réalité Eliane Browne épouse Plewman, agent F/23, née à Marseille le 6 décembre 1917. Son efficacité fut remarquée lors de plusieurs actions, en particulier contre l'usine Kuhlmann de l'Estaque. Considérée comme une « *terroriste* », et non comme un officier prisonnier de guerre (elle avait pourtant le grade de lieutenant), torturée au siège de la Gestapo, rue Paradis, par les sbires du cruel Dunker-Delage, elle fut déportée et assassinée en Allemagne. Parmi ceux du réseau qui passèrent à travers les mailles du filet, figurait Pierre Massenet (Paul Gounod dans le livre), résistant de la première heure installé avec sa femme dans une bastide près de Bonneveine et qui devint, Marseille libérée, le premier préfet des Bouches-du-Rhône chargé de la réorganisation de l'administration.

Il y a là matière à une adaptation au cinéma ou à la télévision. Dans les années 1950, ne vit-on pas sur les écrans *Odette agent S 23*, interprétée par Anna Neagle, d'après la vie d'Odette Samson, une Française au service du SOE, elle-aussi arrêtée et déportée, mais qui survécut. En 2001, ce fut Cate Blanchett jouant le rôle de Charlotte Gray rejoignant la Résistance dans le film éponyme. Des producteurs ont envisagé une série consacrée à l'Australienne Nancy Wake, l'épouse du Marseillais Henri Fiocca surnommée « *La Souris blanche* », et qui pourrait revivre prochainement sous les traits de l'actrice Elizabeth Debicki. Nous osons espérer que la jeune Marseillaise Eliane Browne ressuscitera à son tour dans un film ou une série. Une fois le livre refermé, n'oublions pas, ainsi que Jean Contrucci nous y invite, de nous souvenir du sacrifice de ces héroïnes de l'ombre, bien oubliées.

Patrick Boulanger

Jean Contrucci,

N'oublie pas de te souvenir

Editions Hervé Chopin, 2019, 280 p., 19 €.



La psychiatre marseillaise Yvonne Salamon vient de révéler les conditions de sa naissance dans un camp de concentration nazi. Sa mère Hélène, avant son décès en 1987, avait laissé quelques écrits, douloureux témoignages sur ses conditions de survie, l'entraide entre captives et sa condition de future mère à l'insu des kapos et des autorités militaires. Yvonne Salamon a repris les discussions qui suivirent et les couche sur le papier avec la collaboration de la journaliste Frédérique Agnès. Hélène, Polonaise juive née en 1905, immigrée en France en 1924, y exerça la profession de sage-femme. La guerre venue, son mari fait prisonnier, elle entra dans la Résistance, devenant un agent de liaison des M.U.R. dans le Gard jusqu'à son arrestation, le 10 février 1944 à Nîmes, par des miliciens français. Emprisonnée et torturée, livrée à la Gestapo, elle fut d'abord envoyée à Drancy, puis déportée en Basse-Saxe, où elle arriva en mai après un voyage dans des conditions abominables. A Bergen-Belsen, un camp entouré de barbelés et de miradors l'attendait, avec des centaines d'autres malheureuses.

Parmi les secrets qu'elle avait emportés avec elle, il y avait le petit être en gestation depuis quelques mois... Sa grossesse passa inaperçue ; son ventre ressemblait à celui d'autres prisonnières victimes de la malnutrition. Une obsession la taraudait : que cet enfant vive ! Surmontant les souffrances, les moments de désespoir, cernée par la faim, le froid, les maladies, Hélène porta le fœtus, tandis que sur une couchette voisine une jeune Hollandaise

de 15 ans mourrait, victime du typhus ; son nom : Anne Franck...

Bergen-Belsen était un enfer sur terre. Au milieu de la barbarie, de l'innommable, il y eut quelques exemples d'humanité, des comportements de générosité dans des moments déterminants ; ainsi l'offrande salvatrice d'une barre de chocolat. L'enfant caché naquit et survécut dans la clandestinité. Un miracle ! Il fut prénommé Yvonne, le pseudonyme qu'Hélène avait choisi en entrant dans la Résistance, référence à l'épouse du général de Gaulle. Des semaines durant, jamais le bébé ne pleura ; jamais il ne cria. Comme s'il avait compris combien il devait se faire oublier, dissimulé sous la blouse rayée, attaché contre le ventre de sa mère.

L'enfant resta caché. En avril 1945, emportant les survivantes, un « train fantôme » fuyant l'avance des Alliés erra quatorze longs jours jusqu'à ce que ce convoi ne soit rattrapé. Yvonne n'avait que six mois ; elle survécut à cette nouvelle ignominie. Rescapées d'une machine à broyer, les deux ex-prisonnières ne purent entrer en France qu'au mois de juin, après une quarantaine imposée par les risques de diffusion du typhus. Plus tard, en grandissant, Yvonne s'interrogea sur l'incohérence des date et lieu de naissance affirmés sur ses papiers d'alors. Peu à peu, la vérité lui fut révélée, même s'il était difficile à Hélène d'en parler. Se déroule ainsi un récit intergénérationnel de la Shoah, témoignage poignant de deux survivantes de l'holocauste qu'unissait un lien des plus serrés !

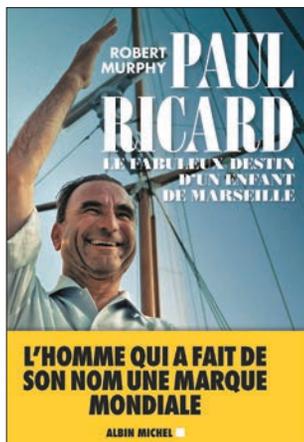
Patrick Boulanger

Yvonne Salamon,
avec Frédérique Agnès

Je suis née à Bergen-Belsen

Editions Plon, 2020, 149 p., 16 €.

À LIRE



Publié aux Etats-Unis sous le titre *Paul Ricard The Story of Provence's drinks king*, par Simon & Schuster à New York, traduit en France chez Albin Michel avec pour sous-titre *Le fabuleux destin d'un enfant de Marseille*, ce livre retrace la carrière du chef d'entreprise qui créa un breuvage parti depuis à la conquête du monde. Après l'étude rédigée par les professeurs Domenichino, Daumalin et Guillon il y a onze ans aux Editions Jeanne Laffitte, la biographie due à l'écrivain Robert Murphy a voulu recontextualiser le *self made man*.

L'écrivain américain a bénéficié d'un accès privilégié aux souvenirs et archives de la famille, mais aussi à l'intimité de Paul Ricard en visitant ses « jardins secrets » du Var. Soucieux de toucher un lectorat international, l'auteur s'est particulièrement attaché au « bon côté des qualités américaines », comme il nous le souffla lors d'une rencontre récente dans sa galerie d'art. Ses écrits viennent à propos pour rappeler aux nouvelles générations le bâtisseur d'exception que fut Paul Ricard, à n'en pas douter l'un des Marseillais les plus créatifs du siècle passé.

Après de nombreux essais, le jeune Paul Ricard avait finalisé sa boisson alcoolisée en 1932, rue Berthelot dans le quartier de Sainte-Marthe. La présence de la réglisse rendait subtil le mélange d'anis, ce qui fit la différence avec la concurrence... et assura son succès, lui permettant de devenir selon le slogan maison « *Le vrai pastis de Marseille* ». En cette période de Covid-19 qui bouleverse l'économie française, on peut s'interroger sur les actions que pourrait mener Paul Ricard, lui qui pendant la Seconde Guerre mondiale,

alors que la production et la vente des alcools de plus de 16° étaient interdites, développa en Camargue la culture du riz, un élevage de vaches laitières, puis une manade de taureaux, évitant ainsi le S.T.O. en Allemagne nazie à nombre de ses ouvriers.

Après la Libération, déterminant fut son voyage outre-Atlantique où il étudia les méthodes de travail intéressant ses activités. Il fut frappé par « *le libre jeu de la concurrence et du risque, stimulant le besoin, naturel à l'homme, d'entreprendre, de construire et de lutter.* » Du Paul Ricard, dans la texte ! Il lui fallut remettre en service ses lignes d'embouteillage, regagner les marchés perdus. En temps de crise, il avait compris qu'il devait surmonter l'adversité, saisir les opportunités et s'adapter au changement. Servi par son sens des affaires et de la publicité, il développa plus encore sa société, puis favorisa la fusion avec Pernod, constituant le groupe mondial coleader des alcools et spiritueux. Ce Ricard : « *un sacré type !* », nous confia Robert Murphy avec son accent américain.

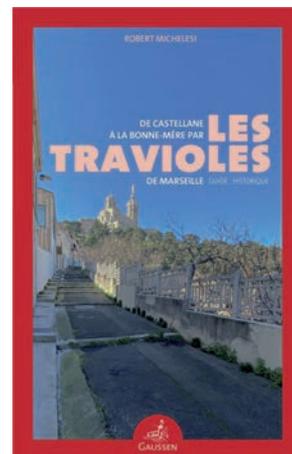
Passionné d'arts, de peinture en particulier, mais aussi de cinéma, il avait créé la société Protis-Films dotée de ses studios de tournage à Marseille. Infatigable promoteur d'initiatives originales, il construisit l'aérodrome du Castellet, puis le circuit automobile qui porte son nom. D'autres secteurs l'attirèrent comme l'Observatoire de la mer, futur Institut océanique Ricard. Cherchant à améliorer ce qui existait déjà, il poursuivit ses rêves jusqu'au bout. Cet esprit d'avant-garde avait emprunté à un autre Marseillais, le sculpteur Pierre Puget, la devise qui lui convenait parfaitement : *Nul bien sans peine !*

Patrick Boulanger

Robert Murphy,

Paul Ricard, le fabuleux destin d'un enfant de Marseille

Albin Michel, 2020, 201 p., **21,90 €**.



A l'occasion du 75^e anniversaire de sa naissance, la revue *Marseille*, alors sous la direction rédactionnelle de Pierre Echinard, consacrait son numéro de mars 2011 aux écrivains qui « *ont écrit sur Marseille* ». Entre le XVI^e et le XX^e siècle vingt-huit plumes sont ainsi présentées de Thomas Platter le jeune à Edmond Rostand. Il convient aujourd'hui d'en ajouter une nouvelle, celle de Robert Michelesi. Avocat honoraire au barreau de Marseille, Robert Michelesi met en quelque sorte ses pas, ou du moins sa robe, dans la lignée d'un grand ancien, avocat comme lui, je veux nommer Jean-Jacques Lefranc de Pompignan (1709-1784) qui déjà en 1740 décrivait cette « ville singulière » de Marseille.

Singulier, en effet, l'ouvrage que Robert Michelesi nous livre sous le titre : « *De Castellane à la Bonne-Mère par les Travoies de Marseille* ». Les Travoies ? Quel joli titre ! Il désigne ces ruelles discrètes, ces chemins, ces vagues traverses (d'où le nom de travoies) ouverts dès le Moyen Age au delà des remparts pour faciliter la circulation des hommes, des bêtes et des marchandises vers les hameaux du terroir marseillais, Mazargues, Saint-Marcel, ou qui conduisaient sur la colline du fort de la Garde. Combien notre regretté Adrien Blès, auteur du *Dictionnaire Historique des rues de Marseille*, se serait délecté, comme moi-même, à la lecture de ce livre !

A sa lecture, en effet, vous sentirez, comme je l'ai ressenti, des « fourmis » vous titiller les mollets ! Vous aurez l'envie de partir à la découverte de ces travoies et de leurs richesses historiques, patrimoniales, architecturales, en un mot marseillaises. La rue de Rome et la place Castellane, avec

À LIRE

l'ombre tutélaire du marquis de Castellane-Majastre, n'auront plus de secrets pour vous. Savez-vous, par exemple, que l'obélisque (aujourd'hui à Mazargues) remplacé en 1911 par la fontaine Castellane fut érigé un siècle auparavant, en 1811, pour célébrer le roi de Rome, fils de Napoléon I^{er}?

Au fil des pas et des pages qui nous conduisent à la rue Saint-Suffren, ainsi baptisée en l'honneur d'un vieil abbé de Saint-Victor nommé Sifred (1005-1021), à la rue Stanislas Torrents précédemment rue des Princes, au square Edmond Rostand en face duquel naquit notre grand poète, au couvent Saint-Lazare des Dominicains, à l'église Saint-Nicolas-de-Myre, première église grecque catholique du monde... nous voyageons dans ce Marseille toujours vivant et que la plume de Robert Michelesi habille remarquablement d'un style captivant. L'homme de la parole des prétoires devient l'homme de l'écrit de l'Histoire pour notre plus grand plaisir.

En longeant la rue Paradis et l'ancien hôtel particulier des Noilly-Prat, une saveur de vermouth vous vient aux lèvres. Depuis les premiers Grecs, la vigne n'a jamais été loin de l'histoire de Marseille. En 1850, elle occupait près de 15000 hectares de terroir. Découvrez le « *cabanon de vignes* » toujours existant à l'angle des rues Stanislas Torrents et Beaujour et, entre les rues Bossuet et Breteuil, sentez-vous encore le parfum du liège de l'ancienne fabrique de bouchons qui occupait les lieux ?

Au terme de vingt étapes, notre promenade nous conduit vers les hauteurs de Notre-Dame d'où nous dominons la ville ouverte à nos yeux sur un panorama inoubliable. Un livre à ne pas ranger sur une étagère de bibliothèque, mais à garder en mains pour diriger nos pieds vers des découvertes inattendues qui réjouiront notre tête. Un livre qui, sur ces pans de colline, devient lui-même traviolle, qui fait sa « cheminée » comme aimait le faire le Bon Roi René en son siècle.

Jean-Noël Beverini

Robert Michelesi,

De Castellane à la Bonne-Mère
Par les travioles de Marseille
Guide historique

Editions Gaussen, 2021, 111 p., 10 €.



Encore un livre de photographies sur Marseille ? Oui, mais, de par son concept même, celui-ci se singularise : il est en effet constitué de clichés initialement « postés » sur Instagram (Pour ceux qui débarqueraient de Sirius, précisons qu'Instagram est un réseau social dédié au partage de photos et qu'il compte plus 400 millions de membres actifs de par le monde, professionnels parfois, amateurs passionnés le plus souvent, tous publiant leurs œuvres sous pseudonyme).

Comme souvent, l'ouvrage est né du hasard. Un jour, l'éditeur bordelais Hervé Chopin apprend que Marseille est une des villes les plus « instagramées ». En y regardant de plus près, il trouve que ces *posts* offrent un regard inédit sur la ville et méritent publication. Il confie alors la réalisation de l'ouvrage à deux femmes qui connaissent parfaitement Marseille et y sont très attachées : la journaliste Caroline Guiol et la communicante Sophie Sutra-Fourcade.

Celles-ci opèrent d'abord une sélection drastique de 250 photos dans un corpus initial d'environ un millier d'images, récemment « postées » par des Marseillais de souche ou d'adoption. Elles les répartissent ensuite selon un ordre imparable – été, automne, hiver, printemps – en les accompagnant de textes courts, apportant juste ce qu'il faut d'informations.

Il en résulte une déambulation pleine de charme à travers la ville avec, en guise de mots d'ordre la beauté presque obsédante de la lumière, un goût affirmé pour la fantaisie et l'inattendu et le plaisir des petits riens. Se succèdent ainsi éphémères moments de grâce et splendeurs méditatives...

Ces photos, précisons-le, ne renvoient jamais à la face sombre de la cité, à sa pauvreté, sa déglingue, sa désespérance. Mais il serait injuste d'en faire le reproche aux deux autrices, car tel n'était pas leur propos.

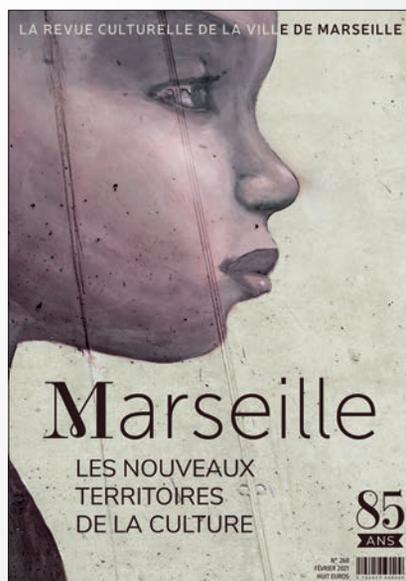
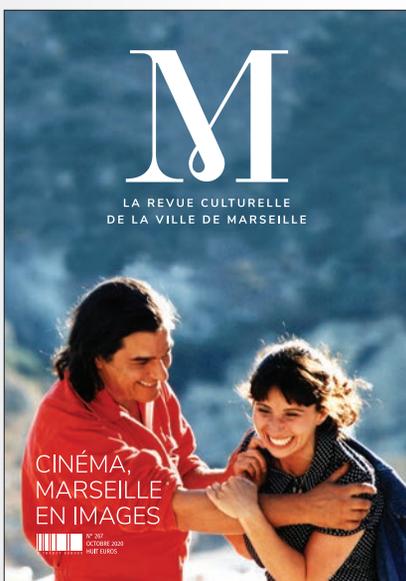
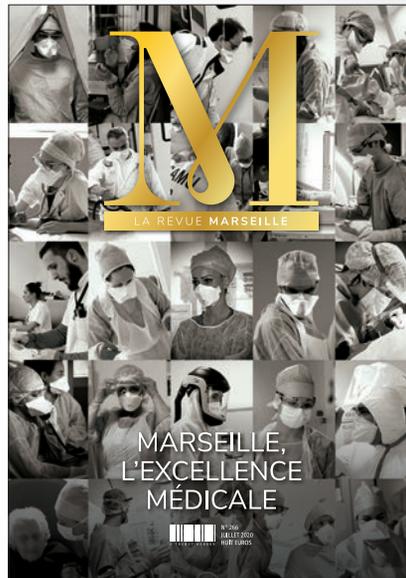
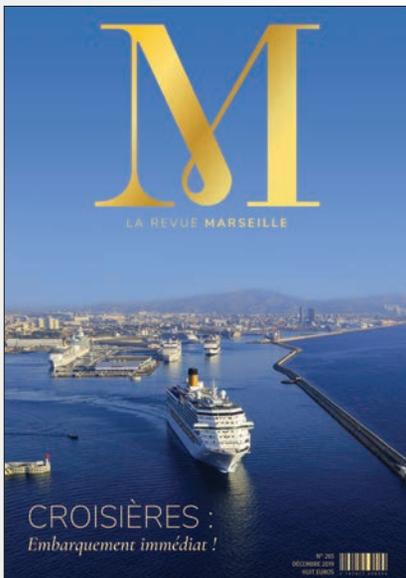
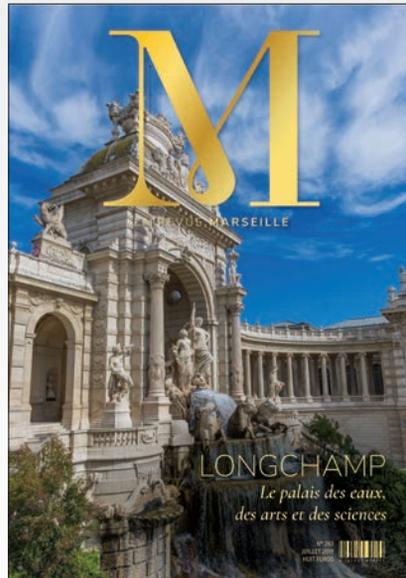
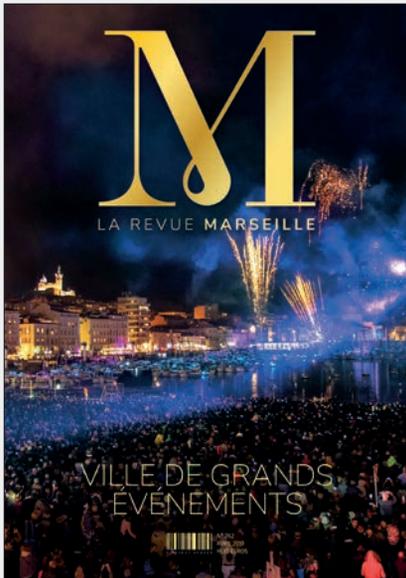
Le Marseille des « instagrameurs » existe bel et bien : c'est le Marseille des jours heureux. Lumineux. Primesautier. Chargé d'une sensuelle douceur de vivre. Comme débusqué par surprise. Touchant sans le vouloir. Partagé entre humains ingénus et paysages sublimes. Bien que parfois savamment composés, ces instantanés sont bien œuvres d'amateurs, c'est-à-dire de gens qui aiment. Alors, oui, sans oublier que la ville a un autre visage, plus tourmenté, regardons encore et encore celui qui nous est présenté ici. En ces temps moroses, faisons la planche sur leur douceur...

Jeanne Baumberger

Caroline Guiol et Sophie Sutra-Fourcade,

Marseille Instantanés

Editions Hervé Chopin, 2020, 224 p., 22,50 €.



N° 269

REVUE TRIMESTRIELLE
ISSN 2607-1967

Directrice de la Publication
Véronique BRAMBILLA

Directeur de la Revue
et Responsable de la Rédaction
Patrick BOULANGER

Direction Artistique
Emmanuel LAUGIER

Rédacteur en Chef
Jean-François CAUQUIL

Régie et Secrétariat
Nathalie SIMON

Directeur honoraire de la Revue
Pierre ÉCHINARD

COMITÉ DE DIRECTION

Présidente
Véronique BRAMBILLA

Secrétariat
Jenna CEFALIELLO

Vice-Président
Jean-Robert CAIN

Daniel ARMOGATHE
Jeanne BAUMBERGER

Jean-Noël BRET
Christian BRUNNER

Michel CALLAMAND
Sylvie CLAIR

Catherine DUREUIL
Danièle GIRAUDY

Jacqueline MAGNE
Georges REYNAUD

Jean-Louis VISSIÈRE

Conception graphique et Mise en page
Léonardo Communication

Impression
Azur Offset

80, chemin de la Parette
13012 Marseille

MAIRIE DE MARSEILLE

Direction Générale Adjointe de l'Attractivité
et de la Promotion de Marseille

Maison Diamantée
2, rue de la Prison

13233 Marseille cedex 20
Téléphone : 04 91 14 64 16

Courriel :
revuemarseille@marseille.fr
www.marseille.fr

Abonnement par courrier

4 numéros : 26 euros

8 numéros : 48 euros

à l'ordre du « Trésor public ».

Retrouvez la *Revue Marseille*
et abonnez-vous en ligne sur
Marseille.fr > Culture >

Accès rapides - Revue Marseille

Retrouvez la Revue Marseille et abonnez-vous en ligne sur
Marseille.fr/culture > "Accès rapide Revue Marseille"

Toute reproduction des textes et des illustrations est
interdite sans autorisation préalable de la revue et de
l'auteur. La *Revue Marseille* n'est pas responsable des
textes, dessins, photos et illustrations qui sont envoyés
sous la seule responsabilité de leurs auteurs.